6e ANNÉE. N° 64. 1er AVRIL 1914

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS

Téléph. FLEURUS 12-27

Le numéro : 1 fr. 50.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Directeur : JACQUES COPEAU
Secrétaire : JACQUES RIVIÈRE

Le Secrétaire reçoit le Samedi de 3 h. à 5 h.
Le Directeur des Éditions reçoit le Mercredi de 3 h. à 5 .h

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à
M. JACQUES RIVIÈRE
et tout ce qui concerne l'administration à
M. L'ADMINISTRATEUR COMMERCIAL
de la Nouvelle Revue Française
35 & 37, RUE MADAME

Les Manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Pour paraître en Avril 1914 :

LES CAVES DU VATICAN

SOTIE

par l'auteur de PALUDES

Editions de la Nouvelle Revue Française
35 et 37, rue Madame, Paris

Voir au dos le bulletin de souscription

Éditions de la Nouvelle Revue Française

35 et 37, rue Madame, Paris VI[e] — *Téléph. Fleurus 12.27*

En souscription :

LES CAVES DU VATICAN

par ANDRÉ GIDE

Première édition sur papier de chandelle tirée à cinq cent cinquante exemplaires numérotés à la presse (dont cinquante hors commerce) *en deux volumes in-8° carré, sous couverture brune, avec un portrait de l'auteur par P. A. LAURENS.*

Les deux volumes . . . . 15 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné .... *déclare souscrire à* .... *exemplaire* .... *de " LES CAVES DU VATICAN " par ANDRÉ GIDE, au prix de 15 francs* [1]
dont j'envoie ci-inclus le montant [2]
que je payerai à réception de l'ouvrage.

Ce .... *1914.*

(*Signature*)

Nom : ....

Adresse : ....

....

N. B. Nous laissons à ceux de nos abonnés qui ont un compte ouvert chez nous toute faculté pour le paiement de cette souscription.

1. Ajouter 0 fr. 60 pour recevoir l'ouvrage franco recommandé.
2. Rayer l'une ou l'autre indication.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné ....

déclare souscrire à .... *exemplaire* .... *des ŒUVRES COMPLÈTES de HENRIK IBSEN en 17 volumes in-8° carré (tirage à onze cents exemplaires numérotés à la presse) au prix de* **cent-cinquante francs** *que je payerai à raison de* **trente francs par an** *pour le premier versement avoir lieu à réception du premier volume.*

Chaque volume me sera livré franco domicile, dès sa parûtion.

Ce .... *191* ....

Signature

Nom et prénoms : ....

Adresse : ....

....

Détacher ce bulletin et l'adresser à la Nouvelle Revue Française, 35 et 37, rue Madame, Paris VIe.

ŒUVRES COMPLÈTES DE HENRIK IBSEN

(Traduction P. G. LA CHESNAIS)

en 17 volumes in-8° carré

Tome I

Introduction

ŒUVRES DE GRIMSTAD : 1847-1850

Notice biographique : L'enfance et la jeunesse d'Ibsen

Poèmes

Le prisonnier d'Akershus, fragment

Catilina, drame en 3 actes

Tome II

ŒUVRES DE KRISTIANIA (1850-1851)

Notice biographique : Le baccalauréat et l'Université

Poèmes

Articles

Le Tertre du guerrier, pièce romantique en 1 acte

La perdrix blanche du Justedal, pièce inachevée

Tome III

ŒUVRES DE BERGEN (1851-1857)

Notice biographique : Le Théâtre de Bergen

Poèmes

Articles

La nuit de la Saint Jean, comédie-féerie en trois actes.

La fête a Solhoug, pièce en trois actes

Tome IV

Dame Inger d'Œstraat, drame en cinq actes

Olaf Liljekrans, piece en trois actes

Tome V

ŒUVRES DE KRISTIANIA (1857-1864)

Notice biographique : Le second séjour à Kristiania

Poèmes

Articles

Tome VI

Les guerriers a Helgeland, pièce en 4 actes

La Comédie de l'amour, comédie en 3 actes

Tome VII

Les prétendants a la couronne, pièce historique en 5 actes

ŒUVRES DE L'EXIL (1864-1891)

Notice biographique : Ibsen en Italie

Poèmes

Discours

Le Brand épique

Tome VIII	BRAND, poème dramatique en 5 actes
Tome IX	PEER GYNT, poème dramatique en 5 actes
Tome X	L'UNION DES JEUNES, comédie en 5 actes Notice, plans, ébauches, etc. pour *Empereur et Galiléen*
Tome XI	EMPEREUR ET GALILÉEN
Tome XII	LES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ UNE MAISON DE POUPÉE
Tome XIII	LES REVENANTS UN ENNEMI DU PEUPLE
Tome XIV	LE CANARD SAUVAGE NOSMERSHOLM
Tome XV	LA DAME DE LA MER HEDDA GABLER
Tome XVI	*ŒUVRES DE KRISTIANIA* (1891-1906) Notice biographique : Dernières années Discours LE CONSTRUCTEUR SOLNESS LE PETIT EYOLF
Tome XVII	JOHN GABRIEL BORKMANN QUAND NOUS NOUS RÉVEILLERONS D'ENTRE LES MORTS Bibliographie. — Tables.

Chaque pièce est accompagnée des plans et ébauches de l'auteur, lorsqu'elles sont conservées, et d'une notice sur l'histoire de sa composition, ses origines littéraires, et l'accueil que lui a fait la critique au moment de sa publication et de sa première représentation.

Une page spécimen et la Table des Matières détaillée du premier volume sont envoyées sur demande.

SÉJOUR DE STENDHAL A BRUNSWICK

(FRAGMENT INÉDIT DU *JOURNAL*)

Après s'être convaincu, à Marseille, qu'il n'était pas né pour faire un commerçant, Stendhal, grâce à la protection des Daru, redevint fonctionnaire. Parti à la suite de Martial Daru pour l'Allemagne, où l'on se battait, il est nommé, le 29 octobre 1806, adjoint provisoire aux commissaires des guerres. Il est aussitôt désigné pour exercer ses fonctions à Brunswick, où il arrive le 13 novembre. Il y resta deux ans, presque jour pour jour. C'est pendant son séjour qu'il fut nommé, le 11 juillet 1807, adjoint titulaire aux commissaires des guerres.

La vie de Stendhal à Brunswick n'est connue, jusqu'à présent, que d'une manière très imparfaite. Beyle cependant tint un journal assez régulier de son existence entre son arrivée à Brunswick et le mois de novembre 1808. Ce journal était vraisemblablement divisé en deux parties : 1806-1807, et 1807-1808. Stryienski n'a connu ni l'une ni l'autre partie ; il pensait détruits à la fois les cahiers de 1806 et 1807, que Stendhal lui-même disait avoir perdus en Russie, et ceux de 1807 et 1808. (Cf. *Journal de Stendhal*, éd. Stryienski, p. 331 et 421, notes.) Ce dernier fragment existait cependant ; il a été la propriété de Chéramy, puis a été acquis par M. Edouard Champion.

Nous offrons aux lecteurs le seul fragment conservé du

Journal de Stendhal pendant le séjour à Brunswick. Il est extrait de l'édition intégrale, actuellement sous presse, qui paraîtra cette année même dans la collection des *Œuvres Complètes* de Stendhal, publiées sous la direction de M. Edouard Champion (Librairie ancienne Honoré Champion).

HENRY DEBRAYE.

JOURNAL

DU 17 JUIN 1807 AU [MOIS DE NOVEMBRE 1808]

Je commence ce cahier avec toute l'humilité qu'un bon chrétien pourrait exiger de lui. L'aventure de M. [1] est une bataille perdue, cela m'apprendra le prix du temps. Si elle ne m'a pas donné un moment sublime, comme Adèle à Frascati, j'en ai trouvé auprès d'elle de bien délicieux.

Je ne veux en aimant que la douceur d'aimer.

Ce vers est presque vrai de mon âme, et non de mon orgueil, c'est lui qui m'a donné de l'humeur depuis Jeudi. Je viens de prendre ma deuxième leçon de M. Denys (44 francs pour douze leçons), j'en prends deux par semaine, deux de M. Mancke, trois de M. Kœchy.

Je compte apprendre incessamment à monter à cheval. Il paraît que M. D[aru] a trouvé de la suffisance à moi à demander mon changement. Martial recommence à me bien traiter, parce que je deviens flatteur. Je suis bien

[1] Il s'agit très vraisemblablement de Wilhelmine de Griesheim, fille du général-major de Griesheim. On sait que Stendhal l'appelait Minette. Il en parle d'ailleurs plus loin.

avec tous les Français; Brichard, avec qui je suis le plus lié, met souvent de l'aigreur entre nous, il a une jalousie excessivement susceptible, il est jaloux de tout et d'un rien.

Je viens de lire le Ld. (*sic*) avec fruit ; je suis en train de lire Tracy (*Logique*), Biran et l'*Homme* d'Helvétius.

J'ai là mes pistolets, auxquels Rasch vient de changer la sous-garde, j'ai tiré une dizaine de fois, sept à huit cents coups au plus. Tout mon bien consiste en 71 francs et 50 louis.

Si, comme le dit Biran, l'on n'a de mémoire musicale que par les sons que l'on peut reproduire, il faut apprendre à chanter pour se souvenir des beaux airs.

M. : " Je serais bien ingrate si je ne l'aimais pas, il y a si longtemps qu'il m'aime ! "

17 juin.

J'ai couru un grand danger ce matin : Brichard a lu le commencement de ce journal, heureusement pas jusqu'au bas de la première page.

Je viens d'être très mouillé en allant chez Brandes avec le prudent Reol ; il est prudent par excellence.

Hier, j'ai été sur le point d'être hors de moi par le plaisir que je me figurais dans mon enfance d'après les *Baigneuses* de M. Le Roy et la pêche de Corbeau [1].

[1] Les *Baigneuses* sont un tableau de Le Roy, professeur de dessin du jeune Beyle à Grenoble; quant à la " pêche de Corbeau ", elle eut lieu dans le Guiers aux Echelles (Savoie), où Beyle était allé voir, vers 1791, son oncle Gagnon. — (Voir *Vie de Henri Brulard*, H. et E. Champion, éd., t. II, p. 182-183 et p. 165.)

Musique au *Chasseur vert*, en revenant d'accompagner Mlle de T., qui m'a conté son histoire avec Liby, qui doit me remettre des lettres ce soir et à qui j'en ai écrit une.

Minette était jolie par la physionomie.

Nous avons tiré trente coups de pistolet, Str[ombeck] et moi, moi très mal.

On peut feindre un mois, deux mois, mais on revient à son vrai caractère. Je ne mets pas mon capital à avoir des femmes. Martial a eu, de dix-huit à trente-et-un ans, vingt-deux femmes à peu près, dont douze véritablement après une intrigue. J'ai vingt-cinq ans, dans les dix ans qui vont suivre j'en aurai probablement six. J'aurai vingt chevaux d'ici à ce que l'âge m'empêche de monter.

Jeudi 18 juin.

Minette chez l'intendant : " Vous m'avez fait l'autre jour des questions, je puis bien vous en faire une à mon tour : ce que vous faites pour Mlle de T. est-il sérieux, ou vous moquez-vous d'elle ?

— Pour vous répondre, il faudrait que vous m'eussiez répondu autrement l'autre jour. Je vous ai aimée éperdument, et je vous aime encore ; il n'est point de sacrifice, point de folie, etc. etc... (Une déclaration véhémente, et qui fut écoutée avec plaisir de coquetterie sans doute.) Me recevrez-vous encore quand vous serez Mme de Heert ?

— Certainement, mais je ne le serai pas de longtemps.

Le futur, arrivant, termina là notre entretien, qui me prouve que je ne suis pas encore confondu parmi les

indifférents et que son sentiment pour H[eert] n'est pas une passion.

J'eus beaucoup d'esprit au commencement de la soirée, mais de l'esprit ridicule, à la Desmazure ; le véritable aurait tout au plus pu être senti par une Mme de Spiegel (de Miroir), femme vraiment belle, mais qui dans huit jours retourne à Weymar.

Mademoiselle de T. trouva encore un prétexte pour ne me pas remettre les lettres de L. Elle lui parla avec feu; il s'en alla vers les neuf heures, mais je m'aperçus que je lui étais importun.

Minette et Philippine questionnèrent beaucoup M. de Str[ombeck] sur mon compte.

M[inette] lui dit : " Je suis sûre que Mina ne l'aime pas, elle en a un autre dans le cœur. "

Phili[ppine] : " Dites-moi : est-ce par hasard que vous êtes venu l'autre jour au *Chasseur vert* ? "

Str[ombeck] se met à lui conter qu'il n'en sait rien, que je le suis venu chercher à cheval, etc.

Str[ombeck] à Mina, qui lisait une lettre allemande : " Ah ! vous recevez des billets doux !

— Est-ce que Beyle vous aurait confié quelque chose ? "

J'intéresse leur coquetterie. A dîner, j'ai beaucoup parlé avec M. Empérius, qui a de l'esprit, mais en qui on sent le manque d'âme (il n'a pas, dans la conversation, une étincelle de la chaleur de Corinne) ; il écrase entièrement Str[ombeck]. Liby ne parle pas mal, il a quelque grâce, mais il est loin de *mys*[*elf*] [1] (ceci est mon histoire).

[1] Moi-même.

Vendredi, 19 juin 1807.

A cinq heures, je vais prendre ma première leçon d'équitation du maréchal des logis Lefaivre, tête étroite.

Je vais tirer à La Mache avec Münchhausen et M. de Heert. Je tire assez mal. Cette société me fait mal.

M. de Heert ressemble en bien à M. David, professeur de mathématiques, au physique et au moral. Taille basse, sans grâce ni force, quelque bon sens, parlant bien plusieurs langues, mais, ce me semble, ne s'élevant pas jusqu'à l'esprit. C'est peut-être ce qui l'aura empêché de remarquer que ma plaisanterie était contrainte. Ils ont commencé par plaisanter assez librement sur Minette et Mina ; il ne tenait qu'à moi de le prendre sur ce ton, mais j'étais affecté assez vivement et, une fois l'occasion passée, elle ne s'est plus présentée.

Heert a dit à M. de Str[ombeck] : " Je suis charmé que M. de B[eyle] [1] aille avec moi, il me plaît beaucoup, etc. (C'est une traduction.) Il me trouve tout à fait bon, ne me traite point en rival. "

Fortifier cette opinion dans ma course de demain.

Je crois que mesdemoiselles de Gr[iesheim] savent que Liby a demandé à M. de Siestorpf comment il devait s'y prendre pour obtenir la main de Mlle de T.

Celle-là est forte. Il est assez enfant pour parler sérieusement, je ne le crois pas assez hardiment scélérat pour employer ainsi publiquement cette ruse. J'en serai pour ma lettre.

[1] C'est à Brunswick que Beyle, pour la première fois, orna son nom d'une particule.

Je me suis barbouillé, aux yeux de Mme de Str[ombeck], en faisant un soir un peu le Valmont. Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive de frapper trop fort.

M. de Lauingen m'a invité à dîner à Lauingen, ensuite Madame et Mesdemoiselles de G[riesheim], M. de Heert, M. de Str[ombeck]. Ces dames reviennent le soir, Str[ombeck] et moi allons à Grossen Twilpstedt.

Ce matin, à une heure, en revenant de La Mache de passer deux heures avec MM. de Heert et Münchhausen, j'ai eu deux heures d'un dégoût de tout au monde, même de *l'Homme* d'Helvétius, que je lisais alors, et qui me semble le bon sens même. Je trouve plus dans un de ses chapitres que dans des volumes des autres, et énoncé plus clairement, et mieux prouvé.

Str[ombeck] convient ce soir avec moi que le défaut des Allemands est d'être trop minutieux. Leur législation les y porte sans doute. Que de recettes, que de caisses, que d'emplois dans les finances de Brunswick ! Quelle complication dans la distribution de la justice !

Après cela, je vais à la comédie. *Le Directeur*, de Cimarosa [1], musique charmante. Je vois ces demoiselles avec un léger embarras. Je n'ai pas le sérieux convenable à l'égard du commandant de la place.

23 juin 1807.

Voyage à Twilpstedt. — Je suis revenu hier soir de Twilpstedt. Nous sommes partis samedi, à huit heures et

[1] *L'Impresario in angustie*, opéra de Cimarosa, fut représenté en 1786, à Naples (Teatro Nuovo) et en 1789 à Paris (Théâtre Feydeau).

demie, Str[ombeck] et moi, Mesdames de Str[ombeck], de Gr[iesheim]; Philippine et Minette étaient parties une demi-heure auparavant, en voiture ; M. de Heert les escortait à cheval.

Nous arrivâmes à Lauingen à onze heures et demie, déjeûnâmes bien, comme dirait un Allemand, avec du rhum, du bishop, du gâteau, du beurre et du chocolat ; rien de chaud.

Je fus content de moi toute la journée, j'étais occupé de ma situation avec M[inette] et M. de Heert. M[inette] me rechercha constamment, je fus un peu timide jusqu'à dîner, il produisit une révolution.

Après dîner, je vis clairement que M[inette] avait une extase amoureuse qui n'était pas de sentiment, mais au contraire, ce qui indique un grand moyen de séduction. Je finis par lui parler de mon amour très bien, à mots couverts mais clairs. De ce moment au départ, M. de H[eert] fut triste : il l'aime réellement.

C'est un homme de bon sens, ayant beaucoup de ressemblance avec M. David, professeur de mathématiques. Je ne savais rien de la Hollande, il m'a donné les premiers traits d'une description de sa position.

Pillés indignement. Les capitaux diminués de deux tiers. Le roi a voulu saisir ceux de la banque, on lui a laissé entrevoir la révolte, ruinant leur crédit : il les ruinait. Véritable et fort esprit de liberté. Haine encore nationale contre les Espagnols.

Toute la Hollande est généralement sous l'eau ; quelques endroits à soixante pieds. Caractère hollandais aussi peu aimable qu'il est solide. Paysans des environs d'Amsterdam qui ont huit cent mille francs, un million de bien.

M. de Heert lui-même, Hollandais francisé, mais légèrement. Le fonds de bon sens se sent toujours.

Il dit à Str[ombeck] de ne pas contribuer à marier Philippine à M. de Lauingen, cela ne réussirait pas, c'est-à-dire il serait cocu. Lui cependant aime profondément M[inette], il est constamment avec elle, il lui parle sans cesse ; cela est absolument contre les mœurs françaises : cette préférence ouverte choque la société, la rompt. Les Allemands, moins civilisés, songent bien moins que nous à ce qui rompt la société.

Les maris caressent à tout moment leurs femmes, mais d'un air flegmatique et froid.

Tous les Allemands de la connaissance de Str[ombeck] se sont mariés par amour, savoir : lui, Str[ombeck] ; M. de Münchhausen ; son frère Georges ; M. de Bülow ; M. de Lauingen.

Demander à Faure [1] une liste de vingt ou trente maris français avec les causes de leur mariage : en général, les convenances, ce qui a rapport à la vanité, passion habituelle des Français. Les Allemands que je connais ont.... [*Le texte s'interrompt brusquement au bas d'une page ; les trois pages suivantes ont été laissées en blanc.*]

Je relis l'*Homme* à mon entrée dans le monde en l'an VIII, venant de Grenoble à Paris.

Quel a été mon état dans le monde ?

Mes maîtresses ?

Mes lectures ?

Réfléchir profondément à cela.

[1] Félix Faure, camarade d'enfance de Stendhal.

30 juin-[1 juillet].

Journée assez heureuse, le matin par l'argent de mon père. Je vais au *Chasseur vert* à une heure, je tire trente coups à vingt-cinq pas : deux dans le petit blanc. En revenant, le premier beau temps de trot que je fasse cette année. J'y retourne le soir avec Str[ombeck]. Mesdemoiselles Gr[iesheim] et mademoiselle Œhnhausen y sont. A souper, je rends celle-ci un peu amoureuse, à ce que je puis deviner. Str[ombeck] m'accompagne, nous regardons les étoiles.

Ce matin, 1er juillet 1807, j'ai chanté pour la première fois avec M. Denys le duo : *Se fiato in corpo avete.*

3 juillet.

Journée heureuse. Nous allons à la montagne de l'Hasse, mesdemoiselles de Gr[iesheim], leur mère, madame de Str[ombeck], mademoiselle d'Œhnhausen, M. de Heert, Strombeck et moi.

Je vois par l'expérience une vérité dont ma paresse m'éloigne. C'est combien il est utile de choisir les moments. J'aurais eu besoin de pratiquer cette maxime auprès de Pacé [1] et des femmes.

J'ai vu Philippine, la grosse Philippine, sensible ; on aurait pu ce jour-là lui faire comprendre des choses impossibles les autres jours, hier, par exemple, chez Madame de Lefzau.

[1] Pseudonyme donné fréquemment par Stendhal à Martial Daru. Celui-ci était, en 1807, sous-inspecteur aux revues et faisait fonctions d'intendant de la province.

Nous nous perdons [1], elle, Minette, M. de Heert et moi. Colère de madame de Griesheim, air contraint des susceptibles Lauingen, amphytrion ; son détestable dîner.

J'ai été (autant que ma taille me le permet) bel homme ce jour-là. Premier jour d'habit gris. J'ai cru remarquer un peu de trouble sur la figure de Φιλιππιδιον, [2] le matin, à huit heures et demie, quand j'entrai chez Str[ombeck]. Elle est ici pour quatre jours. Journée très heureuse.

4 [juillet].

Chez madame de Lefzau. Ennui. Quelle mine faut-il faire en société, quand on est ennuyé ou malade ?

On a bien raison de dire : *audaces fortuna juvat* ; avec du respect, quels détours pour pincer les cuisses à mademoiselle d'Œhnhausen ! Par ennui, je l'ai fait hier avec succès. J'ai même touché l'endroit où l'ébène doit commencer à ombrager les lis. Mais je crains que madame de Str[ombeck], faisant fonctions de mère, ne s'en soit aperçue et fâchée.

Somme toute, comme dit Mirabeau, j'ai assez de Brunswick.

Dimanche, 5 [juillet].

Journée chaude. J'écris à la petite Italienne que je n'ai jamais vue. Je tire soixante-dix coups de pistolet à La Mache.

Je reçois une lettre de Faure peignant bien ces moments

[1] J'étais diablement et ridiculement romanesque, il y a dix-huit mois ! (Note de Stendhal, relisant son Journal à Paris, peu après son retour de Brunswick).

[2] Ce nom grec désigne Philippine de Griesheim.

de bonheur que le Théâtre-Français m'a donnés quelquefois.

M. Réol part demain pour Berlin avec sept chevaux.

J'ai touché avant-hier 580 francs environ du gouvernement. J'ai 4 *écus* (3,877 × 4) par jour à compter du 24 mai. Voilà une de mes fautes : ma paresse et ma timidité me coûtent 30 *fréd*[*érics*] et un *écu* par jour tant que je serai ici.

M. D[aru] me parla de me faire donner un fr[édéric] il y a un mois.

Faire, avant que de partir, le relevé de mes fautes.

1° avoir écrit à M. D[aru] sur l'affaire des bougies; il a raison, c'est suffisance.

Lundi 6 Juillet 1807.

Très jolie partie à Wolfenbuttel, donnée par Str[ombeck]. Nous partons à deux heures, madame et mademoiselle de Gri[esheim], mademoiselle d'Œhnhausen, madame de Str[ombeck], Str[ombeck], M. de Heert et moi. Je suis très bien à cheval et vêtu avec élégance. (Voici ce que j'entends et ce que je veux faire entendre : on peut porter un vêtement de cinq cents louis et n'avoir pas l'élégance, qui vient de la convenance de l'habit au caractère du jour, à la différence avec celui qu'on a porté la veille, etc., etc., chose importante pour un homme laid.)

La bonhomie de Heert. Ses anecdotes, qu'il raconte bien pour ce pays, font la conquête de Strombeck. Il est bonnement et ouvertement amoureux de Minette, il la suit partout et toujours, lui parle sans cesse, et très souvent à dix pas des autres, le plus souvent en français, avec l'air sérieux, pesant et sans grâce. Il a une figure ignoble, un

visage lourd, beaucoup plus petit que moi. Nul esprit (idées neuves, saillies, vivacité), mais du bon sens. Il raconte avec netteté et assez de chaleur, mêle sans cesse le hollandais avec l'allemand, ce qui fait grâce.

Un âne, disait Lichtenberg, est un cheval, traduit en hollandais. Le hollandais est le comble du ridicule pour une oreille allemande.

J'ai eu le défaut, hier et aujourd'hui, d'assommer de moi Strombeck. Je m'ôte toute grâce en étant beaucoup avec lui, d'une manière qui l'ennuie peut-être souvent.

Actuellement, qu'il soupera seul avec sa femme, me redonner de la grâce en y allant plus rarement le soir.

La manière ouverte dont M. de Heert fait la cour à Minette serait le comble de l'indécence, du ridicule et de la malhonnêteté en France.

Mais aussi Strombeck me disait en revenant que, de toutes les femmes de sa famille (très étendue), il ne croyait pas qu'il y en eût une qui eût fait son mari cocu.

Sa singulière proposition à sa belle-sœur, madame de Knisted, dont la famille va s'éteindre faute d'héritiers mâles, et tous les biens retourner aux souverains, prise avec froideur, mais "ne m'en reparlez jamais".

Il en indique quelque chose à Φ.[1] en termes très couverts; indignation non jouée, diminuée par les termes au lieu d'être exagérée: "Vous n'avez donc plus d'estime du tout pour notre sexe. Je crois, pour votre honneur, que vous plaisantez".

Dans un de ses voyages, Φ. s'appuyait sur son épaule

[1] Philippine de Griesheim, que Stendhal dénomme plus haut *Φιλιππιδιον*.

en dormant ou faisant semblant de dormir ; un cahot la jeta un peu sur lui, il la serra, elle se mit de l'autre côté de la voiture. Il ne la croit pas inséductible, mais il croit être sûr qu'elle se tuerait le lendemain de son crime.[1] L'amour-propre lui fait peut-être croire cette suite, il l'a aimée passionnément, *si fu riamato, e non l'ebbe* [2].

Du côté opposé, un homme marié convaincu d'adultère peut être condamné par les tribunaux à dix ans de prison. La loi est tombée en désuétude, mais empêche encore que l'on traite ce point avec légèreté. Il est bien loin d'être, comme en France, une qualité que l'on ne peut presque dénier en face à un mari sans l'insulter.

Quelqu'un qui dirait à mon oncle, à Chiese, qu'ils n'ont plus personne depuis leur mariage les insulterait, je crois.

Il y a quelques années qu'une femme dit à son mari, homme de la cour d'ici, qu'elle l'avait fait cocu ; il alla le dire bêtement au duc, le cocufieur fut obligé de donner sa démission de tous ses emplois et de quitter le pays dans vingt-quatre heures, par la menace du duc de faire agir les lois.

J'ai dit ailleurs que la majeure partie des hommes se mariait par amour. Ils ne sont pas cocus, mais quelles femmes ! des pièces de bois, des masses dénuées de vie. Ce n'est pas que je n'aime mieux cela que madame Pacé jouant mal le rôle d'une Française, le jouant comme

[1] Et Stendhal note en marge : "Si je meurs, je prie, au nom de l'honneur, de brûler ce journal sans le lire. Au nom de l'honneur, Français ! ".

[2] Il a été aimé en retour, et il ne l'a pas eue.

une mauvaise débutante, et pas de flexibilité, pas de progrès.

Pour en finir sur les femmes, leur dot. A peu près nulle, à cause des fiefs : mademoiselle d'Œhnhausen, fille d'un père qui a 30.000 livres de rente et qui fait valoir ses terres, aura peut-être 7.500 francs de dot (2.000 écus) ; madame de Str[ombeck] a eu 4.000 écus (4 × 3,877), elle en aura encore 1.500 ou 2.000 à la mort de sa mère. Le supplément de dot est payable en vanité à la cour. " On trouverait dans la bourgeoisie, me disait Str[ombeck], des partis de cent ou cent cinquante mille écus, mais on ne peut plus être présenté à la cour, on est séquestré de toute société où un prince ou une princesse se trouve ; *c'est affreux.* "

Une femme allemande qui aurait l'âme de Φιλιππιδιον, beaucoup d'esprit, et la figure noble et sensible qu'elle devait avoir à dix-sept ans (elle en a vingt-neuf ou trente), étant honnête et naturelle par les mœurs du pays, n'ayant par la même cause que la petite dose utile de religion, rendrait sans doute son mari très heureux.

" *Mais il était marié !* " m'a-t-elle répondu ce matin lorsque je blâmais les quatre ans de silence de l'amant de Corinne, lord... [1]

Elle a veillé jusqu'à trois heures pour lire *Corinne*, elle la sent, et elle me répond : " *Mais il était marié !* " Voilà une femme que le mariage lierait.

Aussi, sans être jolie, trouvée même prude, sèche, par les petits esprits montés sur de petites âmes comme

[1] Le nom de lord Nelvil a été laissé en blanc dans le manuscrit.

Christian de Münchhausen [1], par exemple, m'a-t-elle fait faire quatre grandes lieues ce matin. Je les ai accompagnés (à onze heures) jusqu'à Ordorf, à un grand mille, suis revenu au *Chasseur vert*, ai tiré vingt coups à vingt-huit pas, comme cela [2]...

J'apprends peu à peu mon métier. J'ai été levé ce matin de cinq à six heures pour un convoi de charpie.

J'ai vu hier un beau chien noir de neuf mois dont le bourreau de Wolfenbuttel veut 2 frédérics (2 × 20 f. 80 c.)

10 juillet 1807.

Acheté le chien noir, que je nomme Brocken, 11 écus; l'écu vaut 3 f. 877 centimes [3].

VOYAGE AU BROCKEN.

Lundi... juillet [4], M. de Str[ombeck] et moi sommes partis pour le Brocken par un temps superbe. Nous étions dans sa calèche, attelés de deux chevaux d'ar[mes]; il avait son domestique. Seidler, un ci-devant dragon de Brunswick, actuellement soldat du train, nous conduisait. Notre voyage a duré soixante-quatre heures et nous a coûté à chacun ... [5]

[1] J'avais tort, c'est un bon enfant, un des hommes du meilleur ton qu'il y ait dans le pays, mais point d'esprit et une sensibilité ordinaire. Octobre 1808. (Note de Stendhal.)

[2] Suit un dessin du carton.

[3] « Volé quelques mois après », ajoute mélancoliquement Stendhal dans un blanc, en bas de la page.

[4] Le quantième manque; il s'agit du 13, du 20 ou du 27 juillet.

[5] Le prix a été laissé en blanc.

Nous sommes arrivés vers les neuf heures à Videlah. La campagne prend de la physionomie en s'approchant du Harz. A une heure, nous dînions dans l'auberge de *La Truite Rouge*, à Ilsenburg. Nous y trouvons MM. de Hamerstein, dont l'un a tué à Paris Gustave Knœring.

Nous nous mettons en marche pour le Brocken, à quatre heures. En montant, nous voyons une batterie de fer et une fabrique où l'on tire le fer en fil.

Nous arrivons au Brocken vers les huit heures, excessivement fatigués, M. de St[rombeck] moins que moi cependant. La petite vallée qui y conduit est très commune ; les gens de ce pays l'admirent parce que c'est la première montagne qu'ils voient. L'Ilsenstein, ou rocher de l'Ilse, ne mérite aucune attention à mes yeux, et est cependant célèbre. Sur le petit Brocken, demi-heure[1] avant le véritable, il y a une maison abandonnée. Le comte de Wernigerode, souverain de ce pays, a fait bâtir sur le sommet du Brocken une maison, dont les murs ont cinq pieds d'épaisseur. Elle est de granit, comme le mont lui-même. La maison est exactement au sommet. Ce sommet est couvert de gros blocs de granit, tout indique une montagne qui tombe en ruines. Cette maison est, je crois, remarquable en ce qu'elle est peut-être la seule du monde, à cette élévation[2], d'où la vue puisse s'étendre de tous côtés. On voit aussi bien les plaines qui sont adossées à la forêt de Thuringe, vers Gotha et Weimar, que celles de Brunswick et de Hameln. Le Brocken est l'habitation la plus élevée de l'Allemagne. Nous y trou-

[1] Stendhal n'a jamais pu se débarrasser entièrement du dauphinisme " demi-heure ".

[2] Le Brocken a une altitude de 1.142 mètres.

vâmes le froid et un vent d'une violence telle que je n'en ai jamais senti de pareil ; il avait des redoublements moins sensibles que dans les plaines.

J'étais anéanti. Après avoir pris du rhum, de la bière et du thé, nous fîmes le tour de la maison et montâmes sur la tour. Voici un croquis de la maison [1]. J'ai un peu exagéré la courbure du sommet, ainsi que la hauteur du paratonnerre. A neuf heures, Strombeck et moi étions en A. Le vent me semblait chaud à force de violence, il nous semblait entendre quarante ou cinquante tambours battant continuellement. Notre vue s'étendait à un quart de lieue à peu près, tous les gouffres qui nous environnaient étaient remplis de nuages.

Nous fîmes un souper très passable pour le lieu. Les chambres sont propres ; sans la canaille de Gœttingue et de Helmstedt, qui y abonde et qui brise tout, — ce sont des étudiants pour la plupart, — le comte ferait arranger des chambres beaucoup plus propres. L'hôte qu'il y tient y est depuis cinq ou six ans ; trois de ses enfants sont nés dans ce bout du monde ; il est séparé du reste de la terre pendant trois mois ; il nous dit que ses enfants étaient baptisés au retour de la belle saison.

Il nous montra de petits in-quarto dans lesquels chaque étranger met ordinairement son nom et une platitude sur le Brocken en forme de sentence. Ordinairement, on admire, sans orthographe, la puissance de Dieu qui a tiré le Brocken du néant. Le volume qui précède celui où

[1] Suit ce croquis de la maison, orientée vers l'est. La courbure dont parle Stendhal est peu accentuée sur le dessin. Le point A est au sommet de la tour, bâtie au centre du pavillon central. Le paratonnerre s'élève au centre de cette tour.

nous mîmes nos noms commence par : *Friedrich Wilhelm I*, *Louise*, *Kœnigin von Preussen* (Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, et Louise, reine, etc.), écrit en caractères allemands. Je fus étonné du peu de noms étrangers : je rencontrai, en feuilletant, deux inscriptions françaises et une italienne. Je fus étonné de la platitude d'un tel recueil, elle n'a pas empêché un libraire d'imprimer les quatre ou cinq premiers volumes. C'est fort, mais il me semble qu'on imprime plus en Allemagne qu'en France.

9 novembre 1807.

Il faut trop de paroles pour bien décrire. C'est ce qui m'a fait interrompre ce journal depuis le commencement de juillet. Il serait utile d'écrire les annales de ses *désirs*, de son *âme* ; cela apprendrait à la corriger, mais aurait peut-être l'inconvénient de rendre minutieux.

Depuis le mois de juillet j'ai renvoyé Jean, qui m'excédait, et pris Romain, dont je suis content. Mon cheval bai a pris le vertigo, j'en ai acheté en octobre un gris 35 frédérics, léger, mais pas fort, joli cependant.

J'ai tué trois perdrix au vol, à mon grand étonnement.

Je suis allé plusieurs fois à l'Elme avec M. Daru. Il m'a encore parlé de nos anciens différends avec une bonté extrême.

Le grand maréchal de Münchhausen m'a entièrement satisfait par des espèces d'excuses. Cette affaire est terminée et bonne à oublier. [1]

[1] C'est une affaire d'honneur, à laquelle Stendhal fait allusion dans sa *Vie de Henri Brulard* (II, 154). Si Stendhal fut maladroit, Münchhausen " ne fut pas brave ce jour-là. "

Je me suis guéri de mon amour pour Minette. Je couche tous les trois ou quatre jours, pour les besoins physiques, avec Charlotte Knabelhuber, fille entretenue par M. de Kutendvilde, riche hollandais. J'ai été content de moi à ce sujet.

Madame Alexandrine D[aru] a passé et m'a reçu d'une manière qui avait la façon de l'amitié.

J'ai fait un voyage agréable à Hanovre. J'y ai eu Jeannette. J'ai gagné 34 ou 35 napoléons à l'aimable Digeon.

J'ai été huit jours moins quelques heures absent de Brunswick avec Réol (du 26 octobre au 2 novembre). Voyage agréable, dont je compte faire un journal à part.

Hier, bal animé chez madame de Marchhaltz, avec qui B. passe sa vie d'une manière frappante. Str[ombeck] était bien malheureux pendant que nous nous amusions. Il m'écrit ces propres mots : " Le soir d'hier était un des plus terribles de ma vie : ma femme désolée, et moi-même hors d'état à la consoler.

" Toute la nuit, l'image de mon Charles m'était devant les yeux. — Cela finira comme tout finit. "

Il a perdu son fils Charles du croup. J'ai été souvent chez lui le jour de la mort.

14 janvier 1808.

De toutes nos connaissances de Brunswick, le seul qui ait réellement de l'esprit c'est Jacobsohn. Il joint à son esprit toute la finesse d'un juif qu'il est, et deux millions.

Beaucoup d'imagination dans le genre oriental ; mais il ne parle pas bien français, et sa vanité est trop à découvert. Par vanité, en le flattant, aux bains d'Helmstedt on lui a

fait dépenser deux mille écus. En le tournant, on lui en ferait dépenser dix, mais dans l'intérieur de son ménage toujours cancre comme un juif.

Son mot de l'*agio* de la religion à la duchesse est joli.

M. de Siestorpf, grand veneur, n° 2 en esprit.

Homme de soixante ans, 80.000 francs de rente. Physionomie exprimant finesse et méchanceté. Mauvais cœur ; n'a jamais rendu de service d'argent. Il commande un télescope à un jeune artiste pauvre de Brunswick (M. de Siestorpf est très grand amateur d'ouvrages de ce genre), il doit donner 200 écus au pauvre jeune homme ; quand il est fait, il ne veut plus lui en donner que soixante.

On dit qu'il a été peu sensible à la mort de son fils unique, mort à vingt-quatre ans, et dont il contrariait la passion pour une fille naturelle du duc de Brunswick, je crois, mais ayant le titre de comtesse, dame d'honneur, reçue à la cour, etc. Homme dur, n'ayant aucune considération pour le malheur. Ressemblant assez à un sanglier.

N° 3. MM. de Münchhausen, ambassadeur ; de Strombeck, conseiller.

Ces deux hommes mêlés feraient deux hommes charmants. Ils ont un mérite fort différent. M. de Münchhausen, homme du grand monde, bavard impitoyable, raconte sans cesse des anecdotes assez agréables. Se met un peu trop en avant, voulant toujours rappeler indirectement qu'il était présent, lorsque M. le prince Henri, M. de Boufflers, M. de Nivernais, etc., disait tel mot agréable. 36.000 frs de rentes, viagères en majeure partie. Avare et sale au dernier point. Mettant tout son bonheur, toute son exis-

tence dans les croix, les cordons, les plaques, etc. Homme de cœur par le fond du cœur.

Bon musicien, touchant bien de l'harmonica, du piano, etc., ayant fait imprimer de la musique. Au total, le coup d'œil d'un homme du grand monde (cinquante-cinq ans).

Ce qui est le contraire de M. de Strombeck, qui a l'air d'un apothicaire. L'esprit lourd, pesant et lent ; des idées cependant, ni nettes, ni justes, sur l'article de la vertu et des gouvernements. Bon ami, père très tendre, bon fils, bon frère. Aimant les arts, sachant un peu d'astronomie, très instruit, mais manquant du levain philosophique, ne réunissant point ses idées. *His love for* Φ.[1] Trente-cinq ans, et 12.000 francs de rente.

Sa femme est mère, rien de plus. Parfaite nullité, douceur, vertu, mais lenteur effroyable ; Allemande autant que possible.

4. M. de Bothmer, grand chambellan. A soixante-six ans. S'il n'en avait que quarante, nous l'aurions sans doute mis au n° 1er. Appétit dévorant, mangeant de la viande comme trois hommes ordinaires. Sait six langues, a fait de jolis proverbes allemands, a le goût littéraire qui régnait en Allemagne sous Frédéric le Grand. Adoration du genre français, avec ses vices et ses vertus. Les grands hommes allemands, Gœthe, Wieland, Klopstock, Bürger, Herder, Schiller, ont changé cela. M. de Bothmer n'est plus que l'ombre de ce que je crois qu'il fut autrefois. Il n'a pour vivre que ses appointements, 6 à 7.000 francs ; il est commandeur de la branche protestante de l'Ordre

[1] Son amour pour Philippine.

Teutonique. Il est bon par philosophie, et je crois aussi par tendresse de cœur ; et, par calcul, il vante tout le monde avec un air de franchise et en parlant à eux et d'eux, ce qui fait que tout le monde en est enchanté. Aime beaucoup madame de Marenholtz, sa fille, coquette par excellence, qui captive entièrement Brichard.

Père d'un sauvage sans esprit, véritable militaire, excessivement fort, fait pour dégoûter un homme qui pense du métier des armes. Ce fils, nommé Ferdinand, ne voulait pas que Bri[chard] et moi l'appelassions ainsi.

Père de mademoiselle Caroline de Bothmer, l'amante de M. de Haugwitz, qui s'est tué. Sa touchante histoire. Son cœur n'est plus qu'un monceau de cendres ; un peu de vanité les anime de temps en temps.

M. de Bothmer n'a d'idées grandes et arrêtées sur rien. C'est une petite philosophie médiocre et aimable. Jacobsohn, au contraire, est vraiment l'homme d'ici qui a le plus d'esprit. Personne n'en douterait s'il savait le français seulement passablement.

17 [janvier].

Dîné chez le général Rivaud, commandant la division.

Un peu incommodé d'éblouissements depuis trois jours ; M. Hacur, médecin raisonnable.

Martial est toujours à Cassel avec son frère, moi ici, faisant quelquefois des châteaux en Espagne et me voyant commissaire des guerres dans trois mois et, qui plus est, suivant M. Z. [1] en Portugal ou en Grèce. Je serais

[1] Stendhal désigne très fréquemment Pierre Daru par cette initiale.

enchanté de ce voyage. Au total, je suis content de ma position et de mon état ; le climat seul me donne de l'humeur de temps en temps. Je lis Sismondi avec plaisir. (J'ai soixante louis environ.)

Je dîne ce soir chez M. La Saulsaye [1], homme, je crois, très aimable jadis, mais radotant un peu, à ce que pense Réol.

20 janvier [2].

Simplicité, Tragédie, Jules César.

Si des géants bâtissaient un mur avec des quartiers de roche, ils mettraient avec autant de facilité un rocher gros comme un palais sur un autre rocher qu'un maçon pose une pierre sur une autre pierre.

De même, de grandes âmes faisant une grande action : Brutus, Régulus, etc., doivent avoir aussi peu de peine (remords, sensibilité poétique à part) à faire les actions par lesquelles ils sont connus qu'un lieutenant d'infanterie à faire faire feu à son peloton.

Voilà la noble simplicité, l'*aiseseté*, si l'on peut parler ainsi, qu'il faut que les personnages tragiques aient. Cela produit tout de suite le sublime, c'est presque le *sine quâ non* de la tragédie [3]. Corneille l'a quelquefois, Voltaire

[1] La Saulsaye, ordonnateur, était le supérieur direct d'Henri Beyle.

[2] Stendhal a écrit dans la marge, au crayon : « Relu avec plaisir, et trouvé la peinture véritable et utile. 24 juin 1815. »

[3] Stendhal note en marge, toujours en crayon, et probablement aussi le 24 juin 1815 : « Cette idée n'est pas trop bonne. »

jamais. *I think that I shall have this in my caracter* [1].

Je n'ai pas lu depuis huit mois une pièce de Corneille ni de Racine. L'*Ecole des Maris* de Molière, *Othello* et *Jules César* de Shakespeare.

Shakespeare m'ennuyait il y a trois mois, actuellement je ne fais pas attention à l'enflure et il m'intéresse. *Othello* m'a paru presque parfait.

26 janvier 1808.

Hier, je suis allé au théâtre allemand, où j'ai eu un peu de fièvre. Je suis revenu jouer au billard avec Lhoste jusqu'à minuit. Nous sommes allés prendre les *Mémoires* de Maurepas. Revenu chez moi, je les ai lus jusqu'à deux heures, ils ne m'ont rien appris.

Ce matin, à dix heures, en me levant, j'ai lu la page 175 de la *Logique* de Tracy.

La comparaison des tuyaux de lunette qui sont renfermés les uns dans les autres et qu'on en tire successivement devient évidente pour moi en songeant à M. La Saulsaye. C'est un ord[onnateur]. C'est un homme de soixante-trois ans, qui a de l'amabilité, qui a été homme à femmes dans sa jeunesse, de ces têtes dont la force suit celle des c......, bien la vanité d'un homme du monde, mais des restes de netteté dans l'esprit. Il a dû être fort vif autrefois. (Le tuyau s'allonge à chaque nouvelle idée que je vois dans le sujet des précédentes, dans l'homme nommé La Saulsaye [2].) Il radote un peu. (Nouveau

[1] Je crois que j'aurai cela dans mon caractère.

[2] Si c'était un raisonnement suivi, ce serait le même tuyau qui serait allongé. (Note de Stendhal, à l'encre cette fois.)

tuyau ; mais puis-je le voir sortir du tuyau de... (*des restes de netteté dans l'esprit*) ? — Non. Il faut me figurer M. La Saulsaye comme la tête de ces limaces dont les trompes oculaires s'allongent, et se retirent ensuite quand elles ont peur. Chaque idée nouvelle est comme une trompe nouvelle qui sort de la tête. [1])

Mais, comme je l'ai dit, on ne se figure comme un tuyau de lunette qui s'allonge que les idées formant un raisonnement, comme : le grand juge est un homme qui ne se connaît pas lui-même, ou qui n'est susceptible que des émotions que donne l'exercice d'une autorité quelconque.

Voilà le fait, la lunette rentrée dans elle-même, dont je vais tirer les tuyaux.

Il a quarante-cinq ans, trente-six mille livres de rente ; il demande de l'emploi, ce n'est pas pour gagner de l'argent, ce n'est pas par amour de la patrie. Donc, le grand juge, etc. C. Q. F. D.

28 janvier 1808.

Joli bal chez madame de Marenholtz. Je ne danse qu'une fois.

Jolie idée de M. de Villefosse qu'il faut comparer tous les états en Europe.

Les courtisans, presque semblables.

Les savants, *idem*.

Les négociants... Je l'arrête là : la froideur raisonnable et fière d'un Anglais, la bassesse et l'astuce italiennes.

[1] C'est exactement l'idée de Tracy, 178, ligne 18. (Note de Stendhal, écrite le même jour que la précédente.)

Les amants... Je l'arrête aussi : figurez-vous cette société à Milan. La vivacité des Montferrines.

Tache de graisse avec le...[1] à propos de : Je crois que vous nagez mieux que madame une telle. — La jambe jusqu'à l'aisselle.

1er février.

Je reçois la lettre de M. Daru qui me charge des Domaines. Je ne suis pas enthousiasmé de cette faveur ; je ne sais pas encore le cas que j'en dois faire.

Le 5 ou 6 [février].

Réol me conte la conversation *of two brothers upon me*[2].

18 [février].

Je dîne pour la deuxième fois chez le préfet. Br[ichard] m'ennuie assez. Les habitants et moi n'avons pas beaucoup d'inclination les uns pour les autres. J'ai acheté la *Cène*, les portraits de Frédéric et de Raphaël, un beau paysage du Lorrain et une vue du soleil à minuit à Torneo.

Je mettrai sous ces portraits et paysages : le Nord et le Midi, tous deux grands ; lequel fut le plus heureux ?

19 [février].

Je visite toute la chambre des Domaines. Chemin faisant, j'apprends les mariages de M. l'*hofrichter* de

[1] Un mot illisible.

[2] Des deux frères à mon sujet. — Ces deux frères sont peut-être Pierre et Martial Daru.

Münchhausen avec mademoiselle de Praun ; M. le comte de Weltheim avec mademoiselle Frédérique de Bülow.

Voilà deux maris qui auraient grand besoin d'un lieutenant. Si ces demoiselles sont bien pucelles, ils n'en viendront jamais à bout.

J'ai vu tuer hier au commandant Beteille deux chevreuils en deux coups.

Enfants meilleurs que des hommes faits. Beaucoup plus de bonne volonté et moins de coquinerie.

Je vais demain chasser au lièvre. On part à six heures et demie ; c'est à Wolfenbüttel.

Je caracole toujours de temps en temps mademoiselle Charlotte.

J'ai des velléités fortes et très passagères pour quelques femmes. Du reste, la morale par moi décrite il y a un an dans le cahier qui précède celui-ci est presque tournée en habitude. J'ai gagné de ce côté. La timidité s'en va aussi.

Si je servais sous un autre intendant général que M. Daru, mon parent, ce sentiment me serait presque inconnu aujourd'hui.

J'ai écrit, il y un mois, une lettre à Tracy dont Faure n'est pas très content.

Tout le monde se marie : Adèle à M. Pétiet ; mademoiselle Pétiet au colonel Girardin, qui b...... très bien, mais est fort laid ; de l'esprit, beaucoup, je crois ; enfin, l'empesé, l'important, l'ennuyeux Nougarède à madame...[1] fille de Son Excellence M. Bigot de Préameneu, ministre des Cultes. Nougarède doit être plaisant.

J'ai fait la bonne connaissance de M. Héron de Ville-

[1] Stendhal a laissé le nom en blanc.

fosse, homme d'esprit qui malheureusement a un peu de ressemblance morale avec M. Nougarède.

Il faut que je corrige un peu de pédanterie dans mes manières, peut-être suite de timidité.

25 février.

Depuis lors, j'ai tué trois lièvres, les premiers quadrupèdes de ma vie, et le même jour dîné chez M. de Rodenberg, drossard (*sic*). M. Diodati, bon petit vieux.

Le vin et la musique me font plaisir.

Temps magnifique, gel et soleil depuis huit jours.

Le lendemain, dîner assez ennuyeux chez M. Bramerd. Le lendemain, je donne à dîner, pour la première fois, à sept personnes (92 francs). Dîner demi-officiel, qui réussit.

Le lendemain, chasse aux canards. Nous ne tuons que deux corbeaux.

Hier 24, j'étais chez M. de Praun, ennuyé de Brunswick, j'étais bien, ne sentais plus ma fièvre depuis quelques jours, mais presque malheureux par ennui.

Le général Rivaud me conte la lettre bien jeune de Son Excellence M. Morio. Il était outré pour lui, et cela rejaillissait sur moi.

Déesse, venge-nous, nos causes sont pareilles !

Voici un de ces faits comme il m'en manque *quando io voglio dipingere un carattere* [1].

La première page de la lettre finissait ainsi : " Sans la considération que j'ai pour M. l'ordonnateur Morand, je vous ordonnerais (le revers continuait :) de faire arrêter ", etc.

[1] Quand je veux dépeindre un caractère.

Le général Rivaud : “ *Sans la considération que j'ai pour M. l'ordonnateur Morand, je vous ordonnerais !...* — De manière qu'il semble que c'est moi que ça regarde, et que s'il ne m'*ordonne* pas, c'est par la considération qu'il a pour M. Morand. ”

Je suis sûr que si les trois dernières lignes de cette page avaient été au commencement du revers, il aurait été moins irrité.

Le mot *ordonner* le choquait d'ailleurs, et avec raison (si on a jamais raison en ayant de la vanité), de la part d'un homme qui n'est que colonel dans l'armée française, qui a été dernièrement deux ans sous ses ordres en cette qualité, et qui, faisant souvent auprès de lui le service d'aide de camp, “... qui était auprès de moi avec ... ec... *respect*, je puis dire ”.

Cette communication, qui aurait fait le malheur d'un autre, me donna un vif sentiment de plaisir.

J'observais le même effet le 5 mars 1807, lors de l'insulte de Martial.

Hier, mon bonheur se prolongea toute la soirée. Peut-être serais-je presque constamment heureux si je vivais au milieu de grands événements.

Celui-ci, qui n'est grand que pour moi, peut avoir des conséquences bien diverses : probablement, faire gronder ce jeune ministre ; peut-être me faire quitter Brunswick comme ayant cherché querelle, ou désagréable ici. Je m'en fous, je voudrais presque quitter Brunswick. M. Z. est si mal disposé pour moi et la conduite du ministre est si absurde, qu'il peut y croire quelque insulte particulière faite par moi à quelqu'un, et cela me recule de plusieurs années. Je m'en fiche, je suis sans enthousiasme.

Faisons notre devoir et laissons faire aux dieux.

Je viens de finir, avec cette même plume, une grande lettre de quatre pages à M. D[aru] qui montre, ce me semble, l'absurdité du m[inistre] et mon innocence comme deux et deux font quatre.

2 mars.

Je sors à onze heures de chez M. de Siestorpf, après avoir écrit avec cette plume, jusqu'à huit, une grande lettre à l'Intendant général.

J'en ai aussi écrit une grande à Lambert, où je dis ce que je pense de ce pays-ci, c'est-à-dire pis que pendre. Cela m'a disposé à la gaieté ce soir, et je l'ai été, point timide.

J'ai perdu trois écus, il y a huit jours 10 ; j'en avais gagné 12 ou 15 il y a quinze jours.

La lettre de Lambert contient, sur la Calabre et sur la musique de Naples, des choses qui confirment mes idées au lieu de les modifier. Je trouverais l'homme presque naturel en Calabre.

Mes yeux ont bien joui, ce soir, de la beauté de mademoiselle de Klœsterlein.

3 [mars].

Société et pharaon ennuyeux chez le général Rivaud. Madame a la fièvre. Saucerotte m'apprend à gagner en observant la suite des cartes, parce qu'on ne mêle pas. Je gagne de l'intimité avec madame Struve.

4 [mars].

J'ai reçu une lettre très aimable de Martial, qui me parle de garde ; mais je ne crois pas qu'il soit de mon intérêt d'y aller. Z. serait jaloux de la manière. Je suis à un examen dont j'espère me bien tirer. Je ne serais plus disponible, une fois dans la garde. Je vais être com[missair]e, à ce qui est probable. Cette intendance-ci peut me mener à une véritable.

6 mars.

Le peuple de Brunswick prête serment. Laideur propre au gothique du bâtiment où sont nichées les autorités.

L'ignoble des bourgeois dans les cérémonies me fait toujours mal au cœur.

Le bourgmestre de Br[unswick], figure ridicule, a lu un discours que personne n'a entendu. Il n'avait pas eu l'esprit de faire dire au peuple quand il fallait lever la main ; ce mouvement s'est fait partiellement, et tout le monde a ri. Les allemands jurent en levant deux doigts de la main [1].

Les cérémonies me font toujours mal, en me rappelant l'ignoble de Gr[enoble].

Elles m'en feraient bien plus, si j'en voyais à Gr[enoble] même.

11 mars.

J'écris toutes mes lettres officielles aux pieds du portrait de Raphaël, qui change de physionomie suivant les heures du jour. Cette belle figure, qui tira le bonheur de son

[1] Suit un croquis représentant une main droite, avec l'index et le médius levés.

cœur, m'empêche de me dessécher l'âme entièrement.

J'ai aussi la *Cène* de Morghen, contrefaite par Rainaldi. J'en suis fort content, surtout des figures qui sont à la droite de Jésus.

J'ai aussi un beau paysage du Lorrain, le soleil vu à minuit à Torneo, et le portrait de Frédéric II.

Je veux mettre Frédéric à côté de Raphaël, sous Frédéric : *Nord*, sous Raphaël : *Midi*. Sous Lorrain : *Midi*, *Nord* sous Torneo :

Cela rend un peu mes impressions.

Hier soir, à onze heures, on frappe à ma porte ; je revenais de chez Saucerotte.

C'était l'excellent général Mich[aud] [1] et Durzy qui étaient à l'hôtel d'Angleterre. Excellent accueil du général M[ichaud], bonté extrême. Comme il avait l'air content, comme il m'embrassa en entrant et sortant, comme il m'éclaira jusqu'à la dernière rampe !

J'étais content, en revenant à une heure, de cette joie rare que donne le contentement des hommes.

Il rit avec moi du mariage d'Ad[èle]. Drôle de panégyrique de Pét[iet] ; il croit qu'il va devenir poitrinaire. C'est, je crois, un *Poco*.

Ce soir, soirée chez le grand maréchal ; j'y arrive tard. Tristesse de madame la grand-juge, air d'épuisement du mari.

Je reçois une lettre de ma sœur ; il y a un an d'expérience entre cette lettre et la dernière. L'agitation forme. Elle est fort liée avec V.

[1] Beyle avait été aide-de-camp du général Michaud en Italie, alors qu'il était sous-lieutenant (1801).

VOYAGE.

Depuis le 13 décembre 1806, jour de mon arrivée à Brunswick :

Le 25 décembre, parti pour Paris, arrivé à Br[unswick] le 5 février.

Allé à Wolfenbüttel	9 fois.
A Hambourg	1 fois.
A Cassel.	1 fois.
A Hanovre	*idem.*
A Blankenbourg	*idem.*
Au Brocken.	*idem.*
A Helmstedt	*idem.*
A Twilpstedt	*idem.*
A Halberstadt	2 fois.
A la chasse à l'Elme	7 fois.
A l'Hasse	2 fois.

Il y aura seize mois après-demain, 13 mars 1808, que je suis à Brunswick.

17 mars.

Je suis bien heureux que le hasard m'ait éloigné de la cour, où j'avais envie d'être placé il y a deux ans. Voilà une grande erreur où j'ai été et qui doit me rendre circonspect sur deux choses : le mariage, et la démission de ma place.

Il est possible que ces deux envies me viennent, mais il faut y réfléchir longtemps.

L'expérience d'un an que j'ai faite d'être attaché à une personne et ce que je viens de lire dans l'abbé Aunillon me confirment dans l'idée que je suis absolument impropre à la cour. Une place indépendante et solitaire comme

celle que j'occupe aujourd'hui me convient beaucoup mieux. Il est vrai que je m'ennuie infiniment.

Je n'ai pas monté à cheval pendant un grand mois. Depuis six jours, je monte tous les matins. Strombeck est à Cinbeck, Br[ichard] et moi nous ne nous plaisons pas, c'est à peu près la même chose avec Lejeune, de manière que je vis absolument seul, n'aimant personne et aimé de personne, je crois.

J'ai fini il y a quelques jours Desolme. Cela m'a fait naître le projet Jun. et Mira. Il y a une grande gloire à acquérir. Je me suis amusé à dessiner une esquisse, mais mon crayon ne valait rien ; la finesse de Mira veut d'excellente mine de plomb.

Une idée m'a frappé, et je l'écris parce que je sens qu'elle s'en va :

Il est excessivement nuisible que les auteurs qui parlent pour la première fois à un homme d'un établissement politique, comme le parlement de Paris, par exemple, s'engagent dans l'historique de ce que ce corps a été, de ce qu'il veut être. Sans le nommer, il devrait établir ce qu'il est ; ce point bien éclairci, venir à l'historique et à ses prétentions [1].

La méthode contraire, que les auteurs que j'ai lus ont suivie, fait que j'arrive seulement à des idées frappantes d'évidence sur plusieurs établissements politiques.

Je ne me méfie pas assez de la mémoire des sots, c'est le côté par lequel ils réparent leur sottise. R— savait bien raison.

[1] Critique juste, applicable à la *Logique* de Tracy. 1815. (Note de Stendhal, au crayon.)

Deux physionomies m'ont frappé : celle de P., lorsque je lui dis, en suivant mon imagination (ce qui est un plaisir pour moi), que je couchais presque chaque nuit avec Mélanie, sur le boulevard, que cela me tenait plus près de mes banquiers. Je l'avais assuré du contraire il y a un an, il me fit répéter.

Celle de madame l'amie de la Major, hier, au Grosse Jonferstii, la locataire principale de la chambre que j'ai louée 48 francs par mois pour avoir une de ses filles, lorsque je vins à parler de l'autre, de celle qui est en Saxe.

Au reste, j'ai de mon père 400 francs par mois, et je dois encore 3.000 francs, malgré les bienfaits de M. de N. Voilà ce que P. *believe* [1].

18 mars 1808.

Je prends une excellente leçon d'anglais chez M. Empérius. J'explique *Richard III*, j'en suis fort touché. Au lieu de renfermer mon imagination en moi-même, j'ai la bêtise de la dissiper en lui contant deux belles anecdotes. L'idée me vient de faire une t[ragédie] de l'*Usurpateur*, auquel je donnerais une tournure de plaisanterie assez dans le genre de *Nicomède* et telle que *Richard the third* l'a, par exemple dans la scène qui précède la venue de la reine Marguerite. Je vois nettement ce caractère un moment, et je suis sûr qu'il ferait un grand et bel effet.

Sans ma maudite manie de bavarder, je verrais encore ce grand caractère.

Excellent trait :

[1] Voilà ce que P. croit.

"... Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère." (Caractère du duc de Bourgogne, Histoire de Fénelon, tome 3, page 144.)

Beau trait à développer, à montrer en action.

19 mars 1808.

Il y a un volume de cinq cents pages bien intéressant à faire, c'est l'*histoire de la religion catholique*, de Jésus à nos jours. On voit bien, quand je dis cinq cents pages, que je suppose la plus parfaite impartialité et surtout infiniment peu de discussion savante et critique sur les faits [1].

Ce serait bien là *far suoi i temi gia prima trattati* [2].

25 mars.

Pour moi.

Remède souverain contre l'amour : manger des pois. Éprouvé aujourd'hui 25 mars, après une promenade très agréable à cheval et un goût vif éprouvé pour la petite voisine du palais Bewern (?).

Quelle est la meilleure manière, pour ma personne de tirer parti des moments de froideur et de maladie ?

27 mars.

Le Flatté, comédie assez plaisante de Goldoni. Ridiculiser un flatté par la manière dont ses flatteurs se moquent de lui et par la manière dont ils le font aller, par sa vanité,

[1] Variante : "C'est l'admission de très peu de faits."

[2] Faire siens les thèmes déjà traités auparavant.

à laquelle ils donnent à propos de nouveaux aliments.

Tartaglia nel Angelino Belverde. Gozzi, *tomo* III, 263. Brighella, pag. 261.

29 mars.

J'ai trouvé il y a trois jours dans la *Punizione nel Precipizio*, comédie de Gozzi, que je lisais avec un extrême plaisir, cette réponse (tome V, page 267) :

Alfonso.

... ed ogni giorno, il giuro,
Tal tributo averai.

Elvira.

Ed io, fanciullo,
La tua pietà mai non potrò pagarti[1].

Cette réponse m'a semblé le sublime de la délicatesse, mais il faut se mettre dans la situation.

Je lis depuis deux jours, avec le docte M. Empérius, l'ouvrage de Colquhoun sur la police de Londres, que je trouve diablement bavard.

Je lis les œuvres de Gozzi, qui me paraît avoir plus d'esprit et un meilleur ton que Goldoni.

Je regrette et désire Charlotte depuis que je ne l'ai plus[2].

J'ai été charmé de la prise de Constantinople par les croisés, racontée par Simon de Sismondi à la fin du deuxième volume.

[1] *Alphonse :* Et chaque jour, je le jure, je remplirai cette obligation.

Elvire : Et moi, enfant, je ne pourrai te payer de ta peine.

[2] La franchise faisait son caractère. 1815. (Note de Stendhal, au crayon.)

[2 avril].

Le 2 avril, rassasié de lecture, j'allai, à neuf heures du matin, porter à M. Daudrillon une lettre de recommandation pour M. de Presle, de Blanckenbourg, où il allait le jour même.

En déjeunant, M. Daudrillon, de Bothmer, Kling, l'architecte, et Valory formèrent le projet de passer par Halberstadt. Je leur dis que je les accompagnerais. Je voulais aller demander à M. Clarac les états des domaines de l'Ildesheim. Rentrant pour monter à cheval à midi, je les trouvai chez moi.

8 avril.

Grande inondation arrive à ma porte à une heure et demie du matin le 8 avril.

Je lis la préface de Johnson à Shakespeare. Judicieuse et à discuter.

Voici le titre d'un livre qui peut être bon : *An essay towards fining the true Standards of witt and humour, raillery, satire and ridicule*, etc., etc., *by* Corbyn Morris, esq. Un vol. in-8°, 1744.

Shakespeare a écrit trente-cinq pièces.

11 avril.

Je reçois une lettre de Réol qui me dit que M. Z. est appelé, que M[artial] part pour l'Espagne.

J'écris à madame de B[aure], à madame D[aru] la mère, pour demander d'aller en Espagne quand mon affaire ici sera finie.

J'écris à mon grand-père d'écrire à M. D[aru], Mar-

tial et madame D[aru], pour le même objet. Cela fera vibrer toutes les cordes et leur fera dire : “ Espagne ”.

Je trouve dans le *Tableau du Portugal*, ouvrage où il y six ou huit phrases charmantes, et de bon ton d'ailleurs en général, cette phrase (p. 207) : “ De nos jours, le juif Antonio José a publié des comédies dans lesquelles on trouve un génie particulier et beaucoup de *vis comica*, mais il manque de correction ”. Voir cela.

[23 avril.]

Le 23 avril, M. de Bothmer me répète qu'il n'y a pas une bonne tragédie ni une bonne comédie en langue allemande. Ce qui infirme un peu cette décision à mes yeux, c'est que je trouve du mérite dans les quatre pièces de Schiller qui sont traduites en français.

M. de Bothmer me dit, à la même occasion, qu'il y avait en hollandais une excellente tragédie, intitulée *Gisbert van Amsteal*, par Van Vondel. “ Mais un peu trop dans le genre de Shakespeare ”, ajouta-t-il.

Architecte du roi qui arrive de Rome et qui a de l'esprit et du talent me dit qu'il y avait en allemand trois bonnes comédies, dont voici les titres... [1]

[1er mai.]

Le 1er mai, je tombe par hasard dans une société, chez le grand juge, où tout le monde était invité, les Français excepté. Je fais de bonnes observations tout en jouant au pharaon. Madame de Marschall, quoique ayant une fille

[1] Stendhal a négligé de donner les titres annoncés.

à marier, me conviendrait ; elle paraît avoir de l'esprit, et pas de pruderie. Mais je me sens timide à son égard, et d'ailleurs nulle occasion de nous... (*La page est inachevée.*)

Le 3 mai 1808.

J'écris ceci à huit heures précises. J'ai lu très facilement jusqu'à ce moment la *Vie de Johnson*[1]. Je ne crois pas qu'on puisse lire dans ce moment à Marseille ou Madrid.

Voici ma vie d'aujourd'hui, qui me servira d'échantillon pour me rappeler celle que j'ai menée au printemps 1808 : à huit heures, le barbier m'a éveillé dans le grand salon, où j'ai couché pour la première fois, ce qui m'a valu une promenade militaire à quatre heures du matin, l'épée à la main. J'entendais du bruit dans les chambres voisines, j'étais dans les rêves jusqu'au cou, et, dès que mon imagination est éveillée, je suis timide. Je ne suis brave que quand je suis bête, c'est qu'alors je ne perds pas de vue la terre. Je parle de la vraie bravoure, mon imagination fortifie la bravoure qui vient des passions. Ma colère est si forte qu'elle me donne mal à l'estomac pour vingt-quatre heures.

Après le barbier, j'ai lu quelques pages de la *Vie de Johnson*, que M. Eschenbourg m'a prêtée. M. Kœchi arrive : leçon d'allemand, j'explique trois pages de l'histoire *des grosses Friederich*. Ces trois mots, où il y a sans doute trois fautes au moins, montrent mes progrès dans cette langue, parlée par des ennuyeux, et qui a quelques mots expressifs. Après M. Kœchi, j'ai arrangé les procès-verbaux de versement et de partage d'une somme de

[1] Ouvrage très remarquable de Bothwell.

16.000 th[alers], en or. J'ai pris une soupe de pain, d'eau et de beurre.

Je suis allé chez M. Emperius prendre ma leçon d'anglais. Comme ma montre (l'ancienne) avançait, je m'y suis trouvé un quart d'heure trop tôt. J'ai lu, dans une pièce voisine de celle où il était, un prologue de Foote. Il faut que je lise cet Aristophane moderne[1]. Ces quatre pages me font croire que son talent a quelque chose de celui de Beaumarchais et de Molière dans l'*Impromptu de Versailles.*

M. Empérius m'a fait écrire en anglais un livre anglais qu'il me lisait en français. J'ai ensuite expliqué les quatrième et cinquième scènes du premier acte de *Macbeth.* J'ai eu un grand tort de ne pas prendre M. Empérius à mon arrivée à Brunswick, je saurais l'anglais et le latin. Sans esprit, c'est un homme excellent pour enseigner les langues.

Après une heure et demie passée chez lui, je suis revenu chez moi, où j'ai lu jusqu'à trois heures la *Vie de Johnson.* J'en ai lu en tout dans la journée cent pages in-octavo avec plaisir, sans dictionnaire, car je n'en ai point.

A trois heures, j'ai travaillé trois quarts d'heure à mon bureau, où Rhule m'a dit, dans son jargon d'Allemand flatteur, qu'il allait me quitter pour passer chez M. Voigt, commissaire des guerres westphalien. Ce gredin-là m'a écrit ce soir une lettre qui répond à mes pensées sur son procédé. J'ai répondu avec un mépris invisible pour un Allemand, et dignité.

[1] Foote (1720-1777) fut en effet surnommé par ses contemporains l'Aristophane anglais.

A quatre heures moins un quart, j'ai dîné avec du mouton grillé, des pommes de terre frites et de la salade. Les deux premiers plats viennent de chez Janaux et sont payés 6 bongers pièce (18 sous).

Après dîner, Johnson. Je monte à cheval à six heures et rentre à sept heures un quart. Je passe devant la fille du cordonnier qui sourit et rentre. Toute ma journée d'hier a été animée et heureuse du rendez-vous qu'elle m'avait donné et qui a été très original. J'ai ensuite à neuf heures rencontré Charlotte, et nous avons promené ensemble au clair de la lune. Mais la jolie petite fille que je quittais m'avait glacé pour cette beauté de vingt-cinq ans et demi qui en paraît trente-deux.

En rentrant aujourd'hui, à sept heures un quart, j'ai pris du thé : trois tasses, pour m'amuser ce soir avec mon esprit. J'ai lu jusqu'à huit heures et je finis d'écrire ceci à huit heures trente-cinq minutes.

J'ai vu les premiers bourgeons le 15 avril [1] et la nature en plein réveil le 26 avril. Il manque une pluie chaude au bonheur des plantes et à celui de mes nerfs.

4 mai, après avoir lu *Tom Jones*.

Les idées de propriété et de danger sont rappelées (soit pour elles-mêmes, soit pour en peindre d'autres), sont rappelées beaucoup plus souvent dans un volume anglais *quelconque* que dans un volume français sur un sujet analogue [2].

[1] Je fais du feu le 22 septembre 1808. (Note de Stendhal.)

[2] Très vrai. (Note écrite au crayon, sans doute en 1815, par Stendhal.)

Voir si ce *quelconque*, qui généralise la remarque qui me vient dans la tête, est fondé.

Ensuite, si cette remarque est juste et générale, chercher les idées rappelées le plus souvent dans les livres italiens et français.

J'ai la mauvaise habitude de généraliser sur le champ mes remarques ; cela vient de l'orgueil d'avoir fait une remarque importante, et de la paresse, car il est beaucoup plus aisé, au moyen d'un *quelconque* ou d'un *en général*, de généraliser une remarque que d'examiner avec soin si réellement on a très souvent occasion de la faire.

[8 mai.]

Le 15 avril, la nature s'est réveillée un peu ; le 26, généralement ; le 5 mai, l'été est arrivé. J'écris ceci en chemise le 8 mai 1808.

[20 septembre.]

J'écris aussi ceci le jour où j'ai fait rapporter mes livres de Richmont, le 20 septembre 1808. Cependant, l'on n'a pas froid, mais je perdais trop de temps à aller et venir.

20 septembre 1808.

Je sors de *Cabale und Liebe*, ou *l'Amour et l'Intrigue*, drame de Schiller.

Je trouve du vague dans la sensibilité, que l'auteur n'a pas assez approfondi les grandes idées, enfin que ses personnages n'ont pas assez d'esprit. A cela près et des longueurs à la fin, c'est une bonne pièce, mais cette sensibilité appuyée sur des idées vagues et enflées, comme celle de Werther, et qui me semble une suite du peu

d'esprit et du peu de caractère de la nation, ne m'émeut pas.

Le principal défaut des Allemands, à mes yeux, est de manquer de caractère. Outre la nature, que j'observe tous les jours, il me semble qu'on voit ça clairement dans la différence du style allemand et du style espagnol, même dans les traductions françaises. Qu'on lise les nouvelles de Cervantès, les mémoires de don Philippe, et deux ouvrages allemands analogues.

Ensuite leur gouvernement leur a donné l'esprit de formalité, le génie jurisconsulte.

Ensuite, la lecture de Bible les a encore rendus niais et enflés. Cette cause agit également sur le caractère anglais. [1]

La froideur des Allemands s'explique bien par leur nourriture : du pain noir, du beurre, du lait et de la bière ; du café cependant, mais il leur faudrait du vin, et du plus généreux, pour donner de la vie à leurs muscles épais.

Ils ne peuvent pas vivre sans femme (le libraire de M. Heyer), beaucoup d'enfants. Peu de cocus.

Bonne foi remarquable dans la nation. Preuve : les nombreux envois d'argent par la poste.

Depuis un mois environ, les préjugés qui me cachaient le caractère allemand tombent de toutes parts, et je commence à le voir nettement, je crois. Les plus grands souverains du XVIIIe siècle, Frédéric II et Catherine II, étaient de cette nation. Mais je n'ai pas encore trouvé que depuis qu'elle a dégénéré du caractère que lui donne

[1] A deux reprises, Stendhal a écrit au crayon, en face de ce paragraphe et des deux précédents, ce jugement : " Vrai ".

Tacite, elle ait produit des génies ardents, comme le prince de Condé, par exemple.

23 septembre 1808.

Ministres. — Il existe dans notre caractère français actuel (comité de notre gouvernement) un assez grand nombre d'hommes, tels que Maub. St Gero (*sic*), qui ont assez d'orgueil pour mépriser les succès fondés sur les petites choses, et un besoin, aussi indispensable pour eux que celui du pain et de l'eau, des applaudissements continuels du public, c'est-à-dire pas assez d'orgueil pour les mépriser. Ces hommes sont bilieux, peu sensibles dans le sens ordinaire ; mais, très malheureux par leur insatiable orgueil, ils reçoivent quelquefois les louanges, qui sont de véritables consolations pour eux, avec une sensibilité absolument semblable à la véritable. Heureux, ils sont la dureté même ; du reste, bilieux, actifs et braves.

Ces hommes sont faits pour occuper les places que donne le gouvernement, ils doivent faire d'excellents ministres.

26 septembre 1808.

Voilà bientôt deux ans que je suis à Brunswick, sur quoi je fais la réflexion suivante : j'ai pris les gens de ce pays-ci en vrai jeune homme, en vrai Français, blâmant devant eux, comme s'ils étaient des philosophes au-dessus des préjugés, ce qui me semblait blâmable, et laissant même entrevoir mon mépris pour leur lourde épaisseur.

Dans la première garnison que je ferai sur les bords de l'Ebre ou sur ceux de l'Elbe, me déclarer en arrivant enthousiaste du pays.

[1er octobre.]

Je fais du feu pour la première fois le 22 septembre 1808. Il est indispensable le 1er octobre 1808. Je l'avais cessé le...[1]

[Vers le 10 octobre.]

Foire incessamment (le 13 octobre, jour anniversaire de mon départ de Paris).

L'examen de ma conscience : comme homme qui cherche à se former le caractère, les manières, à s'instruire, à s'amuser, à se former dans son métier.

Je ne sais si dans un an je penserai sur Wilhelm comme aujourd'hui, mais il me semble que la seule élégance qui lui convienne est celle du genre Buck : culotte de peau, bottes à revers, linge frais, habits très neufs, belle montre, étalage d'une grande commodité, qui suppose richesse ; le maintien, la démarche. etc. d'un homme qui se fiche de tout. (M. de B. me disait la même chose de lui, lorsqu'il prenait l'air petit-maître.)

13 octobre 1808.

Style de l'Histoire.

La gravité, la gravité... Mon style aura un caractère particulier en se moquant un peu de tout le monde, sera juste, et n'endormira pas.

Pourquoi veut-on la gravité? — Pour changer les hist[oriens] en prédicateurs, pour corriger les vices. Qui l'histoire veut-elle instruire? — *Kings*. Ils se foutent d'elle. En ridiculisant leurs instruments, on rendra difficile,

[1] La date a été laissée en blanc.

impossible même pour eux, ce qu'on a tenté inutilement de leur rendre odieux. Je m'abstiendrais d'enlever une jolie femme à son mari, parce qu'un auteur estimé, nommé Tacite, auteur sérieux, flétrit ce crime ? La belle raison ! (Traduit de S. T. page 7 du 1er volume.)

14 octobre 1808.

Les souverains ont, en fait de goût, un grand avantage: c'est d'être entourés, en artistes, de l'élite de ceux qui vivent de leurs jours. L'Empereur vient d'accorder une audience à Gœthe, à Erfurt, et de parler avec lui de littérature allemande. Le poète aura probablement présenté ses pensées mères. L'Empereur peut donc avoir des idées beaucoup plus saines de cette littérature que le commun des hommes. Et il en est ainsi pour tout.

Louis XIV conversait sur la poésie avec Boileau, Molière et Racine.

19 octobre 1808.

La lumière qu'elle répandait était si sombre que nous l'apercevions seulement sans en être éclairés.

... Un luth tout accordé. (*Gil Blas*, III, 269-270.)

Ces traits me frappent. Ne pas se donner mal à la tête en louchant, après avoir pris du café. M. Kuster copie la bataille d'Oudenarde.

Le 28 octobre 1808.

Le plus beau jour d'automne que j'aie remarqué ici. J'écris ce qui est ci-contre [1]. Charlotte jalouse et pénétrée

[1] En face, Stendhal a noté quelques réflexions sur la guerre de la succession d'Autriche, à laquelle il travaillait à cette époque.

d'amour. La *Bibliothèque Britannique* arrive enfin[1]. Je fais mon premier thème allemand.

Chaque homme est un paresseux : il met le bonheur derrière l'événement le plus facile. Henri, par exemple, dans les femmes comme madame Gherardi, et il y trouverait probablement l'ennui. Où il trouvera le bonheur, c'est dans le gr. (*sic*). Mais la paresse le retient.

Novembre 1808.

Charmant voyage à Cassel. Parti le 13 avec l'ordre d'aller à Paris dans la poche, de retour le 20.

Bonhomie parfaite et gaieté de Meurizet, Morand. Ambition pateline de Héron de Villefosse.

Voyage très agréable. Aller et retour avec le Hollandais Mauvillon.

M. de Laf. et son aimable femme. Bonhomie. Quel contraste avec l'habit brodé !

Il n'y a pas jusqu'à la petite Westphalen qui n'ait été bonne, dans ce voyage.

Il coûte 120 francs environ.

STENDHAL.

[1] Beyle avait écrit, le 2 décembre 1807, au libraire Paschoud, pour s'abonner à la partie littéraire de la *Bibliothèque Britannique*. (*Correspondance*, éd. Paupe et Chéramy, t. II, p. 311-312.)

AETERNAE MEMORIAE PATRIS

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé...

...Depuis, il y a toujours, suspendu dans mon front et qui me fait mal,
Délavé, raidi de salpêtre et sûri, comme une toile d'araignée qui pend dans une cave,
Un voile de larmes toujours prêt à tomber sur mes yeux.
Je n'ose plus remuer la joue ; le plus petit mouvement convulsif, le moindre tic
S'achève en larmes.

Si j'oublie un instant ma douleur,
Tout à coup, au milieu d'une avenue, dans le souffle des arbres,
A travers le grondement d'une rue, que sais-je,
Ou dans une plainte lointaine,
A l'appel d'un sifflet qui répand du froid sous des hangars,
Ou dans une odeur de cuisine, un soir,
Qui rappelle un silence d'autrefois, à table —
Amenée par la moindre chose,

Ou touchée comme d'un coup sec du doigt de Dieu sur ma cendre,

Elle ressuscite ! Et dégaîne ! Et me transperce du coup mortel sorti de l'invisible bataille intérieure,
Aussi fort que la catastrophe crève le tunnel,
Aussi lourd que la lame de fond se pétrit d'une mer étale,
Aussi sec que le volcan fend sa grenade lumineuse !

Je t'aurai donc laissé partir sans rien te rendre
De tout ce que tu m'avais mis de toi, dans le cœur !
Et je t'avais lassé de moi, et tu m'as quitté,
Et il a bien fallu cette nuit d'été pour que je comprenne...
Pitié ! Moi qui voulais... Je n'ai pas su... Pardon, à genoux, pardon !
Que je m'écroule enfin, pauvre ossuaire qui s'éboule, oh pauvre sac d'outils dont la vie se débarrasse dans un coin...

Ah, je vous vois mes aimés. Je te vois. Je te verrai toujours étendu sur ton lit,
Juste et pur devant le Maître, comme au temps de ta jeunesse,
Avec ton sourire mystérieux, contraint, à jamais fixé, fier de ton secret, relevé de tout ton labeur,

En proie à toutes les mains des lumières droites et durcies dans le plein jour,

Grisé par l'odeur de martyr des cierges ;

Avec les fleurs qu'on avait coupées pour toi sur la terrasse,

Tandis qu'une chanson de pauvre pleurait par-dessus le toit des ateliers dans une cour,

Que le bruit des pas pressés se heurtait et se trompait de toutes parts,

Et que les tambours de la Mort ouvraient et fermaient les portes !

*
* *

Je t'ai cherché, je t'ai porté

Partout. — Dans un square désert au kiosque vide, où j'étais seul

Devant la grille du couchant qui sombre et s'éteint, comme un vaisseau qui brûle, derrière les arbres...

Un jour... dans quelque ville de province aux yeux mi-clos, qui tourne et s'éteint

Devant la caresse hâtive des express...

Dans une boutique où bougent d'un air boudeur des figures de cendre ;

Sur la place vide où souffle l'oubli ;

Aux rides des rues, aux cris des voyages...

A l'aube, hors barrière, dans un quartier d'usines,

...Au tournant d'un mur, une averse de charbons lancée par des mains invisibles ;

Un tuyau qui fume en sanglotant...

Dans les faubourgs et les impasses où meuglent les sirènes, où les scieries se plaignent, où les pompiers sont surpris par un retour de flamme, à l'heure où les riches dorment...

Un soir, dans un bois, sous la foule attentive des feuilles qui regardent là-haut filer les étoiles comme un sillage,

Dans l'odeur des premiers matins et des cimetières,

Dans l'ombre où sont éteints les déjeuners sur l'herbe,

Où les insectes ont déserté les métiers...

Partout où je cherchais à surprendre la vie
Et le signe d'intelligence du mystère
J'ai cherché, j'ai cherché l'Introuvable...

O Vie, laisse-moi retomber, lâche mes mains !

Tu vois bien que ce n'est plus toi ! C'est ton souvenir, qui me soutient !

Léon-Paul Fargue.

PROTÉE

DRAME SATYRIQUE EN DEUX ACTES

A la suite de l'Orestie, Eschyle avait composé un drame satyrique dont il ne nous reste que le titre : PROTÉE. C'est en rêvant sur ce titre que je me trouve avoir écrit la pièce suivante.

P. C.

PERSONNAGES :

PROTÉE
MÉNÉLAS
HÉLÈNE
LA NYMPHE BRINDOSIER
LE SATYRE-MAJOR
SATYRES
PHOQUES

ACTE I

L'île de Naxos que pour la commodité de l'action on supposera placée entre la Crète et l'Égypte. On la voit tout entière au milieu de la scène comme un grand gâteau de mariage anglais en sucre blanc ou comme le couvercle d'une soupière rococo. C'est un assemblage assez prétentieux de rocailles pittoresques péniblement terminé au sommet par une espèce de boucle ou de volute. Le rivage est représenté par des toiles d'emballage bordées pour écume d'une ruche blanche froncée et la mer par une grande étendue de linoléum.

Le fond de la scène est caché par des bandes d'étoffe grise.

SCÈNE I

LA NYMPHE BRINDOSIER

Satyres chèvre-pieds, triste brigade, écoutez-moi ! de ceux que Protée, le vieillard absurde de dessous la vague,

A ramassés un par un comme on pique les grains mûrs d'une grappe,

Quand ils riboulaient de l'un de nos bateaux, car ces bêtes n'ont pas le pied marin, et vous pensez si nous nous amusions à les ramasser !

Et ce n'est pas une fois ni deux que le Fils de Zeus a traversé et retraversé avec furie d'un bord à l'autre cette mer si bleue qu'il n'y a que le sang qui soit plus rouge !

Soit qu'il se porte vers l'Inde, soit qu'il ait envie

de la Thessalie, car ce n'est pas la raison ni aucun ordre qui conduit le dieu du vin !

Et quand le chef même titube,

A quel fil voulez-vous que se rattache un pauvre Satyre, quand la mer et le bateau dansent à qui mieux mieux,

Et que tout au hasard monte et descend, et vous direz que c'est nous qui sommes ivres !

Et que la voilà quand elle s'apaise toute paonnante au soleil de grandes fleurs de pive dans le grésillement de l'écume !

— M'entendez-vous, petits frères ?

LES SATYRES, *faiblement derrière la scène*
(Chœur polyphonique.)

Méééé !

BRINDOSIER

Quelle triste voix ! Mais je vous le dis, bientôt vos douleurs prennent fin,

Et l'étroite prison de cette œuvre d'art que Protée appelle son île, et le régime absurde, et l'esclavage du Vieillard !

Bientôt le vaste monde à nouveau nous est ouvert ! Ah, qu'il y fait bon mener son train alors que tout est désert encore.

Et qui reprocherait à un dieu dans sa joie de prendre la forme d'une bête, s'il ne peut s'en empêcher,

Une fois qu'il a pris l'odeur de la terre, plus forte que celle d'un lion ou de troupeaux fumants,

Alors que c'est le matin, et que tout est libre encore, et qu'il n'y a pas une Face-pâle à voir, et que le monde est à nous !

Sus, durs paysans ! que d'autres de vos frères partent à la recherche des métaux sous la terre ! mais nous, c'est de son sang vivant que nous voulons tâter !

A nous de reconnaître la longue et brûlante colline sous les prunelliers pour y mettre la vigne comme un fausset tortueux et le pépin de feu entre les durs silex !

Ce soir nous serons partis, mes compagnons !

LES SATYRES

(Chœur polyphonique.)

Méééé ! Méééé ! Méééé !

BRINDOSIER

Méé ! Méé ! Oui, vous pouvez bêler ! bêtes à laine ! bêtes à chagrin ! demi-bêtes et demi-dieux ! Notre salut est proche !

Nous pillerons la grappe encore ! Frais vallon, nous couperons d'un jus rouge encore l'eau rapide et glacée de ton artère !

Et je déterrerai pour vous ce pot que j'ai enfoui jadis entre les pieds du dieu Chronos, empli d'un dur nectar qui est aussi brun que la giroflée !

A la fête des vendanges quand on flambe les vieilles queues avec une mèche de soufre,

Vous me verrez danser encore pour vous sur la tonne roulante, une torche dans chaque main !

Aussi vrai que mon nom est Brindosier, et la chèvre montagnarde qui m'a conçue

M'a nommée ainsi à cause de la manière dont je sais prendre le poignet d'un homme et le ficeler tout à coup comme une couleuvre,

Comme ces longs rubans que le vigneron porte au cordon de son tablier !

Et seul le vieillard Protée a su un jour me prendre et me capturer, avec ses perles idiotes ! (mais je lui revaudrai ce tour.)

Car j'ai regardé dans ses phylactères prophétiques où lui-même ne comprend rien, archives du Futur, et j'y ai vu des choses qu'il ne sait pas.

Notre délivrance approche !

Voici que le divin Ménélas, le fils d'Atrée, le gendre de Jupiter,

Approche sur un navire aussi fou que son maître,

Et à chaque vague le fier cheval à la crinière de chevilles comme une contrebasse qui sans voile et sans gouvernail entraîne la nef cabriolante

Pique du nez dans la plume et le relève incontinent vers le ciel comme une cocotte qui boit.

Il arrive ! Il débarque !

LES SATYRES

(Chœur polyphonique — interrompu.)

Méé ! Méé !

(Une flèche, puis une autre vole au travers de la scène, fuite éperdue des Satyres.)

MÉNÉLAS, *derrière la scène*

Maintenant j'ai les deux pieds à terre et je défie les dieux !

BRINDOSIER

Il est sauf et, bien sûr, la première chose à faire est de blasphémer.

Elle se retire à l'écart.

Entre MÉNÉLAS, l'arc au dos, tenant de la main droite une épée et de la main gauche la main d'une femme voilée, HÉLÈNE.

SCÈNE II

MÉNÉLAS

Dieux ! ce n'est donc pas assez d'avoir déchaîné tous les éléments ensemble contre moi,

Et si ce coup de foudre par le travers de Syra, qui a fait de mon mât une écharde ne nous a pas coupés en deux, c'est pas la faute de celui qui l'a ajusté !

Il faut encore vous moquer de moi !

Ce matin voilà le bateau contre le vent sans

rames ni gouvernail qui se met à marcher tout seul comme quelqu'un qui sait où il va,

Et voilà la terre, c'est bien. Mais la première chose que je vois sur un rocher qui me regarde avec ses gros yeux,

C'est un sauvage avec de grandes cornes de bélier qui lui sortaient de la tête, qui me regardait en me tirant la langue.

J'ajuste le monstre, je tire, il fuit,

Et fuyant à petits sauts il me montre des cuisses et un derrière tout couverts de long poils comme celui d'un bouc !

Que me veut cet être biscornu ? Alors, ce n'est pas assez de me poursuivre, il faut encore m'insulter !

Car les choses que je ne comprends pas sont pour moi comme une insulte personnelle.

Un homme avec un cul de bouc, j'en ai le rouge au front !

C'est bien, je vous défie tous, là-haut, toute la séquelle dans l'Ouranos !

Et toi-même, le beau-père ! Qu'est-ce que tu faisais pendant que Pâris m'enlevait ta fille ?

C'est alors qu'il fallait brandir tes pétards et ta machine à tonner !

Mais c'est bien. Sans toi je suis allé la reprendre où elle était,

Et je ramènerai à Sparte avec moi celle-ci que j'ai épousée et qui est ma propriété.

Que tu le veuilles ou non, malgré le vent et la tempête, et toutes ces choses que l'on ne comprend pas.

L'épée du moins est une chose que l'on comprend et le bel Alexandre, là-bas, en a tâté, ce cher Pâris !

Viens, Hélène, tiens bien ma main, je ne te lâcherai pas.

Et je ne puis dire que je tire de toi grand plaisir.

Mais enfin, telle quelle, c'est toi, et je te tiens, et tous te reconnaîtront, et je te ramènerai dans Sparte.

Entre BRINDOSIER.

Qui va là ?

Il la met en joue.

BRINDOSIER

Salut, héros !

SCÈNE III

MÉNÉLAS

Qui es-tu ?

BRINDOSIER

Salut, fils d'Atrée et gendre de Jupiter !

MÉNÉLAS

Comment me connais-tu ?

BRINDOSIER

Qui ne connaît Ménélas et la vengeance qu'il a tirée de Priam ?

Toute la mer, bleu-sur-bleu, est emplie de ta gloire !

Abats cet arc.

MÉNÉLAS

Es-tu de la bande aussi de ces sauvages ?

BRINDOSIER

Je ne suis qu'une pauvre Nymphe, et ma mère m'appelait Brindosier,

A cause de mes mœurs rustiques et de mon simple langage.

MÉNÉLAS

Allons, une Nymphe à présent !

Et ce sont des cornes que je vois sous tes cheveux ?

BRINDOSIER

A peine. De tout petits cornichons d'écaille blonde, un simple ornement.

Et vous ne me ferez pas croire qu'un homme comme vous

N'ait jamais rencontré de nymphe dans sa vie ?

Abats cet arc, héros, qui me fait frémir !

MÉNÉLAS, *abaissant son arc et la main sur son épée*

Tout cela n'est pas clair.

Mais je n'ai peur de rien. Il n'est pas né, celui qui m'enlèvera celle que je tiens par la main !

BRINDOSIER

Qui est-ce ?

MÉNÉLAS

Écoute. Elle te le dira elle-même.

HÉLÈNE

Je suis Hélène.

Elle se tait.

BRINDOSIER

Eh quoi, c'est la fameuse Hélène que vous tenez par la main ?

MÉNÉLAS, *avec orgueil*

Elle-même.

BRINDOSIER

Salut, Hélène.

MÉNÉLAS

Elle ne répondra pas. Depuis ce qui est arrivé,
Elle est si tellement pleine d'orgueil qu'on ne peut rien en tirer
Hors " Je suis Hélène " !

BRINDOSIER

Salut, fille de Jupiter !

MÉNÉLAS

Quel est cet air de doute et d'étonnement ?

BRINDOSIER, *le tirant à part*

Monsieur, c'est que nous avons ici une autre Hélène.

MÉNÉLAS

Une autre Hélène ?

BRINDOSIER

Il y a juste dix ans et le jour où tu ne la vis plus dans ta maison.

MÉNÉLAS

J'ai entendu déjà cette bonne histoire
D'une autre Hélène qui vit entre la Crète et l'Égypte.

BRINDOSIER

Veux-tu la voir ?

MÉNÉLAS

Je n'y tiens pas le moins du monde.

BRINDOSIER

Laisse-moi voir celle-ci.

MÉNÉLAS

A quoi bon ?

BRINDOSIER

As-tu peur ?

MÉNÉLAS, *levant le voile d'HÉLÈNE*

Voilà comme j'ai peur.

BRINDOSIER regarde HÉLÈNE et ne dit rien.

Eh bien ? Naturellement c'est le même visage ?

BRINDOSIER

Oui.

MÉNÉLAS

J'attendais cela ! c'est encore un tour pour me vexer !

Mais je suis un vieux chien dont on ne brouille pas les voies si aisément.

BRINDOSIER

Qui donc, si pas elle, t'aurait décrit à moi si justement que je te reconnus aussitôt ?

Ce teint coloré, ce front bas, ces petits yeux défiants, et cet air de taureau ?

Et cette mèche blanche qui le jour de ton mariage déjà se mêlait à tes boucles d'hyacinthe ?

Allons, lève ce casque.

MÉNÉLAS, *se démasquant*

C'est vrai.

BRINDOSIER

Veux-tu d'autres détails ? Qui d'autre te connaîtrait ainsi ?

MÉNÉLAS

Je sais que la véritable Hélène est celle que je tiens par la main.

BRINDOSIER

Tu le sais ?

MÉNÉLAS, *déclamant*

Je le sais, je le vois, et j'en suis convaincu.

BRINDOSIER, *de même*

Mais on n'est convaincu que quand on n'est pas sûr.

MÉNÉLAS

C'est Hélène.

BRINDOSIER

Quelles preuves en as-tu ?

MÉNÉLAS

Quelles preuves ? Je n'en veux d'autres que Troie en cendre et deux cent mille hommes égorgés !

Et ces dix ans de patience forcenée, l'un après l'autre, faits de jours que j'ai tous comptés.

Et ma nièce Iphigénie mise à mal, et l'attente suprême dans le ventre du Cheval de bois !

Et tu dis que ce n'est pas Hélène !

BRINDOSIER

L'appât des dieux qui voulaient détruire Priam a été bon.

MÉNÉLAS

Ne me mets pas en colère, tais-toi ! et dis-moi quelle est cette île.

BRINDOSIER

Naxos.

MÉNÉLAS

Naxos ? D'après la carte elle est bien plus au nord.

BRINDOSIER

Elle est ici pour le moment.

MÉNÉLAS

Très bien. Et quel est le maître de Naxos ?

BRINDOSIER

Le vieillard Protée, roi des Phoques et de tous les monstres amphibies.

MÉNÉLAS

Peut-il me donner un grand morceau de chêne de 20 coudées pour faire un mât ? et un autre de 10 coudées pour faire une antenne ? et 60 brasses de funin, et 100 pieds carrés de bonne voile de

lin, et 40 paires d'avirons, et de l'étoupe, et trois chaudières de goudron, et un peu de peinture ?

BRINDOSIER

Tout cela, il peut te le donner. Mais il est avare.

MÉNÉLAS

Je n'ai rien du tout pour le payer.

BRINDOSIER

Tu peux te faire donner tout cela sans argent.

MÉNÉLAS

Comment ?

BRINDOSIER

Par art et ruse, que moi, Brindosier, t'enseignerai.

MÉNÉLAS

Mais toi-même que fais-tu ici ?

BRINDOSIER

Bacchus notre maître
M'oublia derrière lui quand il vint quérir Ariane ici.
(Baissant les yeux.) Le vieillard Protée m'avait séduite.

MÉNÉLAS

Est-il si beau ?

BRINDOSIER

Il est poisson jusqu'à la ceinture.

MÉNÉLAS

Tout est donc à moitié dans ce pays ! S'il y avait des canaris je parie qu'ils seraient à moitié goujons !

BRINDOSIER

Tout de même un homme-poisson, c'est rare !

MÉNÉLAS

Est-ce tout ce qui te plaisait en lui ?

BRINDOSIER

I m'avait promis des perles.

MÉNÉLAS

Et moi, je n'ai pas de perles à vous promettre, Mademoiselle, et je ne vous donnerai rien du tout.

BRINDOSIER

Tu me ramèneras avec toi ?

MÉNÉLAS

Cela, oui, ça peut se faire.

BRINDOSIER

Jure !

MÉNÉLAS

Je le jure ! par Zeus, par la terre, par le ciel,

par le Chaos, par le Styx, par tous les dieux, par tout ce que tu voudras !

BRINDOSIER

Moi, et ces tristes animaux ?

MÉNÉLAS

Quels animaux ?

BRINDOSIER

Ces Satyres, mes compagnons.

MÉNÉLAS

Non, ils empoisonneraient le bâtiment.

BRINDOSIER

Tu as besoin d'un équipage.

MÉNÉLAS

C'est vrai. Mais qui donc a parqué ce troupeau de chèvres ici ?

BRINDOSIER

N'as-tu jamais vu ces longs poissons noirs, qui se jouent autour des navires et ne les quittent pas ? Ce sont les coupants marsouins, ennemis des pêcheurs, terribles aux filets.

MÉNÉLAS

Ce sont les amis du marin. Ils dansent et lui donnent la comédie. Eux et les mouettes, leurs commères criardes,

On est sûr de les trouver, quand le coq apparaît à l'arrière avec ses seaux d'épluchures.

BRINDOSIER

Tout ce qui tombe à la mer appartient à Protée.

MÉNÉLAS

Ouais ! il doit avoir des magasins bien garnis !

BRINDOSIER

Tout cela est rangé et classé dans les profondes soutes qui sont au dessous de cette île avec un ordre superbe.

Les avirons, les ancres perdues,

Les mâts suivant leur taille, et je ne sais combien de rouleaux de cordages et de voiles avec toutes les marques de la Méditerranée,

Marmites craquées, vieux couteaux, fanaux, accordéons, astrolabes, épissoires, figures de proue.

Tout lui est bon, de tout cela il est amateur.

MÉNÉLAS

Bien, très bien ! tout cela va me servir.

BRINDOSIER

Et le voilà, profitant du travail de Bacchus notre maître, qui a incessamment à courir d'un bout du monde à l'autre,

Et du Caucase jusqu'à Madère là-bas dans la houle Atlantique,

Pour enguirlander toute l'Europe des doigts entrelacés de ses sarments,

— Qui s'est mis à faire collection de Satyres !

MÉNÉLAS

Idée digne d'un phoque !

BRINDOSIER

C'est que tu ne les as jamais vu s'envoler et traverser la fumée comme des projectiles à vingt pieds en l'air au-dessus d'un grand feu de bois sec !

L'antilope de Syrie qui des quatre pieds sans aucun poids vient se poser sur la tête de son pâtre,

Qu'est-ce qu'elle est à côté de nos grands sauteurs ?

C'est pourquoi Protée afin d'animer ces rocailles,

A commencé cette collection de demi-dieux.

MÉNÉLAS

J'ai failli en casser un tout-à-l'heure.

BRINDOSIER

Ah, extermine-les tous de tes flèches !

Ah, cela vaudra mieux que de béquiller misérablement à cloche-pied sur ce vilain petit tas de pierrailles,

Où le vieillard marin nous entretient de mets absurdes.

MÉNÉLAS

Quels ?

BRINDOSIER

D'eau minérale et de lait concentré !

Ou de fromage de cachalot, quand on peut s'en procurer de temps en temps.

Et l'eau de pluie que nous ramassons,

Il faut que nous en arrosions six plants de tabac dont il est fier et qui ne paient rien à la Douane.

Ah, nous serions tous morts sans cette amphore parfumée de vin de Crète

Dont il nous reste un tesson,

Et nous nous le passons à respirer de temps en temps.

MÉNÉLAS

Triste régime !

BRINDOSIER

Et pas un bon bourbier sentant fort la forêt, pour s'y vautrer de temps en temps comme les Satyres en ont besoin à la manière des sangliers et des autres bêtes !

Étonne-toi qu'ils aient le poil pendant et décoloré comme la barbe d'un philosophe.

Tout est sec et propre dans cet horrible endroit incessamment lavé et brossé et rebrossé par la mer et par le vent.

L'ail sauvage même, et les œillets de sable, et les farigoulettes,

N'y peuvent prendre racine.

MÉNÉLAS

Eh bien, je jure par Zeus de vous faire sortir d'ici.

Dis-moi ce qu'il faut faire.

BRINDOSIER

Es-tu fort ?

MÉNÉLAS *fait jouer ses mains et ses bras*

Ce sont de terribles pinces.

Quand je le tiendrai dedans, il saura quels athlètes on fait à Sparte.

BRINDOSIER

Est-il vrai que tu as étouffé Pâris dans tes bras ?

MÉNÉLAS

Il les a trouvés moins frais que ceux de ma femme, ho, ho !

Il n'y a pas de quoi me vanter.

Il était gras et sans aucunes vertèbres comme un haricot vert.

BRINDOSIER

Eh bien, dans ce cas, ceinture-arrière!

MÉNÉLAS, *faisant le geste*

Comme cela ?

BRINDOSIER

Ceinture-le par derrière et tiens bon ! et prends garde à ses coups de queue, le vieux requin !

MÉNÉLAS

N'aye pas peur, ma fille !

BRINDOSIER

Ne le lâche pas quoi qu'il fasse !

MÉNÉLAS

Le bon vieux ne me fera rien du tout.

BRINDOSIER

Et même si tout-à-coup tu tiens un lion rugissant entre tes bras, ...

MÉNÉLAS

Un lion ?

BRINDOSIER

N'as-tu jamais ouï parler des tours du Vieux-de-la-Mer ? et qu'il devient à volonté un lion ?

Du feu ?

De l'eau ?

Un dragon ?

Et un arbre fruitier ?

MÉNÉLAS

Pourquoi un arbre fruitier ?

BRINDOSIER

Je ne sais, c'est comme ça. Ne te laisse pas étonner. C'est l'ordre invariable. Il n'a aucune imagination. Rappelle-toi bien.

(Elle compte sur ses doigts.)

Un lion d'abord, puis un dragon, puis du feu, puis de l'eau, puis un arbre fruitier. Quand tu verras l'arbre fruitier, c'est fini, et tu auras le bonhomme à ta merci.

MÉNÉLAS

Un arbre fruitier, très bien ! Que de choses on apprend quand on se met à naviguer !

BRINDOSIER

N'oublie pas de lui prendre ses lunettes, c'est d'elles qu'il tient son pouvoir surnaturel.

MÉNÉLAS

Ses lunettes, très bien !

BRINDOSIER

Ne laisse pas le vieux phoque t'échapper car il est glissant et tout huileux.

MÉNÉLAS

N'aie pas peur, j'ai déjà vu un phoque qui parlait.

C'est un batelier de Chersonèse qui nous l'avait amené.

Il chantait en langage scythique et appelait à grands cris son cher père et toute sa famille.

BRINDOSIER

Quand il aura fini de faire l'arbre fruitier et que tu lui auras pris ses lunettes,

Tu pourras lui demander tout ce que tu voudras.

MÉNÉLAS

Un mât, des voiles, du goudron ?

BRINDOSIER

Tu peux tout lui demander, ce qui se passe sur la terre et sur la mer. Il sait tout, il a un abonnement.

MÉNÉLAS

Un abonnement ?

BRINDOSIER

Ne sais-tu pas qu'à tous les dieux de la mer et de la terre suivant leur grade Jupiter sert un abonnement ?

De temps en temps il leur envoie

Un ruban étroit de papier transparent.

MÉNÉLAS

Eh bien ?

BRINDOSIER

Il suffit de le dérouler devant une lanterne et l'on voit tout à la fois,

Le passé, le présent, et l'avenir.

Moi, je n'y comprends rien. Mais tu peux avoir confiance en Protée.

MÉNÉLAS

Alors je ne serais pas fâché de savoir ce qu'est devenu mon frère et ce que fait ma belle-sœur Clotilde à Argos.

BRINDOSIER

Clytemnestre, veux-tu dire ?

MÉNÉLAS

Clytemnestre. Les pays chauds vous brouillent la mémoire.

Il revenait de mauvais bruits de là-bas.

BRINDOSIER

Tu peux tout lui demander.

MÉNÉLAS

Allons ! où est le vieux ?

BRINDOSIER

Tous les jours à midi il vient ici pour donner à manger à son troupeau.

Laisse-moi causer un peu avec lui et quand je lèverai la main,

Approche-toi sans qu'il t'entende, et zou ! presto ! ceinture-le par derrière !

— Qu'est-ce qui t'ennuie ?

MÉNÉLAS

Brindosier !

J'aimerais bien, ah, j'aimerais bien avoir un peu plus de confiance en toi !

BRINDOSIER

Mon intérêt n'est-il pas le tien ?

MÉNÉLAS

Ce sont ces cornicules sur ta tête qui m'ennuient.

BRINDOSIER

Crois-tu que je ne puisse te donner un bon conseil ?

MÉNÉLAS

Quel bon conseil peut-il y avoir dans une tête cornue ?

BRINDOSIER

Sais-tu seulement pourquoi ton bateau allait au hasard sans que tu puisses le diriger ?

MÉNÉLAS

Pourquoi ?

BRINDOSIER

Regarde à la proue.

MÉNÉLAS

Eh bien ?

BRINDOSIER

Ne vois-tu pas que le pauvre gros bon œil est tout effacé !

MÉNÉLAS

C'est vrai, par Zeus !

BRINDOSIER

Comment donc veux-tu que le bateau puisse se diriger sans son œil ?

MÉNÉLAS

Tu as raison. Je n'y avais pas pensé.

Par l'âne ! par le chien ! tu es une fille de bon sens et j'ai confiance en toi.

BRINDOSIER

Cache-toi là-bas sous ces pierres et quand je lèverai la main...

MÉNÉLAS

Entendu ! Viens, Hélène !

Il sort par le fond, emmenant HÉLÈNE.

BRINDOSIER

Parle-lui donc de notre Hélène aussi !

Elle sort par la droite.

SCENE IV

LE REPAS DES PHOQUES

(Musique)

Le plateau tourne apportant un autre site de l'île. On voit Protée tout nu dans une baignoire à fond convexe dans laquelle il se balance et dont le robinet est remplacé par un bouchon. Il est très gros et poilu. Barbe blanche assez maigre, oreilles pointues. Crâne luisant avec quelques rares cheveux. Sur les yeux des lunettes d'automobiliste. Près de lui sont rangés six plants de tabac dans des pots.

Il y a devant lui une corbeille de joncs remplie de poissons qu'il jette à ses phoques. [1]

PROTÉE

Cot', cot', cot', cot', cot', ! Ici mes moutons ! Ici mes petits poulets ! Cot', cot', cot', !

Des têtes rondes de phoques apparaissent çà et là dans la mer.

Nous y sommes tous ? Un, deux, trois, quatre, six, huit, onze, douze,

Treize ! Le compte y est !

[1] A la scène poissons et phoques peuvent être remplacés par l'imagination des spectateurs et par la musique.

A qui le cabillaud, à qui le congre, à qui les rougets ? à qui le filet de flétan ? Cot', cot', cot', ! à qui la belle alose ?

Tumulte, bataille, cirque, écume, bonds des phoques qui se précipitent du haut des rochers dans l'eau neige et turquoise, braiements, trompettes, coups de queues et de nageoires. (Tout cela est exprimé par la musique.)

Ici, Moustache ! hâle-toi sur tes défenses ! nous ne sommes plus jeunes, mon gros. Tiens, prends ce diable, tu n'en as pas peur !

Et toi, Otarys, ma mignonne, viens prendre cette belle limande, marche voir un peu sur tes nageoires de devant, comme sur de petits pantalons !

Elle lui prend le poisson dans la main.

A qui la friture ?

Il sème à pleines mains de petits poissons. Cirque.

A toi, Rhésus ! à toi, Gorgô ! et toi, le petit, qu'est-ce que tu as à braire là-bas comme un âne ? Attrape, mon petit tonneau !

Nouvelle distribution de poissons. Cirque.

Iou, le panier est vide.

Et maintenant, aux choses sérieuses ! au travail ! au travail !

Moustache, quel est le quotient de 0,00005 divisé par 123 ?

Tu n'en sais rien ? Tu me diras cela tout à l'heure.

Et toi, Tambour, tu vas m'additionner 3.977 et 7.896.

Et toi, Gorgô, s'il te plaît, tu m'extrairas la racine cubique de 27.

Allez, vous avez de quoi vous amuser.

Il souffle dans une conque.

Brindosier ! Brindosier !

SCÈNE IV

Entre BRINDOSIER.

On voit MÉNÉLAS qui se glisse derrière les rochers, tenant toujours HÉLÈNE par la main. Il l'attache avec une corde à un rocher derrière lequel lui-même se dissimule.

BRINDOSIER

Que désire Monseigneur ?

PROTÉE

Oh, quelle politesse aujourd'hui ! c'est le langage des cours !

Apporte-moi ma cuvette pour me laver les mains.

Ma cuvette de Chine, famille rose, celle qui a des *mao-pings !*

Et que l'eau soit bien chaude.

Elle sort et revient rapportant une moitié de cuvette, qu'elle lui met sous le menton.

Protée soufflant et barbotant dans la cuvette.

Bou ! Bou ! Bou !

Musique.

L'ennui, c'est que l'on ne peut avoir que des serviettes dépareillées. Une par-ci, une autre par-là, jamais un service complet.

Il s'essuie.

BRINDOSIER

Une bonne femme de ménage vous serait plus utile qu'une pauvre Satyresse.

Elle vous rebroderait tout cela à votre chiffre.

PROTÉE, *s'examinant dans un miroir ébréché qu'elle lui tient*

Oui-dà ! Oui-dà ! Oui-dà !

BRINDOSIER

Vous m'avez promis de me laisser aller un jour si je suis gentille.

PROTÉE

Oui-dà ! — Ote la brique.

Elle ôte la brique qui cale la baignoire. Il se balance avec satisfaction.

BRINDOSIER

Moi et les autres animaux à deux pieds, mes compagnons.

PROTÉE, *clignant de l'œil*

Et que devient Ménélas ?

BRINDOSIER

Quel Ménélas ?

PROTÉE cligne de l'œil et désigne d'un petit mouvement le rocher derrière lequel MÉNÉLAS est caché.

BRINDOSIER

Je ne sais ce que vous voulez dire.

PROTÉE, *à mi-voix*

Il est là qui nous guette derrière ce rocher.

BRINDOSIER, *se jetant à ses pieds*

Seigneur, vous savez tout et l'on ne peut rien vous cacher.

PROTÉE

Prends garde de casser ma cuvette. Elle a une fente qui m'inquiète beaucoup.

BRINDOSIER

Oui, je veux tout vous dire !

MÉNÉLAS sort la tête, elle lui fait signe de se cacher.

Mais tout d'abord...

Elle tire un peigne de sa ceinture et lui peigne les boucles.

Laissez-moi vous passer le peigne un peu, car vous êtes à faire peur avec cette barbe emmêlée et sablonneuse !

Oh, vieux naufrageur !

Dites, il n'y a pas moyen de vous tenir à la maison quand la mer est en folie,

Et qu'elle danse empanachée dans le vent Thrace avec toutes ses lanternes allumées !

(Ah, cela fait du bien après ces souffles étouffants du khamsin et l'on respire à pleins poumons !)

Il faut que ce soit vous, n'est-ce pas, que les pauvres diables qui vont au fond

Voient le dernier à la crête d'une vague, vieux baigneur !

Dansant au milieu des épaves et des corposants, aussi insubmersible qu'une bouteille !

PROTÉE

Coupe-moi les cheveux.

BRINDOSIER

Mais il n'y a pas de cheveux ! à peine cinq ou six filaments impalpables ! Ce sont des ciseaux de brodeuse qu'il me faudrait !

PROTÉE

Ça ne fait rien ! Ce bruit de fer autour de ma tête me procure d'agréables illusions.

Tel, au mois de juin, le colporteur qui s'assoupit en écoutant le coup de la faux dans les prairies épaisses.

BRINDOSIER, *agitant les ciseaux autour de sa tête*

Mon petit Protée, je vous aime beaucoup.

PROTÉE

Moi aussi.

BRINDOSIER, *de même*

Vous ne me croyez pas, cela me fait de la peine.

PROTÉE

Je te crois, Brindosier.

BRINDOSIER

Ah, vous êtes si bon, si simple, si délicat !

PROTÉE

C'est vrai.

BRINDOSIER

Si curieux, si original ! Cette queue de poisson, quelle idée !

PROTÉE

N'est-ce pas ?

BRINDOSIER

Si riche !

PROTÉE

Oui.

BRINDOSIER

Vous aimez tellement les beaux-arts ! Cette collection que vous avez, il n'y en a pas deux dans toute la mer Égée !

PROTÉE

Et c'est sur elle que compte Ménélas, n'est-ce pas, pour réparer son petit bateau ?

BRINDOSIER

Voulez-vous le garder ici ? Il mettrait tout en désordre dans cette petite île si bien soignée.

Déjà il voulait ravager votre plantation. Depuis qu'il a pris Troie il ne se connaît plus. C'est un sauvage, un vrai dévorant !

PROTÉE

Ah, rusée ! pas vrai, c'est toi qui l'as endoctriné ?

Il n'arrive jamais ici un frère-la-côte sans que tu lui indiques le moyen de venir à bout du vieux Protée !

J'ai beau me transformer en lion et en dragon, en eau, en feu et en arbre fruitier,

Aucun d'eux n'a peur et ne lâche prise et il me faut lui donner ce qu'il demande.

Et c'est extrêmement lassant pour moi.

Sans parler de la perte de respectabilité pour un homme de mon âge.

BRINDOSIER

Laisse-moi donc partir.

PROTÉE

Bah, tu vois que ces malices ne t'ont pas réussi.

Aucun d'eux encore n'a tenu sa promesse avec toi. Hi ! Hi ! Hi !

On ne me prend pas ainsi, je suis un trop vieux poisson.

BRINDOSIER

Et savez-vous qui Ménélas amenait avec lui, la tenant par la main ?

PROTÉE

Qui ?

BRINDOSIER

Vous savez tout, Monseigneur, et je ne puis rien vous apprendre.

PROTÉE

Tu sais bien que je ne suis qu'un pauvre dieu de sixième classe, et mon abonnement à la Destinée est de la dernière main.

Rien que des petits tableaux ridiculement rognés sur le ruban !

Aux endroits les plus intéressants, allons ! voilà des gens dont il ne reste plus que la main, ou la chaussure, ou bien c'est la tête qui manque, et tout à coup plusieurs brasses vous font défaut. Allez vous y reconnaître !

Aussi ayez donc confiance et prenez une servante qui s'appelle Brindosier et qui a des cornes sur la tête !

BRINDOSIER

Vous en êtes fier !

PROTÉE

Hé ! Hé ! Je ne dis pas ! On irait loin pour voir une de ces Nymphes dont on parle tant !

BRINDOSIER

Et de votre troupeau de Satyres aussi, n'est-ce pas ? Ce n'est pas tout le monde qui a un pareil cheptel ?

PROTÉE

C'est dans leur intérêt que je les conserve. Je veux leur apprendre l'hygiène et la morale.

Et puis cela m'amuse aussi de les voir sauter de roc en roc. C'est pittoresque. Il me semble que cela anime la localité ! Quel dommage de ne pas avoir un jet d'eau !

Ah ! je suis un fameux original et il n'y en a pas deux comme moi.

BRINDOSIER

Alors vous ne saurez pas qui est avec Ménélas.

PROTÉE

Alors il pourra se passer de mon bon filin de Phénicie, et de mon bois de teck.

Quelle pitié ! Cela se dit matelot ! ça veut naviguer, et ça n'est pas capable de traverser l'Eurotas un jour de pluie dans un cuveau à lessive !

BRINDOSIER, *à mi-voix*

Hélène...

PROTÉE

Hélène est avec lui ?

BRINDOSIER fait signe que oui.

Tu l'as vue ?

BRINDOSIER

Je l'ai vue.

PROTÉE

Aussi belle qu'on le dit ?

BRINDOSIER

Aussi belle. Ce sauvage l'entraîne par la main.

PROTÉE, *rêveusement*

Dix ans se sont passés depuis qu'à l'arrière du bateau qui l'amenait vers Troie

J'ai vu flotter son voile couleur d'or.

BRINDOSIER

C'est toujours la même Hélène.

PROTÉE

Et ce grand feu d'où on l'a retirée ne l'a point roussie ni endommagée ?

BRINDOSIER

C'est toujours la même Hélène.

PROTÉE

Ah, je voudrais la voir.

BRINDOSIER

Vous voudriez l'avoir ?

PROTÉE

Je dis que je voudrais la regarder.

BRINDOSIER

Mais il ne tient qu'à vous, Seigneur, de l'avoir et de la regarder tous les jours de votre vie.

PROTÉE

Ah, ne me conseille pas de violence ! Je suis trop vieux. Mon île est petite,

Mais il n'y a pas une cabine de vieux pilote où tout soit mieux arrimé et arrangé.

Que les grands dieux en fassent donc autant à qui est toute la terre !

Je n'ai pas envie que ce bougre de sans-soin aille foutre tout en l'air !

BRINDOSIER

C'est une bien belle chose qu'Hélène.

PROTÉE

Elle t'a parlé ?

BRINDOSIER

Elle est tellement remplie d'orgueil depuis ce qui lui est arrivé

Qu'elle ne dit pas un mot hors : Je suis Hélène.

PROTÉE

Tranquille comme une statue et vivante par-dessus le marché ! Juste ce qu'il me faudrait.

Pas de scènes à craindre avec elle comme tu m'en fais tout le temps, petite !

BRINDOSIER

J'ai touché un mot à notre Ménélas de cette histoire idiote

Qu'on raconte dans toutes les Échelles depuis Marseille jusqu'à Gallipoli :

Qu'il y a deux Hélènes et que celle de Troie n'était pas la vraie.

PROTÉE

Ce n'est pas une histoire idiote, c'est moi qui l'ai inventée, jamais je n'ai trouvé une meilleure blague.

Elle vaut son pesant de sel marin.

BRINDOSIER

J'ai dit à notre Ménélas

Que cette Hélène qu'il a retirée de Troie par la main était fausse,

Et que la vraie était en notre possession.

PROTÉE

Bravo ! Excellent ! allons tu deviens une vraie fille de la mer.

BRINDOSIER

Mais il ne tient qu'à vous de faire de ce mensonge une vérité.

PROTÉE

Comment ?

BRINDOSIER

Il ne tient qu'à vous de garder la vraie, l'unique Hélène.

PROTÉE

Je ne t'entends pas.

BRINDOSIER

Je n'ai pas tout dit à ce brutal, et que non seulement vous pouvez vous couvrir de pommes à cuire entre ses bras,

Mais que si vous le regardez sans vos lunettes, vous pouvez lui faire croire ce que vous voudrez.

PROTÉE

C'est vrai.

BRINDOSIER

Laissez-lui prendre vos lunettes. Faites-lui voir que je suis Hélène.

PROTÉE

Lui faire voir que tu es Hélène ?
Hou ! Hou !

BRINDOSIER

Il m'emmènera avec lui.

PROTÉE

Ho ! Ho !

BRINDOSIER

Et il vous laissera la véritable Hélène.

PROTÉE

Hé ! Hé !

BRINDOSIER

Et j'emmènerai tous les Satyres, mes frères, avec moi !

PROTÉE

Diable ! Comme tu y vas !

BRINDOSIER

Donnez-moi seulement sa figure.

Vous verrez si je ne suis pas plus Hélène qu'Hélène.

PROTÉE

Mais il a déjà dû te promettre quelque chose ?

BRINDOSIER

Promesses de marin ! Il jure trop facilement.

Croyez-vous qu'un marin se soucie beaucoup de prendre une bouche inutile

Par reconnaissance ? Ariane et Médée, je connais leurs histoires.

La caisse à eau n'est pas grande.

— Et mes cornes ne lui disent rien.

PROTÉE

Crois-tu donc qu'il s'en va prendre avec lui toute cette potée de Satyres à son bord ?

BRINDOSIER

Tu lui feras croire que ce sont mes suivantes, chaste escadron.

PROTÉE

Les Satyres tes chastes suivantes ! Hou ! Hou ! Et pourquoi pas mes phoques ?

BRINDOSIER

Dis que c'est au-dessus de ton pouvoir.

PROTÉE

Rien n'est au-dessus de mon pouvoir
Ni de la crédulité d'un imbécile.

BRINDOSIER

Soyez gentil, Monsieur l'Empereur-de-la-Mer et Roi de tous les Menteurs !

PROTÉE

Mais je ne veux pas du tout perdre mes Satyres ! Jamais je ne pourrai plus former une pareille collection !

Tous les dieux de la mer m'envient mon cabinet !

Il n'y a que Phorcus qui a ramassé quelques méchants marins d'Ulysse,

Et ils se promènent toute la journée sur son sable hyperboréen,

Avec leur longue-vue sous le bras et leur petit chapeau de toile cirée.

Cela ne vaut pas un ensemble comme le mien ! Ils sont connus partout, de vrais fils de l'air !

BRINDOSIER

De vieux moutons puants ! de vieux boucs ataxiques !

Si vous les laissez encore un mois à boire de l'eau minérale, ils ne seront plus bons que pour l'Ecole des Beaux-Arts.

PROTÉE

Ta ! Ta ! Ta !

BRINDOSIER

Mais Hélène, en revanche, quelle pièce unique! Quel honneur pour ta vieillesse !

Un pareil numéro, ça vaut bien tout un troupeau de mérinos à demi rogneux !

PROTÉE

Tu m'ennuies !

BRINDOSIER, *avec enthousiasme*

Hélène, dirait-on, la vraie, la seule Hélène...

PROTÉE

Tais-toi, tu m'ennuies.

BRINDOSIER

La vraie, la seule Hélène ! celle que les hommes et les dieux se disputent ! celle dont on parle partout !

Celle pour laquelle deux cent mille hommes viennent de se couper la gorge...

PROTÉE

Deux cent mille hommes, dis-tu ?

BRINDOSIER

C'est le chiffre officiel.

PROTÉE

Deux cent mille hommes !
Tais-toi ! tu me mets l'eau à la bouche.

BRINDOSIER

Quelle perle pour ta collection !
Je sais que Jupiter la désire et qu'il y a une place pour elle au ciel entre les étoiles Dioscures.

PROTÉE

Il ne l'aura pas !

BRINDOSIER, *brandissant les ciseaux*

Non, il ne l'aura pas ! C'est Protée tout de même, c'est ce petit dieu de sixième classe qui sera le plus malin !

PROTÉE

Tu me fais rire ! Eh bien, il en sera comme tu voudras !

BRINDOSIER, *levant la main*

C'est promis.

MÉNÉLAS sort de la cachette et s'avance en rampant

PROTÉE

C'est promis !

Tout de même il m'en coûte de te perdre, Brindosier.

BRINDOSIER

Moi aussi, mon pauvre vieux.

Elle fait signe à MÉNÉLAS.

On s'entendait bien tout de même. On avait ses habitudes, ensemble, quoi !

MÉNÉLAS se précipite et saisit Protée par derrière. La baignoire se renverse. Tumulte.

En avant ! hardi ! c'est bien ! comme ça, ceinture-le au-dessus des coudes ! Bon ! tiens bon ! tiens bon ! que je dis ! Ne le lâche pas, le vieux brigand ! Attention au numéro 1 ! N'oublie pas ! C'est le lion qui va commencer !

(L'ombre d'un lion se dessine sur la toile de fond.)

RIDEAU

(*A suivre.*) PAUL CLAUDEL.

LES CAVES DU VATICAN [1]

LIVRE CINQUIÈME
LAFCADIO

(*Suite et fin*)

II

Fleurissoire ne poussa pas un cri. Sous la poussée de Lafcadio et en face du gouffre brusquement ouvert devant lui, il fit pour se retenir un grand geste, sa main gauche agrippa le cadre lisse de la portière, tandis qu'à demi-retourné il rejetait la droite loin en arrière par dessus Lafcadio, envoyant rouler sous la banquette, à l'autre extrémité du wagon, la seconde manchette qu'il était au moment de passer.

Lafcadio sentit s'abattre sur sa nuque une griffe affreuse, baissa la tête et donna une seconde poussée plus impatiente que la première ; les ongles lui raclèrent le col ; et Fleurissoire ne trouva plus où se raccrocher que le chapeau de castor qu'il saisit désespérément et qu'il emporta dans sa chute.

[1] Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er janvier, 1er février, 1er mars 1914.

— A présent, du sang-froid, se dit Lafcadio. Ne claquons pas la portière : on pourrait entendre à côté.

Il tira la portière à lui, contre le vent, avec effort, puis la referma doucement.

— Il m'a laissé son hideux chapeau plat ; qu'un peu plus, d'un coup de pied, j'allais envoyer le rejoindre ; mais il m'a pris le mien, qui lui suffit. Bonne précaution que j'ai eue d'en enlever les initiales !... Mais, sur la coiffe, reste la marque du chapelier, à qui l'on ne commande pas des castors authentiques tous les jours... Tant pis, c'est joué... Qu'on puisse croire à un accident... Non, puisque j'ai refermé la portière... Faire stopper le train ?... Allons, allons ! Cadio, pas de retouches : tout est comme tu l'as voulu.

" Preuve que je me possède parfaitement : je vais d'abord regarder tranquillement ce que représente cette photographie que le vieux contemplait tout à l'heure... *Miramar !* Aucun désir d'aller voir ça... On manque d'air ici.

Il ouvrit la fenêtre.

— L'animal m'a griffé. Je saigne... Il m'a fait très mal. Un peu d'eau là-dessus ; la toilette est au bout du couloir, à gauche. Emportons un second mouchoir.

Il atteignit, dans le filet au-dessus de lui, sa valise et l'ouvrit sur le coussin de la banquette, à l'endroit où il était précédemment assis.

— Si je croise quelqu'un dans le couloir : du calme... Non, mon cœur ne bat plus. Allons-y !... Ah ! sa veste ; aisément je la peux cacher sous la mienne. Des papiers dans la poche : de quoi nous occuper pendant le reste du trajet.

C'était un pauvre veston élimé, couleur réglisse, de drap mince, rèche et vulgaire, et qui le dégoûtait un peu, que Lafcadio suspendit à une patère, dans l'étroit cabinet-toilette où il s'enferma ; puis, penché sur le lavabo, il commença de s'examiner dans le miroir.

Son cou, à deux endroits, était assez vilainement balafré; une étroite traînée rouge partait de derrière la nuque et, tournant vers la gauche, venait mourir au-dessous de l'oreille ; une autre, plus courte, franche écorchure celle-là, deux centimètres au-dessus de la première, montait droit vers l'oreille dont elle avait atteint et un peu décollé le lobe. Cela saignait ; mais moins qu'il n'aurait pu craindre ; par contre, la douleur, qu'il n'avait pas sentie d'abord, s'éveillait assez vive. Il trempa son mouchoir dans la cuvette, étancha le sang, puis lava le mouchoir.

— Pas de quoi tacher un faux-col, pensa-t-il en se rajustant ; tout va bien.

Il allait ressortir ; à ce moment la locomotive siffla ; une file de lumières passa derrière la vitre dépolie du closet. C'était Capoue. A cette station si proche de l'accident, descendre et courir dans la nuit se ressaisir de son castor... cette pensée surgit éblouissante. Il regrettait beaucoup son chapeau souple, léger, soyeux, tiède et frais à la fois, infroissable, d'une élégance si discrète. Pourtant il n'écoutait jamais tout entier son désir et n'aimait pas céder, fût-ce à lui-même. Mais par dessus tout il avait l'indécision en horreur, et gardait depuis nombre d'années, comme un fétiche, le dé d'un jeu de tric-trac que dans le temps lui avait donné Baldi ; il le portait toujours sur lui ; il l'avait là, dans le gousset de son gilet :

— Si j'amène six, se dit-il en sortant le dé, je descends !

Il amena cinq.

— Je descends quand même. Vite ! le veston du sinistré !... A présent, ma valise...

Il courut à son compartiment.

Ah ! combien, devant l'étrangeté d'un fait, l'exclamation semble inutile ! Plus surprenant est l'événement, et plus mon récit sera simple. Je dirai donc tout net ceci : Quand Lafcadio rentra dans le compartiment pour y reprendre sa valise, la valise n'y était plus.

Il crut d'abord s'être trompé, ressortit sur le couloir... Si fait ! c'est bien ici qu'il était tantôt. Voici la vue de Miramar... mais alors ?... Il bondit à la fenêtre et crut rêver : sur le quai de la gare, non loin encore du wagon, sa valise s'en allait tranquillement, en compagnie d'un grand gaillard qui l'emportait à petits pas.

Lafcadio voulut s'élancer ; le geste qu'il fit pour ouvrir la portière laissa couler le veston réglisse à ses pieds.

— Diable ! diable ! Un peu plus et je m'enferrais !... Tout de même le farceur s'en irait un peu plus vite s'il pensait que je lui puisse courir après. Aurait-il vu ?...

A ce moment, comme il restait penché en avant, une goutte de sang ruissela le long de sa joue :

— Tant pis pour la valise ! Le dé l'avait bien dit : je ne dois pas descendre ici.

Il referma la portière et se rassit.

— Pas de papiers dans la valise ; et mon linge n'est pas marqué ; que risqué-je ?... N'importe : m'embarquer le plus tôt possible ; ce sera peut-être un peu moins amusant ; mais à coup sûr, beaucoup plus sage.

Le train cependant repartait.

— Ce n'est pas tant la valise que je regrette... mais mon castor, que j'aurais bien voulu repêcher. N'y pensons plus.

Il bourra une nouvelle pipette, l'alluma, puis plongeant la main dans la poche intérieure de l'autre veston il en sortit d'un coup une lettre d'Arnica, un carnet de l'agence Cook et une enveloppe de papier bulle qu'il ouvrit.

— Trois, quatre, cinq, six billets de mille ! N'intéresse pas les gens honnêtes.

Il remit les billets dans l'enveloppe et l'enveloppe dans la poche du veston.

Mais quand un instant après il examina le carnet Cook, Lafcadio eut un éblouissement. Sur la première feuille, le nom *Julius de Baraglioul* était inscrit.

— Est-ce que je deviens fou ? pensa-t-il. quel rapport Julius... billet volé ?... non pas possible ! billet prêté sans aucun doute... Diable ! diable ! J'ai peut-être fait du gâchis ; ces vieillards sont mieux ramifiés qu'on ne croit...

Puis, en tremblant d'interrogation il ouvrit la lettre d'Arnica. L'événement apparaissait trop étrange ; il avait peine à fixer son attention ; sans doute, il ne parvenait pas bien à demêler quelle parenté ou quels rapports entre Julius et ce vieux, mais il saisit ceci du moins : que Julius était à Rome. Aussitôt sa résolution fut prise : un urgent désir de revoir son frère l'envahit, une curiosité débridée d'assister au retentissement de cette affaire sur ce calme et logique esprit :

— C'est dit ! Ce soir je couche à Naples ; je dégage ma malle et demain je retourne à Rome par le premier train. Ce sera sûrement beaucoup moins sage, mais peut-être un peu plus amusant.

III

A Naples, Lafcadio descendit dans un hôtel voisin de la gare ; il eut soin de prendre sa malle avec lui, parce que sont suspects les voyageurs sans bagages et qu'il prenait garde à n'attirer point sur lui l'attention ; puis courut se procurer les quelques objets de toilette qui lui manquaient et un chapeau pour remplacer l'odieux canotier (et du reste étroit à son front) que lui avait laissé Fleurissoire. Il désirait également acheter un revolver, mais dut remettre au lendemain cette emplette ; déjà les magasins fermaient.

Le train qu'il voulait prendre le lendemain partait de bonne heure ; on arrivait à Rome pour déjeûner...

Son intention était de n'aborder Julius qu'après que les journaux auraient parlé du " crime ". Le *crime !* Ce mot lui semblait plutôt bizarre ; et tout à fait impropre, s'adressant à lui, celui de *criminel.* Il préférait celui d'*aventurier*, mot aussi souple que son castor, et dont il pouvait relever les bords à son gré.

Les journaux du matin ne parlaient pas encore de *l'aventure.* Il attendait impatiemment ceux du soir, pressé de revoir Julius et de sentir s'engager la partie ; comme l'enfant à cligne-musette, qui certes ne veut pas qu'on le trouve, mais qui veut du moins qu'on le cherche, en attendant il s'ennuyait. C'était un vague état qu'il ne connaissait pas encore ; et les gens qu'il coudoyait dans la rue lui paraissaient particulièrement médiocres, désagréables et hideux.

Quand vint le soir, il acheta le *Corriere* à un crieur sur le Corso ; puis entra dans un restaurant, mais par une sorte de défi et comme pour aviver son désir, il se força

d'abord de dîner, laissant le journal tout plié, posé là, à côté de lui, sur la table ; puis ressortit, et dans le Corso de nouveau, s'arrêtant à la clarté d'une devanture, il déploya le journal et en seconde page, vit ces mots, en titre d'un des faits-divers :

CRIME, SUICIDE... OU ACCIDENT.

Puis lut ceci que je traduis :

En gare de Naples, les employés de la Compagnie ont ramassé dans le filet d'un compartiment de première classe du train venu de Rome, une veste de couleur sombre. Dans la poche intérieure de ce veston une enveloppe jaune tout ouverte contenait six billets de mille francs ; aucun autre papier qui permette d'identifier le propriétaire du vêtement. S'il y a eu crime, on s'explique malaisément qu'une somme aussi importante ait été laissée sur le vêtement de la victime ; cela semble indiquer tout au moins que le crime n'aurait pas eu le vol pour mobile.

Aucune trace de lutte n'a pu être relevée dans le compartiment ; mais on a retrouvé, sous une banquette, une manchette avec un double bouton qui figure deux têtes de chat, reliées l'une à l'autre par une chaînette d'argent doré et taillées dans un quartz semi-transparent, dit : agathe nébuleuse à reflets, de l'espèce que les bijoutiers appellent : pierre de lune.

Des recherches sont faites activement le long de la voie.

Lafcadio froissa le journal.

— Quoi ! les boutons de Carola maintenant ! Ce vieillard est un carrefour.

Il tourna la page et vit en dernière heure :

RECENTISSIME.

UN CADAVRE LE LONG DE LA VOIE.

Sans lire plus avant, Lafcadio courut au Grand Hôtel. Il mit dans une enveloppe sa carte où ces mots inscrits sous son nom :

LAFCADIO WLUIKI

vient voir si le Comte Julius de Baraglioul n'a pas besoin d'un secrétaire.

Puis fit passer.

Un laquais enfin vint le prendre dans le hall où il patientait, le guida le long des couloirs, l'introduisit.

Au premier coup d'œil Lafcadio distingua, jeté dans un coin de la chambre, le *Corriere della Sera.* Sur la table, au milieu de la pièce, un grand flacon d'eau de Cologne débouché répandait sa forte senteur. Julius ouvrit les bras.

— Lafcadio ! Mon ami... que je suis donc heureux de vous voir !

Ses cheveux soulevés flottaient et s'agitaient sur ses tempes ; il semblait dilaté ; il tenait un mouchoir à pois noirs à la main et s'éventait avec. — Vous êtes bien une des personnes que j'attendais le moins ; mais celle au monde avec qui je souhaitais le plus pouvoir causer ce soir... C'est Madame Carola qui vous a dit que j'étais ici ?

— Quelle bizarre question !

— Ma foi comme je viens de la rencontrer... Du reste je ne suis pas sûr qu'elle m'ait vue.

— Carola ! Elle est à Rome ?

— Ne le saviez-vous pas ?

— J'arrive de Sicile à l'instant et vous êtes la première personne que je vois ici. Je ne tiens pas à revoir l'autre.

— Elle m'a paru bien jolie.

— Vous n'êtes pas difficile.

— Je veux dire : bien mieux qu'à Paris.

— C'est de l'exotisme ; mais si vous êtes en appétit...

— Lafcadio, de tels propos ne sont pas de mise entre nous.

Julius voulut prendre un air sévère, ne réussit qu'une grimace, puis reprit :

— Vous me voyez très agité. Je suis à un tournant de ma vie. J'ai la tête en feu et ressens à travers tout le corps une espèce de vertige, comme si j'allais m'évaporer. Depuis trois jours que je suis à Rome, appelé par un congrès de sociologie, je cours de surprise en surprise. Votre arrivée m'achève... Je ne me connais plus.

Il marchait à grands pas ; il s'arrêta devant la table, saisit le flacon, versa sur son mouchoir un flot d'odeur, appliqua sur son front la compresse, l'y laissa.

— Mon jeune ami... vous permettez que je vous appelle ainsi.... Je crois que je tiens mon nouveau livre ! La manière, encore qu'excessive, dont vous me parlâtes à Paris, de l'*Air des Cîmes*, me laisse supposer qu'à celui-ci vous ne demeurerez pas insensible.

Ses pieds esquissèrent une sorte d'entrechat ; le mouchoir tomba à terre; Lafcadio s'empressa pour le ramasser et tandis qu'il était courbé, il sentit la main de Julius doucement se poser sur son épaule comme avait fait précisément la main du vieux Juste-Agénor. Lafcadio souriait en se relevant.

— Voilà si peu de temps que je vous connais, dit Julius ; mais ce soir je ne me retiens pas de vous parler comme à un....

Il s'arrêta.

— Je vous écoute comme un frère, Monsieur de Baraglioul, reprit Lafcadio enhardi, — puisque vous voulez bien m'y inviter.

— Voyez-vous, Lafcadio, dans le milieu où je vis à Paris, parmi tous ceux que je fréquente : gens du monde, gens d'Eglise, gens de lettres, académiciens, je ne trouve à vrai dire personne à qui parler ; je veux dire : à qui confier les nouvelles préoccupations qui m'agitent. Car je dois vous avouer que, depuis notre première rencontre, mon point de vue a complétement changé.

— Tant mieux, dit impertinemment Lafcadio.

— Vous ne sauriez croire, vous qui n'êtes pas du métier, combien une éthique erronée empêche le libre développement de la faculté créatrice. Aussi rien n'est plus éloigné de mes anciens romans, que celui que je projette aujourd'hui. La logique, la conséquence, que j'exigeais de mes personnages, pour la mieux assurer je l'exigeais d'abord de moi-même ; et cela n'était pas naturel. Nous vivons contrefaits, plutôt que de ne pas ressembler au portrait que nous avons tracé de nous d'abord : c'est absurde : ce faisant, nous risquons de fausser le meilleur.

Lafcadio souriait toujours, attendant venir et s'amusant à reconnaître l'effet lointain de ses premiers propos.

— Que vous dirais-je, Lafcadio ? Pour la première fois je vois devant moi le champ libre... Comprenez-vous ce que veulent dire ces mots : le champ libre ?... Je me dis qu'il l'était déjà ; je me répète qu'il l'est toujours, et que seules jusqu'à présent m'obligeaient d'impures considérations de carrière, de public, et de juges ingrats dont le

poète espère en vain récompense. Désormais je n'attends plus rien que de moi. Désormais j'attends tout de moi ; j'attends tout de l'homme sincère ; et j'exige n'importe quoi ; puisqu'aussi bien je pressens à présent les plus étranges possibilités en moi-même. Puisque ce n'est que sur le papier, j'ose leur donner cours. Nous verrons bien !

Il respirait profondément, rejetait l'épaule en arrière, soulevait l'omoplate à la manière presque d'une aile déjà, comme si l'étouffaient à demi de nouvelles perplexités. Il poursuivait confusément, à voix plus basse :

— Et puisqu'ils ne veulent pas de moi, ces Messieurs de l'Académie, je m'apprête à leur fournir de bonnes raisons de ne pas m'admettre ; car ils n'en avaient pas. Ils n'en avaient pas.

Sa voix devenait brusquement presque aiguë, scandant ces derniers mots ; il s'arrêtait, puis reprenait plus calme :

— Donc, voici ce que j'imagine... Vous m'écoutez ?

— Jusque dans l'âme, dit en riant toujours Lafcadio.

— Et me suivez ?

— Jusqu'en enfer.

Julius humecta de nouveau son mouchoir, s'assit dans un fauteuil ; en face de lui, Lafcadio se mit à fourchon sur une chaise :

— Il s'agit d'un jeune homme, dont je veux faire un criminel.

— Je n'y vois pas difficulté.

— Eh ! eh ! fit Julius, qui prétendait à la difficulté.

— Mais, romancier, qui vous empêche ? et du moment qu'on imagine, d'imaginer tout à souhait.

— Plus ce que j'imagine est étrange, plus j'y dois apporter de motif et d'explication.

— Il n'est pas malaisé de trouver des motifs de crime.

— Sans doute... mais précisément, je n'en veux point. Je ne veux pas de motif au crime ; il me suffit de motiver le criminel. Oui ; je prétends l'amener à commettre gratuitement le crime ; à désirer commettre un crime parfaitement immotivé.

Lafcadio commençait à prêter une oreille plus attentive.

— Prenons-le tout adolescent : je veux qu'à ceci se reconnaisse l'élégance de sa nature, qu'il agisse surtout par jeu, et qu'à son intérêt il préfère couramment son plaisir.

— Ceci n'est pas commun peut-être... hasarda Lafcadio.

— N'est-ce pas ! dit Julius tout ravi. Ajoutons-y qu'il prend plaisir à se contraindre...

— Jusqu'à la dissimulation.

— Inculquons-lui l'amour du risque.

— Bravo ! fit Lafcadio toujours plus amusé : — S'il sait prêter l'oreille au démon de la curiosité, je crois que votre élève est à point.

Ainsi tour à tour bondissant et dépassant, puis dépassé, on eût dit que l'un jouait à saute-mouton avec l'autre :

Julius. — Je le vois d'abord qui s'exerce ; il excelle aux menus larcins.

Lafcadio. — Je me suis maintes fois demandé comment il ne s'en commettait pas davantage. Il est vrai que les occasions ne s'offrent d'ordinaire qu'à ceux-là seuls, à l'abri du besoin, qui ne se laissent pas solliciter.

Julius. — A l'abri du besoin ; il est de ceux-là, je l'ai dit. Mais ces seules occasions le tentent qui exigent de lui quelque habileté, de la ruse...

Lafcadio. — Et sans doute l'exposent un peu.

Julius. — Je disais qu'il se plaît au risque. Au demeurant il répugne à l'escroquerie ; il ne cherche point à s'approprier, mais s'amuse à déplacer subrepticement tels objets. Il y apporte un vrai talent d'escamoteur.

Lafcadio. — Puis l'impunité l'encourage...

Julius. — Mais elle le dépite à la fois. S'il n'est pas pris, c'est qu'il se proposait jeu trop facile.

Lafcadio. — Il se provoque au plus risqué.

Julius. — Je le fais raisonner ainsi...

Lafcadio. — Êtes-vous bien sûr qu'il raisonne ?

Julius, poursuivant. — C'est par le besoin qu'il avait de le commettre que se livre l'auteur du crime.

Lafcadio. — Nous avons dit qu'il était très adroit.

Julius. — Oui ; d'autant plus adroit qu'il agira la tête froide. Songez donc : un crime que ni la passion, ni le besoin ne motive. Sa raison de commettre le crime, c'est précisément de le commettre sans raison.

Lafcadio. — C'est vous qui raisonnez son crime ; lui, simplement, le commet.

Julius. — Aucune raison pour supposer l'auteur d'un crime celui qui a commis le crime sans raison.

Lafcadio. — Vous êtes trop subtil. Au point où vous l'avez porté, il est ce qu'on appelle : un homme libre.

Julius. — A la merci de la première occasion.

Lafcadio. — Il me tarde de le voir à l'œuvre. Qu'allez-vous bien lui proposer ?

Julius. — Eh bien, j'hésitais encore. Oui ; jusqu'à ce soir, j'hésitais... Et tout à coup, ce soir, le journal, aux dernières nouvelles, m'apporte tout précisément l'exemple souhaité. Une aventure providentielle ! C'est affreux :

figurez-vous qu'on vient d'assassiner mon beau-frère !

Lafcadio. — Quoi ! le petit vieux du wagon, c'est...

Julius. — C'était Amédée Fleurissoire, à qui j'avais prêté mon billet, que je venais de mettre dans le train. Une heure auparavant il avait pris six mille francs à ma banque, et, comme il les portait sur lui, il ne me quittait pas sans regrets ; il nourrissait des idées grises, des idées noires, que sais-je ? des pressentiments. Or, dans le train... Mais vous avez lu le journal.

Lafcadio. — Le titre simplement du "fait-divers".

Julius. — Ecoutez, que je vous le lise. (Il déploya le *Corriere* devant lui.) Je traduis :

La police qui faisait d'actives recherches le long de la voie ferrée, entre Rome et Naples, a découvert cet après-midi, dans le lit à sec du Volturne, à cinq kilomètres de Capoue, le corps de la victime à laquelle appartenait sans doute la veste retrouvée hier soir dans un wagon. C'est un homme d'apparence modeste, d'une cinquantaine d'années environ. (Il paraissait plus âgé qu'il n'était.) *On n'a trouvé sur lui aucun papier qui permette d'établir son identité.* (Cela me donne heureusement le temps de respirer.) *Il a apparemment été projeté du wagon, assez violemment pour passer par dessus le parapet du pont, en réparation à cet endroit et remplacé simplement par des poutres.* (Quel style !) *Le pont est élevé à plus de quinze mètres au-dessus de la rivière ; la mort a dû suivre la chute, car le corps ne porte pas la trace de blessures. Il est en bras de chemise ; au poignet droit, une manchette, semblable à celle que l'on a retrouvée dans le wagon, mais à laquelle le bouton manque...* (Qu'avez-vous ? —Julius s'arrêta: Lafcadio n'avait pu réprimer un sursaut, car l'idée traversa son esprit que le bouton avait été enlevé depuis le crime.

— Julius reprit :) *Sa main gauche est restée crispée sur un chapeau de feutre mou...*

— De feutre mou ! Les rustres ! murmura Lafcadio.

Julius releva le nez de dessus le journal. — Qu'est-ce qui vous étonne ?

— Rien, rien ! Continuez.

— *De feutre mou, beaucoup trop large pour sa tête et qui paraît être plutôt celui de l'agresseur ; la marque de provenance a été soigneusement découpée dans le cuir de la coiffe, où il manque un morceau de la forme et de la dimension d'une feuille de laurier...*

Lafcadio se leva, se pencha derrière Julius pour lire par dessus son épaule et peut-être pour dissimuler sa pâleur. Il n'en pouvait plus douter à présent : le crime avait été retouché ; quelqu'un avait passé par là-dessus ; avait découpé cette coiffe ; sans doute l'inconnu qui s'était emparé de sa valise.

Julius cependant continuait :

— *Ce qui semble indiquer la préméditation de ce crime.* (Pourquoi précisément de ce crime ? Mon héros avait peut-être pris ses précautions à tout hasard...) *Sitôt après les constatations policières, le cadavre a été transporté à Naples pour permettre son identification.* (Oui, je sais qu'ils ont là-bas les moyens et l'habitude de conserver les corps très longtemps...)

— Êtes-vous bien sûr que ce soit lui ? La voix de Lafcadio tremblait un peu.

— Parbleu ! je l'attendais ce soir pour dîner.

— Vous avez renseigné la police ?

— Pas encore. J'ai besoin d'abord de mettre un peu d'ordre dans mes idées. En deuil déjà, de ce côté du moins

(j'entends : celui du vêtement), je suis tranquille ; mais vous comprenez que, sitôt divulgué le nom de la victime, il faudra que j'avertisse toute ma famille, que j'envoie des dépêches, que j'écrive des lettres, que je m'occupe des faire-part, de l'inhumation, que j'aille à Naples réclamer le corps, que... Oh ! mon cher Lafcadio, à cause de ce congrès auquel je vais être tenu d'assister, accepteriez-vous, par procuration, de chercher le corps à ma place ?...

— Nous verrons cela tout à l'heure.

— Si toutefois cela ne vous impressionne pas trop. En attendant j'épargne à ma pauvre belle-sœur des heures cruelles ; d'après les vagues renseignements des journaux, comment irait-elle supposer... ? Je reviens à mon sujet : Quand j'ai donc lu ce *faits-divers*, je me suis dit : ce crime-ci, que j'imagine si bien, que je reconstitue, que je vois — je connais, moi, je connais la raison qui l'a fait commettre ; et sais que, s'il n'y eût pas eu cet appat des six mille francs, le crime n'eût pas été commis.

— Mais supposons pourtant que...

— Oui, n'est-ce pas : supposons un instant qu'il n'y ait pas eu ces six mille francs, ou mieux : que le criminel ne les ait pas pris : c'est mon homme.

Lafcadio cependant s'était levé ; il avait ramassé le journal que Julius avait laissé tomber, et l'ouvrant à la seconde page :

— Je vois que vous n'avez pas lu la dernière heure : le... criminel, précisément, n'a pas pris les six mille francs, — dit-il du plus froid qu'il put. Tenez, lisez : " *Cela semble indiquer tout au moins que le crime n'aurait pas eu le vol pour mobile.* "

Julius saisit la feuille que Lafcadio lui tendait, lut avidement ; puis se passa la main sur les yeux ; puis s'assit ; puis se releva brusquement, s'élança sur Lafcadio et l'empoignant par les deux bras :

— Pas le vol pour mobile ! cria-t-il, et comme saisi d'un transport, il secouait Lafcadio furieusement. — Pas le vol pour mobile ! Mais alors... — Il repoussait Lafcadio, courait à l'autre extrémité de la chambre, et s'éventait, et se frappait le front, et se mouchait : — Alors je sais, parbleu ! je sais pourquoi ce bandit l'a tué... Ah ! malheureux ami ! ah ! pauvre Fleurissoire ! C'est donc qu'il disait vrai ! Et moi qui le croyais déjà fou.... Mais alors c'est épouvantable.

Lafcadio s'étonnait, attendait la fin de la crise ; il s'irritait un peu ; il lui semblait que n'avait pas le droit d'échapper ainsi Julius :

— Je croyais que précisément vous...

— Taisez-vous ! vous ne savez rien. Et moi qui perds mon temps près de vous dans des échafaudements ridicules... Vite ! ma canne, mon chapeau.

— Où courez-vous ?

— Prévenir la police, parbleu !

Lafcadio se mit en travers de la porte.

— Expliquez-moi d'abord, dit-il impérativement. Ma parole, on dirait que vous devenez fou.

— C'est tout à l'heure que j'étais fou. Je me réveille de ma folie... Ah ! pauvre Fleurissoire ! ah ! malheureux ami ! Sainte victime ! A temps sa mort m'arrête sur le chemin de l'irrespect, du blasphème. Son sacrifice me ramène. Moi qui riais de lui !...

Il avait recommencé de marcher ; puis s'arrêtant net et

posant sa canne et son chapeau auprès du flacon, sur la table, il se campa devant Lafcadio :

— Vous voulez savoir pourquoi le bandit l'a tué ?

— Je croyais que c'était sans motif.

Julius alors furieusement :

— D'abord il n'y a pas de crime sans motif. On s'est débarrassé de lui parce qu'il détenait un secret... qu'il m'avait confié, un secret considérable ; et d'ailleurs beaucoup trop important pour lui. On avait peur de lui, comprenez-vous ? Voilà... Oh ! cela vous est facile de rire, à vous qui n'entendez rien aux choses de la foi. — Puis tout pâle et se redressant : — Le secret, c'est moi qui l'hérite.

— Méfiez-vous ? c'est de vous qu'ils vont avoir peur maintenant.

— Vous voyez bien qu'il faut que je prévienne aussitôt la police.

— Encore une question, dit Lafcadio, l'arrêtant de nouveau.

— Non. Laissez-moi partir. Je suis horriblement pressé. Cette surveillance continue, qui tant affolait mon pauvre frère, vous pouvez tenir pour certain que c'est contre moi qu'ils l'exercent ; qu'ils l'exercent dès à présent. Vous ne sauriez croire combien ces gens-là sont habiles. Ces gens-là savent tout, je vous dis... Il devient plus opportun que jamais que vous alliez rechercher le corps à ma place... Surveillé comme je le suis à présent, on ne sait pas ce qui pourrait bien m'advenir. Je vous demande cela comme un service, Lafcadio, mon cher ami. — Il joignait les mains, implorait. — Je n'ai pas la tête à moi pour l'instant, mais je prendrai des informations à la questure, de manière à vous munir d'une procu-

ration bien en règle. Où pourrai-je vous l'adresser ?

— Pour plus de commodité, je prendrai chambre à cet hôtel. A demain. Courez vite.

Il laissa Julius s'éloigner. Un grand dégoût montait en lui, et presque une espèce de haine contre lui-même et contre Julius ; contre tout. Il haussa les épaules, puis sortit de sa poche le carnet Cook inscrit au nom de Baraglioul qu'il avait pris dans le veston de Fleurissoire, le posa sur la table, en évidence, accoté contre le flacon de parfum ; éteignit la lumière, et sortit.

IV

Malgré toutes les précautions qu'il avait prises, malgré les recommandations à la questure, Julius de Baraglioul n'avait pu empêcher les journaux ni de divulguer ses liens de parenté avec la victime, ni même de désigner en toutes lettres l'hôtel où il était descendu.

Certes la veille au soir, il avait traversé des minutes de rare angoisse, lorsque au retour de la questure, vers minuit, il avait trouvé dans sa chambre, exposé bien en évidence, le billet Cook inscrit à son nom et dont s'était servi Fleurissoire. Il avait aussitôt sonné et, ressorti blême et tremblant sur le couloir, avait prié le garçon de regarder sous son lit ; car il n'osait regarder lui-même. Une espèce d'enquête qu'il poussa séance tenante n'aboutit à aucun résultat ; mais comment se fier au personnel de grands hôtels ?... Pourtant, après une nuit de bon sommeil derrière une porte solidement verrouillée, Julius s'était réveillé plus à l'aise ; la police à présent le protégeait. Il écrivit

nombre de lettres et de dépêches, qu'il alla porter lui-même à la poste.

Comme il rentrait, on le vint avertir qu'une dame était venue le demander ; elle n'avait pas dit son nom, attendait dans le reading-room. Julius s'y rendit et ne fut pas peu surpris de retrouver là Carola.

Non dans la première salle, mais dans une autre plus retraite, plus petite et peu éclairée, elle s'était assise de biais, au coin d'une table reculée, et, pour se prêter contenance, feuilletait distraitement un album. En voyant entrer Julius elle se leva, plus confuse que souriante. Le manteau noir qui la recouvrait s'ouvrait sur un corsage sombre, simple, presque de bon goût ; par contre son chapeau tumultueux quoique noir la signalait d'une manière désobligeante.

— Vous allez me trouver bien osée, Monsieur le Comte. Je ne sais pas comment j'ai trouvé le courage d'entrer dans votre hôtel et de vous y demander ; mais vous m'avez saluée si gentiment hier... Et puis ce que j'ai à vous dire est trop important.

Elle restait debout derrière la table ; ce fut Julius qui s'approcha ; par dessus la table il lui tendit la main sans façons :

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

Carola baissa le front :

— Je sais que vous venez d'être bien éprouvé.

Julius ne comprit pas d'abord ; mais comme Carola sortait un mouchoir et le passait devant ses yeux :

— Quoi ! c'est une visite de condoléance ?

— Je connaissais Monsieur Fleurissoire, reprit-elle.

— Bah !

— Oh ! pas depuis bien longtemps. Mais je l'aimais bien. Il était si gentil, si bon... C'est même moi qui lui avais donné ses boutons de manchettes ; vous savez, ceux qu'on a lu leur description dans le journal ; c'est ça qui m'a permis de le reconnaître. Mais je ne savais pas que c'était Monsieur votre beau-frère. J'ai été bien surprise, et vous pensez si ça m'a fait plaisir... Oh ! pardon ; ça n'est pas ça que je voulais dire.

— Ne vous troublez pas, chère Mademoiselle, vous voulez dire sans doute que vous êtes heureuse de cette occasion de me revoir.

Sans répondre Carola enfouit son visage dans son mouchoir ; des sanglots la secouèrent et Julius crut devoir lui prendre la main :

— Moi aussi, disait-il d'un ton pénétré, moi aussi, chère demoiselle, croyez bien que...

— Le matin même, avant qu'il ne parte, je lui disais bien de se méfier. Mais ça n'était pas dans sa nature... Il était trop confiant, vous savez.

— Un saint, Mademoiselle ; c'était un saint, fit Julius avec élan et sortant son mouchoir à son tour.

— C'est bien ça que j'avais compris, s'écria Carola. La nuit, quand il croyait que je dormais, il se relevait, il se mettait à genoux au pied du lit, et...

Cet inconscient aveu acheva de troubler Julius, il remit son mouchoir en poche et, s'approchant encore :

— Otez donc votre chapeau, chère demoiselle.

— Merci ; il ne me gêne pas.

— C'est moi qu'il gêne... Permettez...

Mais comme Carola se reculait sensiblement, il se ressaisit.

— Permettez-moi de vous demander : vous avez quelque raison particulière de craindre ?

— Moi ?

— Oui ; quand vous avez dit à mon beau-frère de se méfier, je vous demande si vous aviez des raisons de supposer... Parlez à cœur ouvert : il ne vient personne ici le matin et l'on ne peut pas nous entendre. Vous soupçonnez quelqu'un ?

Carola baissa la tête.

— Comprenez que cela m'intéresse particulièrement, continua Julius volubile, et mettez-vous en face de ma situation. Hier soir, en rentrant de la questure où j'avais été déposer, je trouve dans ma chambre, sur la table, au beau milieu de ma table, le billet de chemin de fer avec lequel ce pauvre Fleurissoire avait voyagé. Il était inscrit à mon nom ; ces billets circulaires sont strictement personnels, c'est entendu ; j'avais eu tort de le prêter ; mais là n'est pas la question... Dans ce fait de me rapporter mon billet, cyniquement, dans ma chambre, en profitant d'un instant où j'en suis sorti, je dois voir un défi, une fanfaronnade, et presque une insulte... qui ne me troublerait pas, cela va sans dire, si je n'avais de bonnes raisons de me croire à mon tour visé, voici pourquoi : Ce pauvre Fleurissoire, votre ami, était possesseur d'un secret... d'un secret abominable... d'un secret très dangereux... que je ne lui demandais pas... que je ne me souciais nullement de savoir... qu'il avait eu la plus fâcheuse imprudence de me confier. Et maintenant, je vous le demande : celui qui, pour étouffer ce secret n'a pas craint d'aller jusqu'au crime... vous savez qui c'est ?

— Rassurez-vous, Monsieur le Comte : hier soir je l'ai dénoncé à la police.

— Mademoiselle Carola, je n'attendais pas moins de vous.

— Il m'avait promis de ne pas lui faire de mal ; il n'avait qu'à tenir sa promesse, j'aurais tenu la mienne. A présent j'en ai assez ; il peut bien me faire ce qu'il voudra.

Carola s'exaltait, Julius passa derrière la table et s'approchant d'elle de nouveau :

— Nous serions peut-être mieux dans ma chambre pour causer.

— Oh ! monsieur, dit Carola, je vous ai dit maintenant tout ce que j'avais à vous dire ; je ne voudrais pas vous retenir plus longtemps.

Comme elle s'écartait encore, elle acheva de contourner la table et se retrouva près de la sortie.

— Il vaut mieux que nous nous quittions à présent, Mademoiselle, reprit dignement Julius qui, de cette résistance, prétendait garder le mérite. Ah ! je voulais dire encore : si après demain, vous aviez l'idée de venir à l'inhumation, il vaut mieux que vous ne me reconnaissiez pas.

C'est sur ces mots qu'ils se quittèrent, sans avoir prononcé le nom de l'insoupçonné Lafcadio.

V

Lafcadio ramenait de Naples la dépouille de Fleurissoire. Un fourgon mortuaire la contenait, qu'on avait accroché en queue du train, mais dans lequel Lafcadio n'avait pas cru indispensable de monter lui-même. Toutefois, par décence, il s'était installé dans le compartiment non pas absolument le plus proche, car le dernier wagon

était un wagon de seconde, du moins aussi près du corps que les " premières " le permettaient. Parti le matin de Rome, il devait y rentrer le soir du même jour. Il s'avouait mal volontiers le sentiment nouveau qui bientôt envahit son âme , car il ne tenait rien en si grand honte que l'ennui, ce mal secret dont les beaux appétits insouciants de sa jeunesse, puis la dure nécessité, l'avaient préservé jusqu'alors. Et quittant son compartiment, le cœur vide d'espoir et de joie, d'un bout à l'autre du wagon-couloir il rôdait, harcelé par une curiosité indécise et cherchant douteusement il ne savait quoi de neuf et d'absurde à tenter. Tout paraissait insuffisant à son désir. Il ne songeait plus à s'embarquer, reconnaissait à contre-cœur que Bornéo ne l'attirait guère ; non plus le reste de l'Italie : même il se désintéressait des suites de son aventure ; elle lui paraissait aujourd'hui compromettante et saugrenue. Il en voulait à Fleurissoire de ne s'être pas mieux défendu ; il protestait contre cette piteuse figure, eût voulu l'effacer de son esprit.

Par contre il eût revu volontiers le gaillard qui s'était emparé de sa valise ; un fameux farceur celui-là !... Et comme s'il l'eût dû retrouver, à la station de Capoue, il se pencha à la portière, fouillant des yeux le quai désert. Mais le reconnaîtrait-il seulement ? Il ne l'avait vu que de dos, distant déjà et s'éloignant dans la pénombre... Il le suivait en imagination à travers la nuit, regagnant le lit du Volturne, retrouvant le cadavre hideux, le détroussant et, par une sorte de défi, découpant dans la coiffe du chapeau, de son chapeau à lui, Lafcadio, ce morceau de cuir " de la forme et de la dimension d'une feuille de laurier " comme disait élégamment le journal.

Cette petite pièce à conviction où l'adresse de son fournisseur, Lafcadio, après tout, était fort reconnaissant à son dévaliseur de l'avoir soustraite à la police. Sans doute, ce détrousseur de morts avait tout intérêt lui-même à n'attirer point sur soi l'attention ; et s'il prétendait malgré tout se servir de sa découpure, ma foi ! ça pourrait être assez plaisant d'entrer en composition avec lui.

La nuit à présent était close. Un garçon de wagon-restaurant, circulant d'un bout à l'autre du train vint avertir les voyageurs de première et de seconde classe que le dîner les attendait. Sans appétit, mais du moins sauvé de son désœuvrement pour une heure, Lafcadio s'achemina à la suite de quelques autres et même assez loin derrière eux. Le restaurant était en tête du train. Les wagons au travers desquels Lafcadio passait étaient vides ; de ci de là divers objets, sur les banquettes, indiquaient et réservaient les places des dîneurs : châles, oreillers, livres, journaux. Une serviette d'avocat accrocha son regard. Sûr d'être le dernier, il s'arrêta devant le compartiment, puis entra. Cette serviette au demeurant ne l'attirait guère ; ce fut proprement par acquit de conscience qu'il fouilla.

Sur un soufflet intérieur, en discrètes lettres d'or, la serviette portait cette indication :

DEFOUQUEBLIZE

Faculté de droit de Bordeaux

Elle contenait deux brochures sur le droit criminel et six numéros de la gazette des tribunaux.

— Encore quelque bétail pour le congrès. Pouah ! pensa Lafcadio qui remit le tout à sa place, puis se hâta

de rejoindre la petite file des voyageurs qui se rendaient au restaurant.

Une frêle fillette et sa mère fermaient la marche, toutes deux en grand deuil ; les précédait immédiatement un monsieur en redingote, coiffé d'un chapeau haut-de-forme, à cheveux longs et plats et à favoris grisonnants ; apparemment Monsieur Defouqueblize, le possesseur de la serviette. On avançait lentement, en titubant aux cahots du train. Au dernier coude du couloir, à l'instant que le professeur s'allait élancer dans cette sorte d'accordéon qui relie un wagon à l'autre, une secousse plus forte le chavira ; pour recouvrer son équilibre il fit un brusque mouvement, qui précipita son pince-nez, toute attache rompue, dans le coin de l'étroit vestibule que forme le couloir devant la porte des commodités. Tandis qu'il se courbait à la recherche de sa vue, la dame et la fillette passèrent. Lafcadio, quelques instants se divertit à contempler les efforts du savant ; piteusement désemparé, il lançait au hasard d'inquiètes mains à fleur de sol ; il nageait dans l'abstrait ; on eût dit la danse informe d'un plantigrade, ou que, de retour en enfance, il jouât à " Savez-vous planter les choux ? " — Allons ! Lafcadio : un bon mouvement ! Cède à ton cœur, qui n'est pas corrompu. Viens en aide à l'infirme. Tends lui ce verre indispensable ; il ne l'atteindra pas tout seul. Il y tourne le dos. Un peu plus, il va l'écraser... A ce moment un nouveau cahot projeta le malheureux, tête baissée contre la porte du closet ; le haut-de-forme amortit le choc, en se défonçant à demi et s'enfonçant sur les oreilles. Monsieur Defouqueblize fit un gémissement ; se redressa ; se découvrit. Lafcadio cependant, estimant que la farce

avait assez duré, ramassa le pince-nez, le déposa dans le chapeau du quêteur, puis s'enfuit, éludant les remerciements.

Le repas était commencé. A côté de la porte vitrée, à droite du passage, Lafcadio s'assit à une table de deux couverts ; la place en face de lui restait vide. A gauche du passage, à même hauteur que lui, la veuve occupait, avec sa fille, une table de quatre couverts dont deux restaient inoccupés.

— Quel ennui règne dans ces lieux ! se disait Lafcadio, dont le regard indifférent glissait au-dessus des convives sans trouver figure où poser. — Tout ce bétail s'acquitte comme d'une corvée monotone de ce divertissement qu'est la vie, à la bien prendre... Qu'ils sont donc mal vêtus ! Mais, nus, qu'ils seraient laids ! Je meurs avant le dessert si je ne commande pas du champagne.

Entra le professeur. Apparemment il venait de se laver les mains qu'avait souillées du bout sa recherche ; il examinait ses ongles. En face de Lafcadio un garçon de restaurant le fit asseoir. Le sommellier passait de table en table. Lafcadio sans mot dire, indiqua sur la carte un Montebello Grand-Crémant de vingt francs, tandis que Monsieur Defouqueblize demandait une bouteille d'eau de Saint-Galmier. A présent, tenant entre deux doigts son pince-nez, il haletait dessus doucement, puis, du coin de sa serviette, il en clarifiait les verres. Lafcadio l'observait, s'étonnait de ses yeux de taupe clignotant sous d'épaisses paupières rougies.

— Heureusement il ne sait pas que c'est moi qui viens de lui rendre la vue ! S'il commence à me remercier, à l'instant je lui fausserai compagnie.

Le sommellier revint avec la Saint-Galmier et le champagne, qu'il déboucha d'abord et posa entre les deux convives. Cette bouteille ne fut pas plus tôt sur la table, Defouqueblize s'en saisit, sans distinguer quelle elle était, s'en versa un plein verre qu'il avala d'un trait... Le sommellier déjà faisait un geste, que Lafcadio retint en riant.

— Oh ! qu'est-ce que je bois là ? s'écria Defouqueblize avec une grimace affreuse.

— Le Montebello de Monsieur votre voisin, dit le sommellier dignement. La voilà, votre eau de Saint-Galmier. Tenez.

Il posa la seconde bouteillle.

— Mais je suis désolé, Monsieur... J'y vois si mal... Absolument confus, croyez bien...

— Quel plaisir vous me feriez, Monsieur, interrompit Lafcadio, en ne vous excusant pas ; et même en acceptant un second verre, si ce premier-là vous a plu.

— Hélas ! Monsieur, je vous avouerai que j'ai trouvé cela détestable ; et je ne comprends pas comment, dans ma distraction, j'ai pu en avaler un plein verre ; j'avais si soif... Dites-moi, Monsieur, je vous prie : c'est extrêmement fort, ce vin-là ?... parce que, je m'en vais vous dire... je ne bois jamais que de l'eau... la moindre goutte d'alcool me porte infailliblement à la tête... Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vais devenir ?... Si je retournais tout de suite à mon compartiment ?... Je ferais sans doute bien de m'étendre.

Il fit geste de se lever.

— Restez ! restez donc, cher Monsieur, dit Lafcadio qui commençait à s'amuser. Vous feriez bien de manger

au contraire, sans vous inquiéter de ce vin. Je vous ramènerai tout à l'heure si vous avez besoin qu'on vous soutienne ; mais n'ayez crainte : ce que vous en avez bu ne griserait pas un enfant.

— J'en accepte l'augure. Mais, vraiment, je ne sais comment vous... Vous offrirai-je un peu d'eau de Saint-Galmier ?

— Je vous remercie beaucoup ; mais permettez-moi de préférer mon champagne.

— Ah ! vraiment, c'était du champagne ! Et... vous allez boire tout cela ?

— Pour vous rassurer.

— Vous êtes trop aimable; mais, à votre place, je...

— Si vous mangiez un peu, interrompit Lafcadio, mangeant lui-même, et que Defouqueblize embêtait. Son attention à présent se portait sur la veuve :

Certainement une italienne. Veuve d'officier sans doute. Quelle décence dans son geste ! quelle tendresse dans son regard ! Comme son front est pur ! Que ses mains sont intelligentes ! Quelle élégance dans sa mise, pourtant si simple... Lafcadio, quand tu n'entendras plus en ton cœur les harmoniques d'un tel accord, puisse ton cœur avoir cessé de battre ! Sa fille lui ressemble ; et de quelle noblesse déjà, un peu sérieuse et même presque triste, se tempère l'excès de grâce de l'enfant ! Vers elle avec quelle sollicitude la mère se penche ! Ah ! devant de tels êtres le démon céderait ; pour de tels êtres, Lafcadio, ton cœur se dévouerait sans doute...

A ce moment le garçon passa changer les assiettes. Lafcadio laissa partir la sienne à demi-pleine, car ce qu'il voyait à présent l'emplissait soudain de stupeur : la veuve,

la délicate veuve se courbait en dehors, vers le passage, et, relevant lestement sa jupe, du mouvement le plus naturel, découvrait un bas écarlate et le mollet le mieux formé.

Si inopinément cette note ardente éclatait dans cette grave symphonie... rêvait-il ? Cependant le garçon apportait un nouveau plat. Lafcadio s'allait servir ; ses yeux se reportèrent sur son assiette, et ce qu'il vit alors l'acheva :

Là, devant lui, à découvert, au milieu de l'assiette tombé l'on ne sait d'où, hideux et reconnaissable entre mille... n'en doute pas, Lafcadio : c'est le bouton de Carola ! Celui des deux boutons, qui manquait à la seconde manchette de Fleurissoire. Voici qui tourne au cauchemar... Mais le garçon se penche avec le plat. D'un coup de main, Lafcadio nettoie l'assiette, faisant glisser le vilain bijou sur la nappe ; il replace l'assiette pardessus, se sert abondamment, emplit son verre de champagne, qu'il vide aussitôt, puis remplit. Car maintenant si l'homme à jeun a déjà des visions ivres... Non, ce n'était pas une hallucination : il entend le bouton crisser sous l'assiette ; il soulève l'assiette, s'empare du bouton ; le glisse à côté de sa montre dans le gousset de son gilet ; tâte encore, s'assure : le bouton est là, bien en sûreté... Mais qui dira comment il était venu dans l'assiette ? Qui l'y a mis ?... Lafcadio regarde Defouqueblize: le savant mange innocemment, le nez bas. Lafcadio veut penser à autre chose : il regarde de nouveau la veuve ; mais dans son geste et dans sa mise tout est redevenu décent, banal ; il la trouve à présent moins jolie. Il tâche d'imaginer à neuf le geste provocant, le bas rouge ; il ne peut pas. Il tâche de revoir sur son assiette le bouton,

et s'il ne le sentait pas là, dans sa poche, certes, il douterait... Mais, au fait, pourquoi l'a-t-il pris, ce bouton ?... qui n'était pas à lui. Par ce geste instinctif, absurde, quel aveu ! quelle reconnaissance ! Comme il se désigne à celui, quel qu'il soit, et de la police peut-être, qui l'observe sans doute, le guette... Dans ce piège grossier il a donné tout droit comme un sot. Il se sent blémir. Il se retourne brusquement : derrière la porte vitrée du passage, personne... Mais quelqu'un tout à l'heure peut-être l'aura vu ! Il se force à manger encore ; mais de dépit ses dents se serrent. Le malheureux ! ce n'est pas son crime affreux qu'il regrette, c'est ce geste malencontreux... Qu'a donc à présent le professeur à lui sourire ?...

Defouqueblize avait achevé de manger. Il s'essuya les lèvres, puis, les deux coudes sur la table et chiffonnant nerveusement sa serviette, commença de regarder Lafcadio ; un bizarre rictus agitait ses lèvres ; à la fin, comme n'y tenant plus :

— Oserais-je, Monsieur, vous en redemander un petit peu ?

Il avança son verre craintivement vers la bouteille presque vide.

Lafcadio, distrait de son inquiétude et tout heureux de la diversion, lui versa les dernières gouttes :

— Je serais embarrassé de vous en donner beaucoup... Mais voulez-vous que j'en redemande ?

— Alors je crois qu'une demi-bouteille suffirait.

Defouqueblize, déjà sensiblement éméché, avait perdu le sentiment des convenances. Lafcadio que n'effrayait pas le vin sec et que la naïveté de l'autre amusait fit déboucher un second Montebello.

— Non ! non ! ne m'en versez pas trop ! disait Defouqueblize en levant son vacillant verre que Lafcadio achevait de remplir. C'est curieux que cela m'ait paru si mauvais d'abord. On se fait ainsi des monstres de bien des choses, tant qu'on ne les connaît pas. Simplement je croyais boire de l'eau de Saint-Galmier ; alors je trouvais que, pour de l'eau de Saint-Galmier, elle avait un drôle de goût, vous comprenez. C'est comme, si l'on vous versait de l'eau de Saint-Galmier quand vous croyez boire du champagne, vous diriez, n'est-ce pas : pour du champagne, je trouve qu'il a un drôle de goût !...

Il riait à ses propres paroles, puis se penchait par dessus la table vers Lafcadio qui riait aussi, et à demi-voix :

— Je ne sais pas ce que j'ai à rire comme ça ; c'est certainement la faute à votre vin. Je le soupçonne tout de même d'être un peu plus chaud que vous ne dites. Eh ! eh ! eh ! Mais vous me ramenez dans mon wagon, c'est convenu, n'est-ce pas. Nous y serons seuls, et si je suis indécent vous saurez pourquoi.

— En voyage, hasarda Lafcadio, cela ne tire pas à conséquence.

— Ah ! Monsieur, reprit l'autre aussitôt, tout ce qu'on ferait dans cette vie ! si seulement on pouvait être bien certain que cela ne tire pas à conséquence, comme vous dites si justement. Si seulement on était assuré que cela n'engage à rien... Tenez ; rien que ça, que je vous dis là, maintenant, et qui n'est pourtant qu'une pensée bien naturelle, croyez-vous que je l'oserais exprimer sans plus de détours, si seulement nous étions à Bordeaux ? Je dis Bordeaux, parce que c'est Bordeaux que j'habite. J'y suis connu, respecté ; bien que pas marié, j'y mène une petite

vie tranquille, j'y exerce une profession considérée : professeur à la faculté de droit ; oui : criminologie comparée ; une chaire nouvelle... Vous comprenez que, là, je n'ai pas la permission, ce qui s'appelle : la permission de m'enivrer, fût-ce un jour par hasard. Ma vie doit être respectable. Songez donc : un de mes élèves me rencontrerait soul dans la rue !... Respectable ; et sans que ça ait l'air contraint ; c'est là le hic ; il ne faut pas donner à penser : Monsieur Defouqueblize (c'est mon nom) fait rudement bien de se retenir !... Il faut non seulement ne rien faire d'insolite, mais encore persuader autrui qu'on ne pourrait rien faire d'insolite, même avec toute licence ; qu'on n'a rien d'insolite en soi, qui demanderait à sortir. Reste-t-il encore un peu de vin ? Quelques gouttes seulement, mon cher complice, quelques gouttes... Une pareille occasion ne se retrouve pas deux fois dans la vie. Demain, à Rome, à ce congrès qui nous rassemble, je retrouverai quantité de collègues, graves, apprivoisés, retenus, aussi compassés que je le redeviendrai moi-même dès que j'aurai recouvré ma livrée. Des gens de la société, comme vous ou moi, se doivent de vivre contrefaits.

Le repas cependant s'achevait ; un garçon passait, récoltant, avec le dû, les pourboires.

A mesure que la salle se vidait, la voix de Defouqueblize devenait plus sonore ; par instants, ses éclats inquiétaient un peu Lafcadio. Il continuait :

— Et quand il n'y aurait pas la société pour nous contraindre, ce groupe y suffirait, de parents et d'amis auxquels nous ne savons pas consentir à déplaire. Ils opposent à notre sincérité incivile une image de nous, de laquelle nous ne sommes qu'à demi-responsables, qui ne

nous ressemble que fort peu, mais qu'il est indécent, je vous dis, de déborder. En ce moment, c'est un fait : j'échappe ma figure, je m'évade de moi... O vertigineuse aventure ! ô périlleuse volupté !... Mais je vous romps la tête ?

— Vous m'intéressez étrangement.

— Je parle ! je parle... Que voulez-vous ! même ivre on reste professeur ; et le sujet me tient à cœur... Mais, si vous avez fini de manger, peut-être voulez-vous bien m'offrir votre bras pour m'aider à regagner mon compartiment tandis que je me soutiens encore. Je crains, si je m'attarde un peu davantage de n'être plus en état de me lever.

Defouqueblize, à ces mots, prit une sorte d'élan comme pour abandonner sa chaise, mais retombant tout aussitôt et s'affalant à demi sur la table desservie, le haut du corps jeté vers Lafcadio, il reprit d'une voix adoucie et quasi confidentielle.

— Voici ma thèse : Savez-vous ce qu'il faut pour faire de l'honnête homme un gredin ? Il suffit d'un dépaysement, d'un oubli ! Oui Monsieur, un trou dans la mémoire, et la sincérité se fait jour !... La cessation d'une continuité ; une simple interruption de courant. Naturellement je ne dis pas cela dans mes cours... Mais, entre nous, quel avantage pour le bâtard ! Songez donc : celui dont l'être même est le produit d'une incartade, d'un crochet dans la droite ligne...

La voix du professeur de nouveau s'était haussée ; il fixait à présent sur Lafcadio des yeux bizarres, dont le regard tantôt vague et tantôt perçant commençait à l'inquiéter. Lafcadio se demandait à présent si la myopie de

cet homme n'était pas feinte, et, presque, il reconnaissait ce regard. A la fin, plus gêné qu'il n'eût voulu en convenir, il se leva et, brusquement :

— Allons ! Prenez mon bras, Monsieur Defouqueblize, dit-il. Levez-vous ! Assez bavardé.

Defouqueblize, fort incommodément, quitta sa chaise. Tous deux s'acheminèrent, en titubant dans le couloir, vers le compartiment où la serviette du professeur était restée. Defouqueblize entra le premier ; Lafcadio l'installa, prit congé. Il avait déjà tourné le dos pour repartir lorsque sur son épaule s'abattit une poigne puissante. Il fit volte-face aussitôt. Defouqueblize d'un bond s'était dressé... mais était-ce encore Defouqueblize — qui, d'une voix à la fois moqueuse, autoritaire et jubilante, s'écriait :

— Faudrait voir à ne pas abandonner si vite un ami, Monsieur Lafcadio Lonnesaitpluski !... Alors quoi ! c'est donc vrai ! on avait voulu s'évader ?

Du funambulesque professeur éméché de tout à l'heure plus rien ne subsistait dans le grand gaillard vert et dru, en qui Lafcadio n'hésitait plus à reconnaître Protos. Un Protos grandi, élargi, magnifié et qui s'annonçait redoutable.

— Ah ! c'est vous, Protos, dit-il simplement. J'aime mieux cela. Je n'en finissais pas de vous reconnaître.

Car, pour terrible qu'elle fût, Lafcadio préférait une *réalité* au saugrenu cauchemar dans lequel il se débattait depuis une heure.

— J'étais pas mal grimé, hein ?... Pour vous, je m'étais mis en frais... Mais, tout de même, c'est vous qui devriez porter des lunettes, mon garçon ; ça vous jouera de

mauvais tours, si vous ne reconnaissez pas mieux que ça les subtils.

Que de souvenirs mal endormis ce mot de *subtil* faisait lever dans l'esprit de Cadio ! Un subtil, dans l'argot dont Protos et lui se servaient du temps qu'ils étaient en pension ensemble, un subtil, c'était un homme qui, pour quelque raison que ce fût, ne présentait pas à tous ou en tous lieux même visage. Il y avait, d'après leur classement, maintes catégories de subtils, plus ou moins élégants et louables, à quoi répondait et s'opposait l'unique grande famille des *crustacés*, dont les représentants, du haut en bas de l'échelle sociale, se carraient.

Nos copains tenaient pour admis ces axiomes : 1° Les subtils se reconnaissent entre eux. 2° Les crustacés ne reconnaissent pas les subtils. — Lafcadio se souvenait maintenant de tout cela ; comme il était de ces natures qui se prêtent à tous les jeux, il sourit. Protos reprit :

— Tout de même, l'autre jour, heureux que je me sois trouvé là, hein ?... Ça n'était peut-être pas tout à fait par hasard. J'aime à surveiller les novices : c'est imaginatif, c'est entreprenant, c'est coquet... Mais ça s'imagine un peu trop facilement pouvoir se passer de conseils. Votre travail avait fameusement besoin de retouches, mon garçon !... A-t-on idée de se coiffer d'un galurin pareil quand on se met à la besogne ? Avec l'adresse du fournisseur sur cette pièce à conviction, on vous coffrait avant huit jours. Mais pour les vieux amis, moi j'ai du cœur ; et je le prouve. Savez-vous que je vous ai beaucoup aimé, Cadio ? J'ai toujours pensé qu'on ferait quelque chose de vous. Beau comme vous étiez, on aurait fait marcher pour vous toutes les femmes, et chanter, qu'à cela ne

tienne, plus d'un homme par dessus le marché. Que j'ai été heureux d'avoir enfin de vos nouvelles et d'apprendre que vous veniez en Italie ! Ma parole ! il me tardait de savoir ce que vous étiez devenu depuis le temps qu'on fréquentait chez notre ancienne. Vous n'êtes pas mal encore, savez-vous ! Ah ! elle ne se mouchait pas du pied, Carola !

L'irritation de Lafcadio devenait toujours plus manifeste, et son effort pour la cacher ; tout cela amusait grandement Protos, qui feignait de n'en rien voir. Il avait tiré de la poche de son gilet une petite rondelle de cuir et l'examinait.

— J'ai proprement découpé ça ? hein !

Lafcadio l'aurait étranglé ; il serrait les poings et ses ongles entraient dans sa chair. L'autre continuait gouailleur :

— Mince de service ! Ça vaut bien les six billets de mille... que voulez-vous me dire pourquoi vous n'avez pas empochés ?

Lafcadio sursauta :

— Me prenez-vous pour un voleur ?

— Ecoutez, mon petit, reprit tranquillement Protos, je n'aime pas beaucoup les amateurs, mieux vaut que je vous le dise tout de suite franchement. Et puis, avec moi, vous savez, il ne s'agit pas de faire le fanfaron, ni l'imbécile. Vous montrez des dispositions, c'est entendu, de brillantes dispositions, mais...

— Cessez de persifler, interrompit Lafcadio qui ne retenait plus sa colère. — Où prétendez-vous en venir ? J'ai fait un pas de clerc l'autre jour ; pensez-vous que j'aie besoin qu'on me l'apprenne ? Oui, vous avez une

arme contre moi ; je ne vais pas examiner s'il serait bien prudent pour vous-même de vous en servir. Vous désirez que je rachète ce petit bout de cuir. Allons, parlez ! Cessez de rire et de me dévisager ainsi. Vous voulez de l'argent. Combien ?

Le ton était si décidé que Protos avait fait un petit retrait en arrière ; il se ressaisit aussitôt.

— Tout beau ! tout beau ! dit-il. Que vous ai-je dit de malhonnête ? On discute entre amis, posément. Pas de quoi s'emballer. Ma parole, vous avez rajeuni, Cadio !

Mais comme il lui caressait légèrement le bras, Lafcadio se dégagea dans un sursaut.

— Asseyons-nous, reprit Protos ; nous serons mieux pour causer.

Il se cala dans un coin, à côté de la portière du couloir, et posa ses pieds sur l'autre banquette.

Lafcadio pensa qu'il prétendait barrer l'issue. Sans doute Protos était armé. Lui, présentement, ne portait aucune arme. Il réfléchit que dans un corps-à-corps il aurait sûrement le dessous. Puis, s'il avait un instant pu souhaiter de fuir, la curiosité déjà l'emportait, cette curiosité passionnée contre quoi rien, même sa sécurité personnelle, n'avait pu jamais prévaloir. Il s'assit.

— De l'argent ? Ah ! fi donc ! dit Protos. Il sortit un cigare d'un étui, en offrit un à Lafcadio qui refusa. — La fumée vous gêne peut-être ?... Eh bien, écoutez-moi. Il tira quelques bouffées de son cigare, puis, très calme :

— Non, non, Lafcadio, mon ami, non ce n'est pas de l'argent que j'attends de vous ; mais de l'obéissance. Vous ne paraissez pas, mon garçon (excusez ma franchise),

vous rendre un compte bien exact de votre situation. Il vous faut hardiment vous dresser en face d'elle; permettez-moi de vous y aider.

" Ainsi, de ces cadres sociaux qui nous enserrent, un adolescent a voulu s'échapper ; un adolescent sympathique ; et même tout à fait comme je les aime : naïf et gracieusement primesautier ; car il n'apportait à cela, je présume, pas grand calcul... Je me souviens, Cadio, combien, dans le temps, vous étiez ferré sur les chiffres, mais, que, pour vos propres dépenses, jamais vous ne consentiez à compter... Bref, le régime des crustacés vous dégoûte ; je laisse quelqu'autre s'en étonner... Mais ce qui m'étonne, moi, c'est que, intelligent comme vous êtes, vous ayiez cru, Cadio, qu'on pouvait si simplement que ça sortir d'une société, et sans tomber du même coup dans une autre ; ou qu'une société pouvait se passer de lois.

" Lawless ", vous vous souvenez ; nous avions lu cela quelque part. *Two hawks in the air, two fishes swimming in the sea not more lawless than we*... Que c'est beau la littérature ! Lafcadio ! mon ami, apprenez la loi des subtils.

— Vous pourriez peut-être avancer.

— Pourquoi se presser ? Nous avons du temps devant nous. Je ne descends qu'à Rome. Lafcadio, mon ami, il arrive qu'un crime échappe aux gendarmes ; je m'en vais vous expliquer pourquoi nous sommes plus malins qu'eux: c'est que nous, nous jouons notre vie. Où la police échoue, nous réussissons quelquefois. Parbleu ! vous l'avez voulu, Lafcadio ; la chose est faite et vous ne pouvez plus échapper. Je préférerais que vous m'obéissiez,

parce que, voyez-vous, je serais vraiment désolé de devoir livrer un vieil ami comme vous à la police ; mais qu'y faire ? Désormais vous dépendez d'elle — ou de nous.

— Me livrer, c'est voùs livrer vous-même...

— J'espérais que nous parlions sérieusement. Comprenez donc ceci, Lafcadio : La police coffre les insoumis ; mais, en Italie, volontiers elle compose avec les subtils. " Compose ", oui, je crois que c'est le mot. Je suis un peu de la police, mon garçon. J'ai l'œil. J'aide au bon ordre. Je n'agis pas : je fais agir.

" Allons ! cessez de regimber, Cadio. Ma loi n'a rien d'affreux. Vous vous faites des exagérations sur ces choses ; si naïf, et si spontané ! Pensez-vous que ce n'est pas déjà par obéissance, et parce que je le voulais ainsi, que vous avez repris sur l'assiette, à dîner, le bouton de Mademoiselle Venitequa ? Ah ! geste imprévoyant ! geste idyllique ! Mon pauvre Lafcadio ! Vous en êtes-vous assez voulu de ce petit geste, hein ? L'emmerdant, c'est que je n'ai pas été seul à le voir. Bah ! ne vous frappez pas ; le garçon, la veuve et l'enfant sont de mèche. Charmants. Il tient à vous de vous en faire des amis. Lafcadio, mon ami, soyez raisonnable ; vous soumettez-vous ?

Par excessif embarras peut-être, Lafcadio avait pris le parti de ne rien dire. Il restait, le torse raidi, les lèvres serrées, les yeux fixés droit devant lui. Protos reprit avec un haussement d'épaules :

— Drôle de corps ! Et, en réalité, si souple !... Mais déjà vous auriez acquiescé, peut-être, si j'avais d'abord dit ce que nous attendons de vous. Lafcadio, mon ami, ôtez-moi d'un doute : Vous que j'avais quitté si pauvre,

ne pas ramasser six billets de mille que le hasard jette à vos pieds, vous trouvez cela naturel ?... Monsieur de Baraglioul père vint à mourir, m'a dit Mademoiselle Venitequa, le lendemain du jour où le comte Julius, son digne fils, est venu vous faire visite ; et le soir de ce jour vous plaquiez Mademoiselle Venitequa. Depuis, vos relations avec le comte Julius sont devenues, ma foi, bien intimes ; voudriez vous m'expliquer pourquoi ?... Lafcadio, mon ami, dans le temps je vous avais connu de nombreux oncles ; votre pedigree, depuis lors, me paraît s'être un peu bien embaraglioullé !... Non ! ne vous fâchez pas ; je plaisante. Mais que voulez-vous qu'on suppose ?... à moins pourtant que vous ne deviez directement à Monsieur Julius votre présente fortune ; ce qui, (permettez-moi de vous le dire) séduisant comme vous l'êtes, Lafcadio, me paraîtrait sensiblement plus scandaleux. D'une manière comme d'une autre, et quoique vous nous laissiez supposer, Lafcadio, mon ami, l'affaire est claire et votre devoir est tracé : vous ferez chanter Julius. Ne vous rebiffez pas, voyons ! Le chantage est une saine institution, nécessaire au maintien des mœurs. Eh ! quoi ! vous me quittez ?...

Lafcadio s'était levé.

— Ah ! laissez-moi passer, enfin ! cria-t-il, enjambant le corps de Protos ; en travers du compartiment, étalé de l'une à l'autre des deux banquettes, celui-ci ne fit aucun geste pour le saisir. Lafcadio, étonné de ne se sentir point retenu, ouvrit la porte du couloir et, s'écartant :

— Je ne me sauve pas, n'ayez crainte. Vous pouvez me garder à vue ; mais tout, plutôt que de vous écouter

plus longtemps... Excusez-moi de vous préférer la police. Allez l'avertir : je l'attends.

VI

Ce même jour, le train du soir amenait de Milan les Anthime ; comme ils voyageaient en troisième, ils ne virent qu'à l'arrivée la comtesse de Baraglioul et sa fille aînée qu'amenait de Paris le sleeping-car du même train.

Peu d'heures avant la dépêche de deuil, la comtesse avait reçu une lettre de son mari ; le comte y parlait éloquemment de l'abondant plaisir apporté par la rencontre inopinée de Lafcadio ; et sans doute aucune allusion n'y flottait, à cette demi-fraternité qui, d'un si scabreux attrait, ornait aux yeux de Julius le jeune homme (Julius, fidèle à l'ordre de son père ne s'en était ouvertement expliqué avec sa femme, pas plus qu'il n'avait fait avec l'autre), mais certaines allusions, certaines réticences, avertissaient suffisamment la comtesse ; même je ne suis pas bien sûr que Julius, à qui l'amusement manquait dans le trantran de sa vie bourgeoise, ne se fît pas un jeu de tourner autour du scandale et de s'y brûler le bout des doigts. Je ne suis pas sûr non plus que la présence à Rome de Lafcadio, l'espoir de le revoir, ne fût pas pour quelque chose, pour beaucoup, dans la décision que prit Geneviève d'accompagner là-bas sa mère.

Julius était à leur rencontre à la gare. Il les emmena rapidement au Grand Hôtel, ayant quitté presque aussitôt les Anthime qu'il devait retrouver parmi le funèbre cortège, le lendemain. Ceux-ci regagnèrent, via di Bocca di Leone, l'hôtel où ils étaient descendus à leur premier séjour.

Marguerite apportait au romancier d'heureuses nouvelles : son élection ne faisait plus un pli ; l'avant-veille, le cardinal André l'avait officieusement avertie : le candidat n'aurait même plus à recommencer ses visites ; d'elle-même l'Académie venait à lui, portes ouvertes ; on l'attendait.

— Tu vois bien ! disait Marguerite. Qu'est-ce que je te disais à Paris ? Tout vient à point. Dans ce monde, il suffit d'attendre.

— Et de ne pas changer, reprenait componctueusement Julius en portant la main de son épouse à ses lèvres, et sans voir le regard de sa fille, fixé sur lui, se charger de mépris. — Fidèle à vous, à mes pensées, à mes principes. La persévérance est la plus indispensable vertu.

Déjà s'éloignaient de lui le souvenir de sa plus récente embardée, et toute autre pensée qu'orthodoxe, et tout autre projet que décent. A présent renseigné, il se ressaisissait sans effort. Il admirait cette conséquence subtile par quoi son esprit s'était un instant dérouté. Lui n'avait pas changé : c'était le pape.

— Quelle constance de ma pensée, tout au contraire, se disait-il ; quelle logique ! Le difficile, c'est de savoir à quoi s'en tenir. Ce pauvre Fleurissoire en est mort, d'avoir pénétré les coulisses. Le plus simple, quand on est simple, c'est de s'en tenir à ce qu'on sait. Ce hideux secret l'a tué. La connaissance ne fortifie jamais que les forts... N'importe ! je suis heureux que Carola ait pu prévenir la police ; ça me permet de méditer plus librement... Tout de même, s'il savait que ce n'est pas au VRAI Saint-Père qu'il doit son infortune et son exil, quelle consolation pour Armand-Dubois ! quel encouragement dans sa foi !

quel soulas !... Demain, après la cérémonie funèbre, je ferais bien de lui parler.

Cette cérémonie n'attira pas grande affluence. Trois voitures suivaient le corbillard. Il pleuvait. Dans la première voiture Blafaphas accompagnait amicalement Arnica (dès que le deuil aura pris fin, il l'épousera sans nul doute) ; tous deux partis de Pau l'avant-veille (abandonner la veuve à son chagrin, la laisser seule entreprendre ce long voyage, Blafaphas n'en supportait pas la pensée ; et quand bien même ! Pour n'être pas de la famille, il n'en avait pas moins pris le deuil ; quel parent valait un tel ami ?) mais arrivés à Rome depuis quelques heures à peine, par suite d'un ratage de train.

Dans la dernière voiture avait pris place Madame Armand-Dubois avec la comtesse et sa fille ; dans la seconde le comte avec Anthime Armand-Dubois.

Sur la tombe de Fleurissoire, il ne fut fait aucune allusion à sa malchanceuse aventure. Mais, au retour du cimetière, Julius de Baraglioul, de nouveau seul avec Anthime commença :

— Je vous avais promis d'intercéder pour vous près du Saint-Père.

— Dieu m'est témoin que je ne vous en avais pas prié.

— Il est vrai : outré du dénuement où vous abandonnait l'Église, je n'avais écouté que mon cœur.

— Dieu m'est témoin que je ne me plaignais point.

— Je sais !... Je sais !... M'avez-vous assez agacé avec votre résignation ! Et même, puisque vous m'invitez à y revenir, je vous avouerai, mon cher Anthime, que je reconnaissais là moins de sainteté que d'orgueil et que

l'excès de cette résignation, la dernière fois que je vous vis à Milan, m'avait paru beaucoup plus près de la révolte que de la véritable piété, et m'avait grandement incommodé dans ma foi. Dieu ne vous en demandait pas tant, que diable ! Parlons franc : votre attitude m'avait choqué.

— La vôtre, je puis donc aussi vous l'avouer, m'avait attristé, mon cher frère. N'est-ce pas vous, précisément, qui m'incitiez à la révolte, et...

Julius qui s'échauffait l'interrompit :

— J'avais suffisamment éprouvé par moi-même, et donné à entendre aux autres dans tout le cours de ma carrière, qu'on peut être parfait chrétien sans pourtant faire fi des légitimes avantages que nous offre le rang où Dieu a trouvé sage de nous placer. Ce que je reprochais à votre attitude, c'était précisément, par son affectation, de sembler prendre avantage sur la mienne.

— Dieu m'est témoin que...

— Ah ! ne protestez pas toujours ! interrompit de nouveau Julius. — Dieu n'a que faire ici. Je vous explique précisément, quand je dis que votre attitude était tout près de la révolte... j'entends : de ma révolte à moi ; et c'est là précisément ce que je vous reproche : c'est, en acceptant l'injustice, de laisser autrui se révolter pour vous. Car je n'admettais pas, moi, que l'Église fût dans son tort ; et votre attitude, sans avoir l'air d'y toucher, l'y mettait. J'avais donc résolu de me plaindre à votre place. Vous allez voir bientôt combien j'avais raison de m'indigner.

Julius dont le front s'emperlait posa sur ses genoux son haut-de-forme.

— Voulez-vous que je donne un peu d'air ? et Anthime, complaisamment, baissa la vitre de son côté.

— Sitôt à Rome, reprit Julius, je sollicitai donc une audience. Je fus reçu. Un étrange succès devait couronner ma démarche...

— Ah ! fit indifféremment Anthime.

— Oui mon ami. Car si je n'obtins en l'espèce rien de ce que j'étais venu réclamer, je remportai du moins de ma visite une assurance... qui mettait notre Saint-Père à l'abri de toutes les suppositions injurieuses que nous formions à son endroit.

— Dieu m'est témoin que je n'ai jamais rien formulé d'injurieux à l'endroit de notre Saint-Père.

— Je formulais pour vous. Je vous voyais lésé ; je m'indignais.

— Arrivez au fait, Julius : vous avez vu le pape ?

— Eh bien, non ! je n'ai pas vu le pape, éclata enfin Julius — mais je me suis saisi d'un secret ; secret douteux d'abord, mais qui bientôt, par la mort de notre cher Amédée, devait trouver une confirmation soudaine ; secret effroyable, déconcertant, mais où votre foi, cher Anthime, saura puiser du réconfort. Car sachez que de ce déni de justice dont vous futes victime, le pape est innocent...

— Eh ! je n'en ai jamais douté.

— Anthime, écoutez bien : Je n'ai pas vu le pape parce que personne ne peut le voir ; celui qui présentement est assis sur le trône pontifical et que l'Église écoute et qui promulgue ; celui qui m'a parlé, le pape qu'on voit au Vatican, le pape que j'ai vu N'EST PAS LE VRAI.

Anthime, à ces mots, commença d'être secoué tout entier d'un gros rire.

— Riez ! riez ! reprit Julius piqué. Moi aussi je riais d'abord. Eussé-je un peu moins ri, on n'eût pas assassiné Fleurissoire. Ah ! saint ami ! tendre victime !... Sa voix expira dans les sanglots.

— Dites donc : c'est sérieux ce que vous nous baillez là ?... Ah mais !... Ah mais !... Ah mais !... fit Armand-Dubois que le pathos de Julius inquiétait. — C'est que tout de même il faudrait savoir...

— C'est pour avoir voulu savoir qu'il est mort.

— Parce qu'enfin, si j'ai fait bon marché de mes biens, de ma situation, de ma science, si j'ai consenti qu'on me jouât... continuait Anthime qui peu à peu à son tour se montait.

— Je vous le dis : de tout cela *le vrai* n'est en rien responsable ; celui qui vous jouait, c'est un suppôt du Quirinal...

— Dois-je croire à ce que vous dites ?

— Si vous ne me croyez pas, croyez-en ce pauvre martyr.

Tous deux demeurèrent quelques instants silencieux. Il avait cessé de pleuvoir ; un rayon écartait la nue. La voiture avec de lents cahots rentrait dans Rome.

— Dans ce cas, je sais ce qui me reste à faire, reprit Anthime, de sa voix la mieux décidée : Je vends la mèche.

Julius sursauta.

— Mon ami, vous m'épouvantez. Sûr, vous allez vous faire excommunier.

— Par qui ? Si c'est par un faux pape, on s'en fout.

— Dieu m'est témoin que je pensais vous aider à goûter dans ce secret quelque vertu consolative, reprit Julius consterné.

— Vous plaisantez ?... Et qui me dira si Fleurissoire en arrivant au Paradis n'y découvre pas tout de même que son bon Dieu non plus n'est pas *le vrai ?*

— Voyons ! mon cher Anthime, vous divaguez. Comme s'il pouvait y en avoir deux ! comme s'il pouvait y en avoir UN AUTRE.

— Non, mais vraiment vous en parlez trop à votre aise, vous qui n'avez pour *lui* rien délaissé ; vous à qui, vrai ou faux, tout profite... Ah ! tenez, j'ai besoin de m'aérer.

Penché sur la portière il toucha du bout de sa canne l'épaule du cocher et fit arrêter la voiture. Julius s'apprêtait à descendre avec lui.

— Non ! laissez-moi. J'en sais assez pour me conduire. Gardez le reste pour un roman. Pour moi, j'écris au grand Maître de l'Ordre ce soir même, et dès demain je reprends mes chroniques scientifiques de la *Dépêche*. On rira bien.

— Quoi ! vous boitez, dit Julius, surpris de le voir de nouveau clopiner.

— Oui, depuis quelques jours, mes douleurs m'ont repris.

— Ah ! vous m'en direz tant ! fit Julius qui, sans le regarder s'éloigner, se rencogna dans la voiture.

VII

Protos était-il dans l'intention de livrer Lafcadio à la police, ainsi qu'il l'en avait menacé ? Je ne sais : l'événement prouva du reste qu'il ne comptait point, parmi ces messieurs de la police, rien que des amis. Ceux-ci,

prévenus la veille par Carola, avaient dressé, vicolo dei Vecchierelli, leur souricière ; ils connaissaient de longue date la maison et savaient qu'elle offrait, à l'étage supérieur, de faciles communications avec la maison voisine, dont ils gardèrent également les issues.

Protos ne craignait point les argousins ; l'accusation ne lui faisait point peur, ni l'appareil de la justice ; il se savait peu facile à saisir, coupable en réalité d'aucun crime, et rien que de délits si menus qu'ils échapperaient à la prise. Donc il ne s'effraya pas à l'excès lorsqu'il comprit qu'il était cerné, et c'est ce qu'il comprit très vite, ayant un flair particulier pour reconnaître, sous n'importe quel déguisement, ces messieurs.

A peine un peu perplexe, il s'enferma d'abord dans la chambre de Carola, attendant le retour de celle-ci qu'il n'avait pas revue depuis l'assassinat de Fleurissoire ; il était désireux de lui demander conseil et laisser quelques indications, au cas probable où il ferait du bloc.

Carola cependant, déférant aux volontés de Julius, n'avait point paru au cimetière ; nul ne sut que, cachée derrière un mausolée et sous un parapluie, elle assistait de loin à la triste cérémonie. Elle attendit patiemment, humblement, qu'aient été désertés les abords de la tombe fraîche ; elle vit se reformer le cortège, Julius remonter avec Anthime, et les voitures, sous la pluie fine, s'éloigner. Alors elle s'approcha de la tombe à son tour, sortit de dessous son fichu un gros bouquet d'asters qu'elle posa, loin à l'écart des couronnes de la famille : puis resta longuement sous la pluie, ne regardant rien, ne pensant à rien, et pleurant faute de prières.

Lorsqu'elle revint, vicolo dei Vecchierelli, elle distin-

gua bien, sur le seuil, deux figures insolites ; ne comprit point pourtant que la maison était gardée. Il lui tardait de rejoindre Protos ; ne doutant point que ce ne fût lui l'assassin, elle le haïssait à présent...

Quelques instants plus tard la police accourait à ses cris ; trop tard, hélas ! Exaspéré de se savoir livré par elle, Protos venait d'étrangler Carola.

Ceci se passait vers midi. Les journaux du soir en publiaient déjà la nouvelle, et comme on avait trouvé sur Protos la découpure de la coiffe du chapeau, sa double culpabilité ne laissait de doute pour personne.

Lafcadio cependant avait vécu jusqu'au soir dans une attente ou une crainte vague, non point peut-être de la police dont l'avait menacé Protos, mais de Protos lui-même ou de je ne sais quoi dont il ne cherchait plus à se défendre. Une incompréhensible torpeur pesait sur lui, qui n'était peut-être que de la fatigue : il renonçait.

La veille il n'avait revu Julius qu'un instant, lorsque celui-ci, à l'arrivée du train de Naples, était allé prendre livraison du cadavre ; puis il avait longtemps marché au travers de la ville, au hasard, pour user cette exaspération que lui laissait, après la conversation du wagon, le sentiment de sa dépendance.

Et pourtant la nouvelle de l'arrestation de Protos n'apporta pas à Lafcadio le soulagement qu'il eût pu croire. On eût dit qu'il était déçu. Bizarre être ! D'autant qu'il avait plus délibérément repoussé tout profit matériel du crime, il ne se dessaisissait volontiers d'aucun des risques de la partie. Il n'admettait pas qu'elle fût aussitôt finie. Volontiers, comme il faisait naguère aux échecs,

il eût donné la tour à l'adversaire, et, comme si l'événement tout à coup lui faisait le gain trop facile et désintéressait tout son jeu, il sentait qu'il n'aurait de cesse qu'il n'eût poussé plus loin le défi.

Il dîna dans une trattoria voisine, pour n'avoir pas à se mettre en habit. Sitôt après, rentrant à l'hôtel, il aperçut, à travers la porte vitrée du restaurant, le comte Julius, attablé en compagnie de sa femme et de sa fille. Il fut frappé par la beauté de Geneviève qu'il n'avait pas revue depuis sa première visite. Il s'attardait dans le fumoir, attendant la fin du repas, lorsqu'on vint l'avertir que le comte était remonté dans sa chambre et l'attendait.

Il entra. Julius de Baraglioul était seul ; il s'était remis en veston.

— Eh bien ! l'assassin est coffré, dit-il aussitôt en lui tendant la main.

Mais Lafcadio ne la prit pas. Il restait dans l'embrasure de la porte.

— Quel assassin ? demanda-t-il.

— L'assassin de mon beau-frère, parbleu !

— L'assassin de votre beau-frère, c'est moi.

Il dit cela sans trembler, sans changer de ton, sans baisser la voix, sans un geste, et d'une voix si naturelle que Julius d'abord ne comprit pas. Lafcadio dut se répéter :

— On n'a pas arrêté, vous dis-je, l'assassin de Monsieur votre beau-frère, pour cette raison que l'assassin de Monsieur votre beau-frère, c'est moi.

Lafcadio aurait été d'aspect farouche, que peut-être Julius aurait pris peur ; mais son air était enfantin. Même

il paraissait plus jeune encore que la première fois que l'avait rencontré Julius ; son regard était aussi limpide, sa voix aussi claire. Il avait refermé la porte, mais restait accoté contre elle. Julius, près de la table, s'affala dans un fauteuil.

— Mon pauvre enfant ! dit-il d'abord, parlez plus bas !... Qu'est-ce qui vous a pris ? Comment auriez-vous fait cela ?

Lafcadio baissa la tête, déjà regrettant d'avoir parlé.

— Est-ce qu'on sait ? J'ai fait ça très vite, pendant que j'avais envie de le faire.

— Qu'aviez-vous contre Fleurissoire, ce digne homme si plein de vertus ?

— Je ne sais pas. Il n'avait pas l'air heureux... Comment voulez-vous que je vous explique ce que je ne puis m'expliquer à moi-même.

Un pénible silence croissait entre eux, que leurs paroles rompaient par saccades, puis qui se refermait plus profond ; on entendait alors les vagues d'une banale musique napolitaine monter du grand hall de l'hôtel. Julius grattait du bout de l'ongle de son petit doigt, qu'il portait en pointe et fort long, une petite tache de bougie, sur le tapis de la table. Soudain il s'aperçut que ce bel ongle était cassé. C'était une froissure transversale qui ternissait dans toute sa largeur le ton carné du cabochon. Comment avait-il fait cela ? Et comment ne s'en était-il pas aussitôt aperçu ? Quoiqu'il en fût, le mal était irréparable ; Julius n'avait plus rien à faire qu'à couper. Il en éprouva une contrariété très vive, car il prenait grand soin de ses mains et de cet ongle en particulier qu'il avait lentement formé et qui faisait valoir le doigt dont il accusait l'élégance. Les

ciseaux étaient dans le tiroir de la table de toilette et Julius allait se lever pour les prendre, mais il eût fallu passer devant Lafcadio ; plein de tact, il remit à plus tard la délicate opération.

— Et... qu'est-ce que vous comptez faire à présent ? dit-il.

— Je ne sais pas. Peut-être me livrer. Je me donne la nuit pour réfléchir.

Julius laissa retomber son bras contre le fauteuil ; il contempla quelques instants Lafcadio, puis, sur un ton tout découragé, soupira :

— Et moi qui commençais de vous aimer !...

C'était dit sans méchante intention. Lafcadio ne s'y pouvait méprendre. Mais, pour inconsciente, cette phrase n'en était pas moins cruelle, et l'atteignit au cœur. Il releva la tête, raidi contre l'angoisse qui brusquement l'étreignait. Il regarda Julius : — Est-ce là vraiment celui dont hier je me sentais presque le frère ? se disait-il. Il promena ses regards dans cette pièce où, l'avant-veille, malgré son crime, il avait pu causer si joyeusement ; le flacon de parfum était encore sur la table, presque vide...

— Ecoutez Lafcadio, reprit Julius : votre situation ne me paraît pas absolument désespérée. L'auteur présumé de ce crime...

— Oui, je sais qu'on vient de l'arrêter, interrompit Lafcadio sèchement : Allez-vous me conseiller de laisser accuser à ma place un innocent ?

— Celui que vous appelez : un innocent, vient d'assassiner une femme ; et même que vous connaissiez...

— Cela me met à l'aise, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas précisément cela, mais...

— Ajoutons qu'il est le seul précisément qui pouvait me dénoncer.

— Tout n'est pas sans espoir, vous voyez bien.

Julius se leva, se dirigea vers la fenêtre, rectifia les plis du rideau, revint sur ses pas, puis, penché en avant, les bras croisés sur le dos du fauteuil qu'il venait de quitter :

— Lafcadio, je ne voudrais pas vous laisser partir sans un conseil : Il ne tient qu'à vous, j'en suis convaincu, de redevenir un honnête homme, et de prendre rang dans la société, autant du moins que votre naissance le permet... L'Église est là pour vous aider. Allons ! mon garçon : un peu de courage : allez vous confesser.

Lafcadio ne put réprimer un sourire :

— Je vais réfléchir à vos obligeantes paroles. — Il fit un pas en avant, puis : — Sans doute préférez-vous ne pas toucher une main d'assassin. Je voudrais pourtant vous remercier de votre...

— C'est bien ! c'est bien, fit Julius, avec un geste cordial et distant. — Adieu, mon garçon. Je n'ose vous dire : au revoir. Pourtant, si, dans la suite, vous...

— Pour le moment, vous ne voyez plus rien à me dire ?

— Plus rien pour le moment.

— Adieu, Monsieur.

Lafcadio salua gravement et sortit.

Il regagna sa chambre, à l'étage au-dessus. Il se dévêtit à demi, se jeta sur son lit. La fin du jour avait été très chaude ; la nuit n'avait pas apporté de fraîcheur. Sa fenêtre était large ouverte, mais aucun souffle n'agitait l'air ; les lointains globes électriques de la place des Thermes, dont le séparaient les jardins, emplissaient sa

chambre d'une bleuâtre et diffuse clarté qu'on eût cru venir de la lune. Il voulait réfléchir, mais une torpeur étrange engourdissait désespérément sa pensée ; il ne songeait ni à son crime, ni aux moyens de s'échapper ; il essayait seulement de ne plus entendre ces mots atroces de Julius : " Je commençais de vous aimer "... Si lui n'aimait pas Julius, ces mots méritaient-ils ses larmes ? Etait-ce vraiment pour cela qu'il pleurait ?... La nuit était si douce, il lui semblait qu'il n'aurait eu qu'à se laisser aller pour mourir. Il atteignit une carafe d'eau près de son lit, trempa un mouchoir et l'appliqua sur son cœur qui lui faisait mal.

— Nulle boisson de ce monde ne rafraîchira plus désormais ce cœur sec ! se disait-il, laissant couler ses larmes jusqu'à ses lèvres pour en savourer l'amertume. Des vers chantent à son oreille, lus il ne sait où, dont il ne savait pas se souvenir :

My heart aches ; a drowsy numbness pains
My senses...

Il s'assoupit.

Rêve-t-il ? N'a-t-il pas entendu frapper à sa porte ? La porte que jamais il ne ferme la nuit, doucement s'ouvre, pour laisser une frêle forme blanche avancer. Il entend appeler faiblement :

— Lafcadio... Êtes-vous ici, Lafcadio ?

A travers son demi-sommeil, Lafcadio reconnaît pourtant cette voix. Mais doute-t-il encore de la réalité d'une apparition si plaisante ? Craint-il qu'un mot, qu'un geste ne la mette en fuite ?... Il se tait.

Geneviève de Baraglioul, dont la chambre était à côté

de celle de son père, avait tout entendu, malgré elle, de la conversation entre son père et Lafcadio. Une intolérable angoisse l'avait poussée jusqu'à la chambre de celui-ci, et puisqu'à présent son appel restait sans réponse, persuadée que Lafcadio venait de se tuer, elle se jeta vers le chevet du lit et tomba à genoux sanglotante.

Comme elle restait ainsi, Lafcadio se souleva, se pencha, tout entier rassemblé vers elle, sans pourtant oser encore poser ses lèvres sur le beau front que dans l'ombre il voyait luire. Geneviève de Baraglioul sentit alors toute sa volonté se défaire ; rejetant en arrière ce front que déjà l'haleine de Lafcadio caressait, et ne sachant plus en appeler contre lui, qu'à lui-même :

— Ayez pitié de moi, mon ami, dit-elle.

Lafcadio se ressaisit aussitôt, et s'écartant d'elle et la repoussant à la fois :

— Relevez-vous, Mademoiselle de Baraglioul ! Retirez-vous ! Je ne suis pas... je ne peux plus être votre ami.

Geneviève se releva, mais ne s'écarta pas du lit où restait à demi couché celui qu'elle avait cru mort et, touchant tendrement le front brûlant de Lafcadio comme pour s'assurer qu'il vivait :

— Mais, mon ami, j'ai tout entendu de ce que vous avez dit ce soir à mon père. Ne comprenez-vous pas que c'est pour cela que je viens ?

Lafcadio, se redressant à demi, la regarda. Ses cheveux dénoués retombaient autour d'elle ; tout son visage était dans l'ombre, de sorte qu'il ne distinguait pas ses yeux, mais sentait l'envelopper son regard. Comme s'il n'en pouvait supporter la douceur, cachant sa face dans ses mains :

— Ah ! pourquoi vous ai-je rencontrée si tard ? gémit-il. Qu'ai-je fait pour que vous m'aimiez ? Pourquoi me parlez-vous ainsi, quand déjà je ne suis plus libre et plus digne de vous aimer.

Elle protesta tristement :

— C'est vers vous que je viens, Lafcadio, non vers un autre. C'est vers vous criminel. Lafcadio ! que de fois j'ai soupiré votre nom, depuis ce premier jour où vous m'êtes apparu en héros, et même un peu trop téméraire... Il faut que vous le sachiez maintenant : en secret je m'étais promise à vous dès l'instant où je vous ai vu vous dévouer d'une manière si magnanime. Que s'est-il donc passé depuis ? Se peut-il que vous ayez tué ? Que vous êtes-vous laissé devenir ?

Et comme Lafcadio sans répondre secouait la tête :

— N'ai-je pas entendu mon père dire qu'un autre était arrêté? reprit-elle; un bandit qui venait de tuer.. Lafcadio ! tandis qu'il en est temps encore, sauvez-vous ; dès cette nuit, partez ! Partez.

Alors Lafcadio :

— Je ne peux plus, murmura-t-il. Et comme les cheveux défaits de Geneviève touchaient ses mains, il les saisit, les pressa passionnément sur ses yeux, sur ses lèvres : — Fuir ! est-ce là ce que vous me conseillez ? Mais où voulez-vous maintenant que je fuie ? Quand bien même j'échapperais à la police, je n'échapperais pas à moi-même... Et puis vous me mépriseriez d'échapper.

— Moi ! vous mépriser, mon ami...

— Je vivais inconscient ; j'ai tué comme dans un rêve ; un cauchemar où, depuis, je me débats...

— Dont je veux vous arracher, cria-t-elle.

— Pourquoi me réveiller ? si c'est pour me réveiller criminel. Il lui saisit le bras : — Ne comprenez-vous pas que j'ai l'impunité en horreur ? Que me reste-t-il à faire à présent ? sinon, quand le jour paraîtra, me livrer.

— C'est à Dieu qu'il faut vous livrer, non aux hommes. Si mon père ne vous l'avait point dit, je vous le dirais à présent : Lafcadio, l'Église est là pour vous prescrire votre peine et pour vous aider à retrouver la paix, par-delà votre repentir.

Geneviève a raison ; et certes Lafcadio n'a rien de mieux à faire qu'une commode soumission ; il l'éprouvera tôt ou tard, et que les autres issues sont bouchées... Fâcheux que ce soit cette andouille de Julius qui lui ait conseillé cela d'abord !

— Quelle leçon me récitez-vous là, dit-il hostilement. Est-ce vous qui me parlez ainsi ?

Il laisse aller le bras qu'il retenait, le repousse ; et tandis que Geneviève s'écarte, il sent grandir en lui, avec je ne sais quelle rancune contre Julius, le besoin de détourner Geneviève de son père, de l'amener plus bas, plus près de lui ; comme il baisse les yeux, il distingue, chaussés de petites mules de soie, ses pieds nus.

— Ne comprenez-vous pas que ce n'est pas le remords que je crains, mais...

Il a quitté son lit ; il se détourne d'elle ; il va vers la fenêtre ouverte ; il étouffe ; il appuie son front à la vitre et ses paumes brûlantes sur le fer glacé du balcon ; il voudrait oublier qu'elle est là, qu'il est près d'elle...

— Mademoiselle de Baraglioul, vous avez fait pour un criminel tout ce qu'une jeune fille de bonne famille peut tenter ; même presque un peu plus ; je vous en remercie

de tout mon cœur. Il vaut mieux que vous me laissiez à présent. Retournez à votre père, à vos coutumes, à vos devoirs... Adieu. Qui sait si je vous reverrai ? Songez que c'est pour être un peu moins indigne de l'affection que vous me témoignez, que j'irai me livrer demain. Songez que... Non ! ne m'approchez pas... Pensez-vous qu'une poignée de main me suffirait ?...

Geneviève braverait le courroux de son père, l'opinion du monde et ses mépris, mais devant ce ton glacé de Lafcadio, le cœur lui manque. N'a-t-il donc pas compris que pour venir ainsi, la nuit, lui parler, lui faire ainsi l'aveu de son amour, elle non plus n'est pas sans résolution ni courage et que son amour vaut peut-être mieux qu'un merci ?... Mais comment lui dirait-elle qu'elle aussi, jusqu'à ce jour, s'agitait comme dans un rêve — un rêve dont elle n'échappait par instants qu'à l'hôpital où, parmi les pauvres enfants et pansant leurs plaies véritables, il lui semblait prendre parfois contact, enfin, avec quelque réalité — un médiocre rêve où s'agitaient à ses côtés ses parents et se dressaient toutes les conventions saugrenues de leur monde, et qu'elle ne parvenait pas à prendre leurs gestes non plus que leurs opinions, leurs ambitions, leurs principes, non plus que leur personne même, au sérieux. Quoi d'étonnant si Lafcadio n'avait pas pris au sérieux Fleurissoire !... Se peut-il qu'ils se séparent ainsi ? L'amour la pousse, l'élance vers lui. Lafcadio la saisit, la presse, couvre son pâle front de baisers...

Ici commence un nouveau livre.

O vérité palpable du désir ! tu repousses dans la pénombre les fantômes de mon esprit.

Nous quitterons nos deux amants à cette heure du chant du coq où la couleur, la chaleur et la vie vont triompher enfin de la nuit. Lafcadio, au-dessus de Geneviève endormie, se soulève, mais ce n'est pas le beau visage de son amante, ce front que trempe une moiteur, ces paupières nacrées, ces lèvres chaudes entr'ouvertes, ces seins parfaits, ces membres las, non, ce n'est rien de tout cela qu'il contemple — mais, par la fenêtre grande ouverte, l'aube où frissonne un arbre du jardin.

Il sera bientôt temps que Geneviève le quitte ; mais il attend encore ; il écoute, penché sur elle, à travers son souffle léger, la vague rumeur de la ville qui déjà secoue sa torpeur. Au loin, dans les casernes, le clairon chante. Quoi ! va-t-il renoncer à vivre ? et pour l'estime de Geneviève, qu'il estime un peu moins depuis qu'elle l'aime un peu plus, songe-t-il encore à se livrer ?

FIN

André Gide.

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LA GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES DE FRANCE, par *Maurice Barrès* (Emile-Paul, 3 fr. 50).

La *Grande Pitié des Eglises de France* est à la fois un acte et un livre. Un acte, très simple en principe, qui défend la civilisation contre la barbarie, et l'intelligence contre l'animalité. M. Barrès député a essayé de recueillir des voix parlementaires pour une loi d'hygiène esthétique et morale, et il a échoué, provisoirement. Mais il reste que l'incantation de l'artiste a recueilli dans le pays et dans les paysages français les voix authentiques et pures de notre terre et de notre passé, qu'il les a accordées en un beau chœur, et qu'à défaut d'une loi écrite, il a fait descendre dans son œuvre la plus pure des lois non écrites qui donnent à la vie d'une race sa dignité, sa résonnance et son poids.

Beaucoup ont prononcé le nom de Chateaubriand et ont proclamé ce livre un nouveau *Génie du Christianisme*. Mais il est remarquable que ce nom du précurseur ne se rencontre pas une fois dans la *Grande Pitié*. Et pourtant il est exact que M. Barrès rejoint par tous les côtés la sensibilité de Chateaubriand. Les deux cloches sonnent à l'unisson. Dans ses charmants croquis de la vie parlementaire, M. Barrès nous apprend, ce qui ne saurait nous étonner, que de jeunes collègues, surpris parfois de son zèle d'incroyant pour la cause des églises, " non seulement pour leur beauté, mais encore d'un point de vue moral et spirituel ", se croient biens fins en disant : " C'est pour les

autres, n'est-ce pas ? " Ainsi, en 1802, des Voltairiens pensaient comprendre et daignaient approuver M. de Chateaubriand, en estimant que lui aussi, comme leur grand homme, et comme le Premier Consul, voulait une religion pour le peuple. Et la réponse de Chateaubriand ne devait pas différer de celle, très franche et très vraie, de M. Barrès : " Ah ! non, par exemple ! Non ! J'ai horreur de cette conception sèche d'une religion pour le peuple. Je ne suis pas de ceux qui aiment dans le catholicisme une gendarmerie spirituelle ! *C'est pour moi-même que je me bats.* " Nul n'en a jamais douté, et la *Grande Pitié* se relie au *Culte du Moi* par les mêmes fils que le *Génie* à *René*. Deux enfants d'une vieille terre et d'une longue culture, comme ce Breton et ce Lorrain, ne se conçoivent pas, ne se veulent pas, sans le capital le plus riche, sans la totalité de leur héritage moral. Dans cet héritage la sensibilité catholique figure l'inappréciable coffret des joyaux maternels. Et ce sont ces joyaux qui s'enroulent à leurs doigts et s'écoulent dans le chant des phrases. Les deux livres naissent, comme des mouvements nécessaires de réaction nationale, l'un après la Révolution, l'autre après la séparation. Tous deux sont des actes politiques, émanés d'écrivains qui se veulent politiques. Peut-être Chateaubriand en 1802 envisageait-il comme prochain et probable ce poste diplomatique romain, pour lequel son livre le désignait, et qui allait lui échoir quelques années plus tard. On imagine sans répugnance une République consulaire et athénienne, ou une monarchie française, mandant avec élégance Maurice Barrès à Rome pour négocier le prochain Concordat.

Mais si le nom de Chateaubriand est absent, si M. Barrès ne met pas visiblement ses pas dans ces pas, il n'est pas défendu, sinon d'en chercher les raisons (ce serait bien chimérique), du moins de rêver un peu là dessus. Le *Génie du Christianisme* est la grande ouverture musicale du romantisme et il convint à M. Maurras de montrer que le romantisme c'était ce " génie " même du christianisme, se dépouillant une nouvelle fois de la

discipline latine et catholique : “ Un protestant honteux vêtu de la pourpre de Rome. ” Ainsi définissait-il Chateaubriand, et cette définition, aiguisée par des haines perspicaces, porte loin. M. Barrès s’est gardé avec un bon sens prudent, des récentes fureurs anti-romantiques. Néanmoins il ne lui déplairait pas que son œuvre portât contre l’héritage romantique, contre les suivants et les tenants du “ musicien extravagant ”. Ce n’est pas seulement politique, tactique, et conscience de parti. C’est aussi, je crois, l’effet nécessaire de sa nature artistique et intellectuelle.

Il semble, en effet, qu’il y ait toujours eu chez lui deux moitiés d’âme étrangement et pittoresquement associées : l’une de réalisme matériel, vigoureux, sec, en tendons et en nerfs, à la Stendhal et à la Mérimée, et l’autre une âme de poésie opulente, abandonnée et défaite, tournoyante et vague; ces deux âmes s’harmonisant moins qu’elles ne se succèdent, ne se compensent, ne se combattent. Je ne veux pas évoquer ici le reste de l’œuvre de M. Barrès, ni tout ce qui, à ce propos, remonterait à ma mémoire ; mais la *Grande Pitié* nous offre un modèle fort clair de livre ainsi pensé, vécu, écrit en partie double. Le monde parlementaire d’une part, la terre française, vivante, respirante, chantante d’autre part, fournissent aux deux manières contraires les matières encore plus contraires qui leur conviennent. La sensibilité romantique était troublée par la conscience d’un monde où l’action n’est pas la sœur du rêve : M. Barrès a voulu, dans la plupart de ses livres, moins les accorder l’un à l’autre, que les pousser l’un et l’autre à l’extrême de leur logique et du plaisir qu’ils peuvent donner, tantôt les opposer dans des balancements harmonieux, tantôt les faire collaborer, comme c’est le cas ici, en une œuvre exacte, solide. C’est du fond de sa sensibilité, du lointain de tout ce qu’il connaît et qu’il aime, que nous le voyons convoquer “ tout le divin, à la rescousse ”, mais il ne le convoque point pour s’en émouvoir stérilement et solitairement : il le convoque pour lui

faire enfler une toile mesurée, calculée, méthodiquement tendue, un projet de loi parant à certaines nécessités présentes et précises.

Il introduit contre le romantisme sensualiste de Chateaubriand une volonté de discipline non morale, mais sociale : " J'ai trouvé, dit-il ailleurs, une discipline dans les cimetières, où nos prédécesseurs divaguaient. " C'est la même discipline qu'il demande aux églises : et il tire de là, pour lui et pour ses collègues, une psychologie, une éthique, du législateur vrai. Voilà un progrès très net, dans le sens d'une saine discipline, sur le romantisme. Mais, sur cette voie, toutes les disciplines ne marchent point du même pas. Si du point de vue de l'homme, nous passons au point de vue de l'artiste, si en face des deux livres nous regardons (et cela est d'un prix égal au prix de n'importe quoi) comment ils sont écrits, le *Génie du Christianisme* apparaîtra comme un type d'écriture classique, disciplinée, membrée et méthodique, qui mène à sa fleur l'art de Massillon et de Rousseau, et la *Grande Pitié*, en ses parties lyriques, comme un exemple d'écriture romantique, fluente, toujours prête à partir sur un thème incertain et pénétrant de musique, à abandonner celui-ci pour épouser cet autre, à enchevêtrer l'un et l'autre en une symphonie plus subtile, à enrichir d'éclatantes draperies le mode tournoyant et trépidant de Michelet. Les belles pages lyriques de M. Barrès sont, à la lecture, un enchantement, mais à chaque lecture un enchantement toujours neuf, parce qu'il n'est rien resté de la lecture précédente. Musique très analogue à celle des vers libres, qui ne peuvent jamais s'installer dans la mémoire. Cela se ploie, se replie, comme une rivière de plaine, en une incertaine mollesse, et le charme serait presque le même, si l'ordre des phrases était dérangé. Je lis dans la *Grande Pitié* ce mot significatif qui s'appliquerait si bien à l'œuvre de M. Barrès et qui nous mènerait si loin en elle : " Je ne vois pas dans la nature les dieux tout formés des anciens, mais elle est pleine pour moi de dieux à demi défaits. "

Mais, avec cette juxtaposition savoureuse et excitante des contraires que nous retrouvons partout chez lui, M. Barrès dans les parties de son œuvre qui ne sont point lyriques, éclate, avec robustesse, de toutes les qualités opposées. Alors il a de toutes les façons et sur tous les registres, le don de la figure saisissante qui fait masse, groupe, durée, des tableaux et des scènes tout formés, comme les dieux des anciens. Dans la *Grande Pitié*, l'entretien avec M. Briand, la peinture des couloirs, sont d'un relief et d'un rendu inoubliables, comme la Journée de l'Accusateur dans *Leurs Figures* ou la réunion de la Salles Chaynes dans les *Scènes et Doctrines du Nationalisme*. Les pages de cet ordre sont d'ordinaire semées des plus pittoresques images, qui font au contraire presque toujours défaut dans les pages de musique. M. Barrès a noté à la Chambre " ces êtres sans lumière dont le gros œil méfiant et très vite irrité ne sait rien voir au delà de l'abreuvoir du village " et l'on évoque la belle zoologie de *Leurs Figures*, la grenouille qui annonce, en remontant sur son bocal, que le beau temps est revenu, le grand épervier sur un étang glacé, et d'autres... Car un chapitre du livre nous révèle que, si cet habitant de Neuilly va méditer d'ordinaire dans le parc de Saint-James ou vers les pins du boulevard Richard-Wallace, il doit, pour préparer congrûment ses discours parlementaires, se transporter à l'autre bout de Paris, parmi les hôtes du Jardin des Plantes : utilisation méthodique, composition de lieu, qui suscite nos vieux souvenirs de l'*Homme Libre*, Jersey, Haroué, Venise. — On a d'ailleurs la sensation que M. Barrès ne fait qu'entr'ouvrir, dans son livre, son carnet d'observations parlementaires, ne nous donne qu'une légère esquisse de l'arche de Noé où, en vue d'événements qui feraient pleuvoir sur le temple au point d'amener le déluge, il a enregistré et classé les spécimens de la faune arrondissementière.

L'un et l'autre valant par des beautés fort différentes, les deux motifs, celui de bataille extérieure et celui de rêverie intérieure s'enchaînent de façon adroite, et leur alternance

donne une composition rythmique, assez analogue à celle du *Voyage de Sparte*. L'un est le motif de guerre, l'autre le motif de paix, et le nœud du livre se trouve placé d'une main juste en son milieu même, dans les dix pages de *Pax aut Bellum*. M. Barrès s'est plu souvent, et avec une grande justesse, à comparer son développement et la logique de sa vie à ceux d'un arbre qui croît : ces dix pages marquent exactement le point où la branche qui paraît aujourd'hui prend contact avec le tronc. Pour nous éclairer par une autre comparaison, elles forment le banc de repos placé dans la perspective où un livre et une œuvre mouvementés, riches, et d'apparence hasardeuse, sont saisis dans l'acte et l'unité d'un paysage équilibrés. "*Pax aut Bellum !* m'a dit le solitaire de Monte Oliveto. J'ai répondu : *Bellum !* Aujourd'hui je connais la stérilité de ces luttes... Après trente années la voix du vieil homme s'est fait accueillir : les cordes qu'elle devait frapper se sont mises à vibrer, et l'enthousiasme qui me disposait à une vie dangereuse se résout en une nostalgique aspiration à l'harmonie." C'était le *Bellum* de *La Haine emporte tout*, celui qu'on lisait à chaque page de *Du Sang*, la guerre pour elle-même, pour sa beauté, son ivresse, sa passion. Dans la *Grande Pitié* les images de guerre sont enchaînées au char de la paix. Sauf dans l'épisode des Accroupis de Vendôme, cette guerre tend à la diplomatie, à la mansuétude, à l' "amitié." En des pages délicieuses M. Félix Bouffandeau est incorporé, bon gré mal gré, à une "amitié française." Et peut-être, qui sait ? M. Barrès eût-il étendu cette indulgence sur les Accroupis eux-mêmes si l'académicien avait eu les coudées aussi franches que le député des Halles, et s'était souvenu qu'il reçut sous la Coupole, en un discours flatteur, l'auteur des *Blasphèmes* dans les vers duquel l'adjoint Leguay a pu puiser le fond et la forme de ses actes et de ses propos.

Sans doute pensera-t-on qu'il y aurait, sur un sujet si pressant, sur une question qui intéresse toutes les formes de la culture, d'autres matières à réflexion pratique que l'évolution

de l'écrivain et la technique de son art. Mais précisément le fond et la forme constituent deux ordres que ce livre ne permet pas de séparer. Le *Pax* qui lui sert de place centrale, il semble que les puissances de la *Grande Pitié*, laissées à elles-mêmes, le prolongeraient plus loin que l'auteur ne l'a conduit, et moins encore vers une absolution où personne, même les Accroupis, ne serait coupable, que vers un examen de conscience qui ne permettrait à personne de s'absoudre à bon compte du péché qu'il dénonce et condamne chez autrui.

" Moi-même, dit M. Barrès, j'ai prêché cette grande thèse triste : Laissons aller à la mort ce qui veut mourir. Mais il s'agissait de Venise et de favoriser le plaisir des esthètes. Quand nous parlons des églises de France, c'est leur esprit, la réalité qu'elles protègent, le contenu et le contenant que nous voulons maintenir. " Bien. Nous entendons que M. Barrès se garde ici, avec d'intelligentes précautions, de draper sa défense des églises dans le manteau funèbre de Chateaubriand, d'aimer en elles une beauté passée qui ferait cortège à sa vie descendante, et, comme les femmes d'un roi barbare, l'accompagnerait dans la mort. Pourtant qui sait si autour de lui un peu du manteau ne se discerne pas encore ? L'auteur de la *Mort de Venise* respirait sur la lagune tous les bouquets défaits de Chateaubriand, et c'est au nom de la beauté, du " plaisir des esthètes ", qu'il défend de toucher à la misère, à la décomposition et à la fièvre de Venise. Comme tous ceux qui exigent qu'une ville croupisse dans son ordure pittoresque, il parle en étranger qui passe, non en Vénitien qui demeure, et c'est son droit. Disons donc qu'il s'agit de Venise, et de favoriser le plaisir des étrangers, du peuple d'esthètes que gouverne le conseil des dix établi par M. Barrès. Au contraire, quand les églises françaises sont en jeu il s'agit de favoriser le plaisir, la culture, la civilisation des Français, qui, du plus humble au plus grand, y trouvent nécessairement, en tant que Français, les conditions et la figure de leur accord avec le passé et de leur confiance dans l'avenir.

Mais il convient toujours de favoriser un plaisir, une émotion, qui ne différent que par une plus grande richesse, une plus grande complexité du plaisir et de l'émotion que l'esthète trouve à Venise. Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas pour M. Barrès de la religion des autres, mais de sa propre religion telle qu'il la sent et la conçoit : " C'est pour moi-même que je me bats. " C'est pour lui-même qu'il se bat en France contre ceux qui ne veulent pas arrêter la destruction, comme c'est pour lui-même qu'il se bat à Venise contre ceux qui voudraient l'arrêter. Seulement voilà : dans le monde moral et même dans le monde matériel, les choses se conservent par le jeu des mêmes forces qui les ont créées ; la conservation, comme le dit Descartes, est une création continuée. Les églises, créées par la foi, ont été entretenues et maintenues par la foi. La sympathie pour la foi est-elle capable de tenir ici la place de la foi ?

M. Barrès exposant les raisons très justes pour lesquelles l'Etat a aujourd'hui le devoir d'aider largement les catholiques à entretenir des églises dont on a attribué la propriété aux communes, et défendant non moins justement le clergé contre une sortie de M. Briand, écrit que le devoir des prêtres est de " courir d'abord aux âmes. Pour nous autres laïques, que ce souci n'absorbe pas, veillons à protéger des pierres qui intéressent la nation autant que la religion. " Mais, comme cela est rappelé dans l'hymne admirable de la consécration, cité au chapitre IV, les âmes impliquent les pierres, ou plutôt, ainsi que dirait un scolastique, les pierres sont contenues éminemment, non formellement, dans les âmes. Les pierres ne peuvent être protégées, entretenues, continuées, que par des âmes, par l'homme en tant que chrétien. C'est par un côté artiste et artificiel de sa nature que le laïque, s'il n'est pas chrétien, s'intéressera à cette durée. Je crois même que M. Barrès se rend compte parfois de sa position un peu délicate entre le point de vue chrétien du fidèle pour qui l'église est la maison de Dieu, et le point de vue humain de l'incroyant pour qui l'église n'a de valeur et

d'intérêt qu'en tant qu'œuvre d'art. " Fût-elle dédaignée, la moindre église rurale enrichit la vie locale et constitue, pour ceux-là mêmes qui la regardent du dehors, une valeur spirituelle. " Mais si cette église est sans fidèles, que devient cette valeur spirituelle, distincte de sa valeur esthétique, et par quel paradoxe ceux qui la regardent du dehors, ceux qui ne sont pas les *vivæ lapides* employées à sa construction, peuvent-ils arriver à la maintenir ?

Essayant de serrer de plus près la question, je dirais que le grand danger qui subsiste encore, à l'intérieur des sentiments de M. Barrès, contre les églises, c'est que, pour lui comme pour les adversaires qu'il combat, les églises constituent d'abord des objets de propriété humaine, et ensuite (qu'on me passe le mot) des objets de consommation : tels sont les deux visages de leur grande pitié.

Des objets de propriété humaine. J'ai été très frappé d'apprendre, en lisant le livre de M. Barrès, qu'après la Séparation, la Cour de Cassation eut à se demander à qui appartenaient les églises sous l'ancien régime, et qu'on dut répondre, sans doute avec quelque embarras et quelque surprise : A Personne ! Et M. Barrès conclut : " Il résultait de là non pas une propriété d'Etat, non pas une propriété communale, mais une chose publique, commune à tous, hors du commerce, affectée à perpétuité au culte divin. Les églises, dans l'ancien droit, ce sont des choses sacrées, la propriété de ceux qui sont morts et de ceux qui naîtront, un domaine spirituel, le domaine de Dieu. " Le domaine de Dieu, c'est, historiquement, très juste. Mais Dieu, pour M. Barrès, c'est la continuité humaine ; pour la Cour de Cassation, interprète le plus haut de la loi, et pour toute la loi, Dieu porte bien le nom que Polyphème croit le nom d'Ulysse. Il s'appelle Personne. La loi française n'a, comme le cyclope, qu'un œil, l'œil matériel. Elle ignore le spirituel. Ce qui est " hors du commerce " est hors la loi, et la formule de la loi de 1902 sur les droits " qui ne sont pas dans le

commerce" est typique. Ce mot : le domaine de Dieu, même pris au sens large, renanien et social, où l'entend M. Barrès, n'a aucun sens dans la France juridique. Et cela, pour bien des raisons dont la plus réelle et la plus profonde est que, dans un pays de petits propriétaires, c'est-à-dire de propriétaires âpres et stricts, la propriété individuelle gouverne tout, s'étend sur tout ; la propriété communale, la propriété de l'État, ont une tendance à se modeler sur elle, à en épouser les formes. Non seulement le domaine de Dieu, mais le domaine non individualisé d'une continuité historique, paraissent des non-sens. Le jour même où j'écris ces lignes, les journaux nous apprennent que la Chambre des députés a fait cadeau d'une pièce importante du musée national à un souverain étranger. Ainsi le Parlement, dont M. Barrès, député du premier arrondissement de Paris, est comme un chef de file, se reconnaît un droit de propriété sur les œuvres d'art qui constituent le domaine intellectuel de la France ; la Vénus de Milo n'est le bien de la communauté française que précairement et tant qu'il n'a pas plu au Parlement de la vendre, de la mettre en gage, de la donner, ou d'en faire de la chaux : elle appartient comme le chanfrein de Philippe II à cette génération, que dis-je ? à cette législature. Notre propriété va de plus en plus à la forme individuelle et viagère, et les Eglises de France sont prises dans cette logique. Le "domaine spirituel", le "domaine de Dieu", ces termes sont, par la nécessité même qui les a dépouillés de leur sens ancien, pourchassés par nos légistes jusque dans les significations les plus souples et les régions les plus générales où M. Barrès les idéalise.

Des objets de consommation. Avec sa logique intérieure et vivante d'arbre, M. Barrès était conduit par tout son sujet à son dernier chapitre, qui s'appelle : *Les églises de France ont besoin de saints*. Ayant convoqué toutes les bonnes volontés, toutes les parcelles de divin qui pouvaient s'élancer à la rescousse pour défendre les pierres du passé, le passé de pierres et d'âmes,

M. Barrès s'écrie : " Que vaudraient ces puissants concours, ces armées du dehors si, dans la citadelle menacée, l'âme venait à défaillir ?... Ne ménageons pas notre peine ; nous en sommes abondamment dédommagés par l'honneur de servir une telle cause, mais faisons des vœux pour que chaque église trouve un prêtre exemplaire..... Devant ces églises, çà et là demi-désertées, demi-écroulées, je me surprends à murmurer la grande vérité, le mot décisif : les églises de France ont besoin de saints. " Il n'est pas un des sentiments de M. Barrès que je ne partage, qu'il ne rende en moi plus intense et qu'il ne m'aide à faire fleurir. Mais au dessus de ces sentiments il y a certaines lois logiques qu'il est peut-être nécessaire de discerner. Les lignes que je viens de citer nous amènent à nous demander si les deux états hostiles de la sensibilité française actuelle en face des églises humbles qui meurent, celui de leurs amis, celui de leurs ennemis (indifférents parlementaires, épiciers sauvages, accroupis), ne remontent pas à une même cause, s'il ne sont pas les attitudes de Français inégaux en culture et en noblesse, mais arrivés pareillement, des mêmes origines et des mêmes lointains, à constituer une société de consommation plutôt que de production. Les églises de France sont un capital entre les mains d'héritiers qui, en dehors des fidèles proprement dits, entendent en jouir, l'exploiter, non le continuer et l'accroître. Il est dès lors absolument nécessaire que, des deux façons et des deux mains, il soit dépensé et dissipé. Au plus bas degré des ennemis, les Accroupis représentent la figure la plus laide de la bête : les Accroupis utilisent le clocher de Saint-Martin selon leur nature qui est basse, qui les amène à terre, ils en font, comme ils disent, un " temple au dieu de la digestion ". Au plus haut degré des amis, la sensibilité de M. Barrès serait personnifiée dans la figure délicate de l'Ange musicien (je pense à la girouette du Lude dont le moulage est au Trocadero) : cette sensibilité utilise les églises de France, à une pointe extrême du temps, comme jadis elle éprouvait " à la pointe extrême d'Eu-

rope " la vibration la plus fine de la plus vieille culture. Cela est bien, cela est beau, mais je demande si cette consommation engendre une production, si c'est là un moyen de faire durer les églises, de les prolonger, ou si ce n'est pas une des nuances reconnaissables qui attirent un " esthète " sur Venise, la phosphorescence magnifique d'une décomposition ? Aussi M. Barrès a-t-il peu de confiance, malgré tout, dans les moyens qui sont les siens, dans la bataille qu'il livre et dans la chanson qu'il chante, et il finit par dire : " Les églises de France ont besoin de saints." Les églises ont besoin non de musiciens mais d'architectes, non d'esthètes mais de chrétiens. Et c'est toujours pour lui-même qu'il se bat. C'est lui qui, ayant besoin de ces églises, a besoin de ces chrétiens. Ah ! le *Jardin de Bérénice !* Si le christianisme devait périr bientôt (et ce n'est pas vrai), comme il serait, pour une intelligence éprise du parfait et du logique, encadré entre ce commencement qui produit et cette fin qui consomme : les chrétiens, les saints d'autrefois qui ont besoin d'églises et qui les font, les églises d'aujourd'hui qui ont besoin de chrétiens, de saints. Ceux dont M. Barrès est le chef de chœur cherchent à l'église la sainteté, mais la sainteté des autres, et dès lors rien ne s'édifie en pierre, tout coule en sable, en eau. Il y a quelque temps une société de distillation, ayant trouvé une formule de liqueur agréable au goût, en fit ingénieusement le " coin du quai " de la Chartreuse, la dénomma Bénédictine, et installa son usine à Fécamp : ses affaires et sa réclame s'étendant elle se construisit des ateliers et des entrepôts en forme de monastère médiéval (tous les touristes les ont visités). Et ce n'est pas tout. Les Bénédictins étaient encore en France, et la société, devenue fort riche, leur offrit dans ses beaux bâtiments un séjour confortable pour le nombre de moines qui leur plairait, sans autre fonction que d'être là et de montrer leur robe. Il ne répondirent mêne pas, mais j'imagine que le président du conseil d'administration, quand il conçut ce projet, dut se fonder sur cette raison : " La Bénédictine a

besoin de Bénédictins." La culture, la pensée, les livres de M. Barrès, sont pour la France, aujourd'hui, sa précieuse liqueur d'or, et dans la mesure où nous autres, du chœur obscur, nous y participons, nous souhaitons, avec lui, des églises pour nous, des saints pour ces églises, toute l'intégrité, en cette liqueur, de ses substances, de sa saveur et de son feu. Mais les voûtes et les voix du bel édifice qui sert d'écrin à ces alambics sont-elles bien celles qui préparent et qui imposent des saints ?

ALBERT THIBAUDET.

NOTES

LA LITTÉRATURE

PROMENADES LITTÉRAIRES (Vme Série), par *Remy de Gourmont* (Mercure de France, 3 fr. 50).

Le tour paradoxal que dans ses *Epilogues*, dans ses dialogues, dans les brèves chroniques où il opinait sur les faits du jour, se plut souvent à prendre M. Remy de Gourmont, aura pu quelque temps, indisposer contre lui des lecteurs fidèles. Il y cultivait une irrévérence tantôt légère, tantôt un peu trop appuyée, parfois juste et parfois moins juste. Il me semble que dans une forme limitée par le seul caprice, il se sentait trop libre, trop à l'aise ; rien n'y bridait jamais les sautes brusques de son jugement et même sa raison devait sans cesse être tentée d'abuser du plaisir divin d'avoir raison. Alchimiste naguère et fort curieux alchimiste, il ne nous cachait pas assez quel contentement et quel orgueil il ressentait à n'être plus rien qu'un chimiste, et renonçant à la pierre philosophale, à chiffrer des formules ou peser des atomes... Mais quel chimiste capricieux ! Il y a en M. de Gourmont à la fois du savant et du dilettante, du sceptique et du partisan... C'est ce qui fait sa valeur et son charme. Il y a surtout chez lui une extrême curiosité idéologique. Elle ravit et elle comble ; il arrive qu'elle déçoive, mais peu de temps. Elle est la clef de ses contradictions apparentes. Son érudition s'accompagne de pétulance, et même d'une sorte d'ébriété. Elle s'amuse à quitter son objet pour le

ressaisir avec plus de force. Mais quelle lucidité, quelle certitude, quand elle se fixe sur un livre ou sur un auteur ! — J'aime surtout M. de Gourmont quand il lit ; je l'aime plus complètement que quand il observe la vie... On n'a pas eu, depuis Sainte-Beuve, pareille passion du livre. Exalté par la chose écrite, son esprit double d'acuité et il redouble d'aisance. Il voit clair, il voit profond ; il va droit, sans en avoir l'air, à l'essentiel, à ce qui eût dû, semble-t-il, crever les yeux à tous les autres, s'ils n'eussent été des aveugles. Son don de mise au point est peut-être encore plus admirable que son don de discernement et de découverte. Dans cette nouvelle série de *Promenades Littéraires* (la cinquième) menées au jour le jour, au hasard de l'actualité, chaque détour nous offre une perspective imprévue. Et comme on sait gré à l'auteur d'insister si discrètement sur ses trouvailles ! Nul moins que lui n'est un rhétoriqueur. " Je ne suis point appelé, écrit-il, tel un docte professeur de belles-lettres, à dire ce qu'il faut penser d'une œuvre ou d'un homme, mais ce que j'en pense au moment où j'écris..." C'est le moyen de toucher juste. A propos du vers de Vigny :

J'aime la majesté des SOUFFRANCES HUMAINES

il dira : "Ce qui le touche (Vigny) c'est qu'elles sont majestueuses pour son esprit : ce n'est pas qu'elles soient des souffrances pour son cœur. Et ainsi jusque dans sa pitié, il y a de la froideur et une belle ordonnance esthétique... Alfred de Vigny est l'homme qui n'a jamais ri. Le rire vient de la conscience d'une supériorité momentanée, tellement évidente qu'elle se déploie joyeusement. Vigny à tous les moments, en toutes les circonstances, se sent tellement supérieur au reste du monde qu'il ne s'en étonne jamais. Rien ne peut altérer sa sérénité et comme il domine sa joie, il domine sa tristesse qui, du premier coup et tout naturellement, atteint au majestueux." Voilà qui paraît évident ; mais qui a formulé cela avec une telle plénitude ? Je ne résiste pas au plaisir de citer encore cette page sur "*le caractère de La*

Fontaine " : " Lui même ! Voilà qui l'intéresse bien plus que la satire générale de la société dont on a voulu voir le tableau critique dans la galerie de ses fables. La Fontaine n'eut jamais, je crois, de si vastes desseins et c'est précisément parce qu'il ne les avait pas qu'il donne l'illusion de les avoir réalisés. Cet homme était bien trop égoïste, pour s'intéresser de si près aux autres hommes et la morale de ses fables, si dure, si hautaine, si cruelle même, prouve bien qu'il n'a nulle intention de réforme. Il prend la vie comme elle est et la peint telle qu'il la voit. Mais comme on sent que ça lui est indifférent ! C'est une idée bien singulière de vouloir faire de La Fontaine un moraliste. Il ne perçoit le bien et le mal que dans leurs rapports avec lui-même. Il s'amuse de l'un comme de l'autre et au moment qu'on le croit le plus occupé à méditer sur les conflits des petits et des grands, des rois et des peuples, il prépare le papier où il va écrire *le Diable en enfer*. La Fontaine est d'une inconscience magnifique. Il est la nature même. Si par hasard c'était en ce sens qu'on eût insisté sur sa " bonhomie " je n'y trouverais rien à redire. Cependant il faut définir les mots. Son œuvre est la philosophie de l'égoïsme ingénu. Traduisez cela par un seul mot, si vous voulez, mais sachez du moins ce qu'il contient. " M. Remy de Gourmont ne sera jamais dupe des mots vagues qu'emploient nos esthéticiens. Son souci de critique est celui-même de Sainte-Beuve : de fixer des valeurs précises — et il se trompe rarement.

H. G.

LA POÉSIE

LUMIÈRES DU MONDE, par *Paul Castiaux*. (Mercure de France, 3 fr. 50.)

On connaît avantageusement M. Paul Castiaux par son

second recueil de vers : la *Joie Vagabonde*. Celui-ci, *Lumières du Monde* est plus libre et plus personnel. Il est écrit en vers libres presque toujours blancs, mais rythmés avec tant de diversité et soutenus si à propos par de discrètes assonnances, quand le rythme devient monotone ou défaillant, qu'ils donnent à mon oreille une satisfaction complète. Au fait, ce que j'ai pu reprocher à certains tenants du vers non rimé, ce n'est pas tant le défaut d'assonnances ou de rimes dans leurs poèmes, que l'absence voulue de compensations rythmiques et la coïncidence désastreuse de l'insonorité totale avec la pauvreté mécanique des coupes. Ici la vie réside dans le rythme. Pourquoi l'exigerai-je par surcroît dans l'écho sonore ? — A peine reprocherais-je à M. Paul Castiaux d'abuser quelquefois des touches séparées et de sacrifier la ligne générale du mouvement à l'harmonie partielle des strophes et même aussi, ce qui est plus grave, des vers. Mais son livre possède tant d'autres qualités et il est si précisément composé dans un esprit de “ succession lyrique ” que le reproche doit tomber. — M. Castiaux se pose ici résolument en poète de sensations et d'images. On peut découvrir un sens idéal dans l'économie de son livre ; mais il n'en aurait pas, qu'il n'y perdrait pour ainsi dire rien. Il vaut par le chant, par l'ivresse, par la justesse de l'impression pittoresque, par la variété de la métaphore. Il peint le lumineux essaim des souvenirs autour d'une âme qui s'abandonne à son plaisir. Voici le calme de la petite ville de province :

> *L'ombre est partout comme de l'ouate* ;
> *Entre les murs et les hauts arbres*
> *Passe, sournois et froid, un humide silence,*
> *Et l'on voudrait parfois qu'une goutte de bruit*
> *S'en vint tomber, pour l'émouvoir,*
> *Sur l'eau malade de ce calme.*

Voici, du haut de la colline, le pays autour de Florence où

les calmes maisons blanches
Sommeillantes brebis
Paissent le reposoir tendre du crépuscule.

Et le soleil descend et il emplit le ciel d'un encens d'or,

Comme un charbon rougi fécondant l'encensoir.

Voici la mer à Ploumanac'h, le sirocco à Porquerolles... Et voici simplement une harpe, qui

Tend sa proue arrondie où brille un éclair d'or
Avec les gréements de ses cordes..
Serait-ce Argo voulant cingler
Vers quel trésor et sous quel ciel?...

...Je me souviens des grands et beaux départs hautains
O navires, quand les voilures
Se gonflent, fécondées par le vent amoureux,
Glissant vers l'horizon, sous le béant azur
Avec transport, comme des lyres frémissantes.

Mais c'est dans la délicatesse que M. Paul Castiaux trouve ses inflexions les plus personnelles. On goûte souvent, en le lisant

Le charme tiède et nonchalant de la chanson
Frôlant exquisement le paresseux instant
D'un doux plumage bruissant.

Il n'a plus à mon sens qu'à se débarrasser de quelques petites manies syntaxiques qui lui viennent du plus mauvais symbolisme, comme l'emploi abusif du mot *en*

(La ville EN *reposoir heureux de sieste)*

pour être maître de son métier et de son art et nous donner des œuvres accomplies.

H. G.

*
* *

CENDRES, par *Edouard Ducoté* (Occident).

Les vers d'Edouard Ducoté ont toujours été ceux d'un sage. La forme en est toujours pure, simple et discrète, l'accent lyrique modéré, l'esprit, l'intention calmement didactiques. L'ode est moins son fait que l'épitre, l'élégie amoureuse, la fable. En ce sens, il descend directement de nos poètes classiques. Il n'a guère participé en fait au mouvement symboliste. Il a trouvé dans le vers libre moderne une sorte d'abandon et certaine musique qui rajeunissent le vers libre ancien, et sans trop quitter celui-ci, il a su profiter des conquêtes de celui-là. Son dernier recueil est peut-être, à mon sens, le meilleur de tous. Cette attitude de noble résignation en face des biens et des maux de la vie que résument ses nouveaux vers, n'est pas neuve pour lui ; elle a pris simplement plus d'assiette, plus de poids, plus de maturité ; elle est plus légitime à l'été de l'âge qu'à son printemps ; elle est beaucoup plus émouvante ; elle sait mieux se ramasser. C'est dire qu'aux grands poèmes dialogués la *Nouvelle Épouse* et la *Mort d'Héraclès*, même au joli récit de *Pescecola* où M. Ducoté nous rappelle qu'il sait conter, je préfère les courtes pièces où il exprime directement la précoce sagesse de ses quarante ans. N'y cherchez pas d'images imprévues, de sensations singulières, de hardiesses ni de fureurs. Le dépouillement est total ; il ne faut pas plus de métaphores à Ducoté que n'en eut besoin Moréas ; il ne lui faut même pas cette tension oratoire qui donne aux *Stances* leur force dure. Une main qui se tend, une ceinture qui se dénoue, la simple retombée d'un geste humain... A défaut d'un poème qu'il faudrait citer en entier, voici une pure épigramme sur l'automne :

La tristesse de l'automne
N'a plus pour moi de douceur :
Quand les bois se découronnent
Je sais trop bien que j'en meurs.

Et à celle-là répond celle-ci :

Seras-tu, cœur trop sensible,
A la merci des saisons ?
Réserve-toi, bonne cible ;
Il est d'autres trahisons.
L'amour, l'art et l'amitié
Te blesseront sans pitié ;
Et, fol, tu te mets en deuil
Pour peu que tombent les feuilles.

C'est le même homme qui, penché sur les yeux de son jeune enfant, s'écrie :

Tu m'es étranger déjà
Ainsi que les autres hommes.
Mon fils, tu n'es que cela :
Tout le reste je l'ignore.

Cet homme souffre et ne cache point qu'il souffre, et pour exprimer sa douleur choisit le plus humble langage. En ce temps de virtuoses et d'équilibristes, voilà qui sonne humain et franc.

H. G.

*
* *

LA FLÛTE FLEURIE, par *Tristan Derême*, (Collection des Cinq).

Le *Poème de la Pipe et de l'Escargot* annonçait la *Flûte Fleurie.* Mais il n'eût pas suffi à nous faire présager de quelle abondance, de quelle variété la veine ironique et lyrique de M. Derême était capable. Ce poète facile est un poète charmant. Il écrit des épitres comme Boileau, mais avec la plus cocasse impertinence et la plus folle imagination. C'est une sorte de Jammes qui accepterait une fois pour toutes d'être plaisant, de n'être qu'un adroit artiste et qui reculerait délibérément les bornes jusqu'ici permises de la fantaisie littéraire. Exemple :

L'ombre élève un parfum de tilleul et de fraise,
Métonymie, antonomase, catachrèse,
Et c'est sur ses secrets que je me penche. Elle est
Sous la tonnelle, une tulipe au bracelet
Et mord un brin de buis plein de sèves amères.
Et je la vois sourire aux marges des grammaires.

Goûtez maintenant cette petite allégorie :

Mon espérance était tombée
Sur le dos comme un scarabée...

Mais tu parus sur le chemin
Rieuse une ombrelle à la main.

Tu retournas l'insecte frêle
Avec la pointe de l'ombrelle.

Et soudain l'insecte au delà
Des soleils calmes, s'envola.

Mon espérance était tombée
Sur le dos comme un scarabée...

Faites chanter aussi ce joli rythme :

Dans le calme, la barque se balance
comme un vers que je dis ;
Dors mon amour, aux vagues de silence
des golfes attiédis.

Alors, vous aurez idée des ressources de métier et de sentiment dont dispose M. Derême. Mais il n'a pas besoin pour plaire et se montrer original, d'user d'artifices comiques tout au plus dignes de Rostand et qui n'ajoutent rien à l'humour authentique de sa poésie :

Celui qui partira loin de la ville, QU'IL LE
veuille ou non, pleurera ton visage tranquille.

Il a assez d'esprit inné pour n'en pas chercher dans le jeu des rimes. Depuis Banville, nous avons eu Mendès hélas ! et Bergerat, les Rostand père et fils... — ce sont des souvenirs pénibles qu'il ne peut être avantageux à M. Derême de réveiller.

H. G.

*
* *

L'ÂME DU PURGATOIRE, par *Pierre Nothomb* (Lamertin, Bruxelles).

J'ai parlé élogieusement ici, l'autre année, d'un poème de M. Pierre Nothomb. *L'Ame du Purgatoire* confirme l'impression que m'avait donnée *Notre-Dame du Matin* et je répéterais à son propos les mêmes choses. Blancheur, candeur, musique ; un sens exquis de l'immatériel, de plus en plus voisin de celui que nous admirons chez Van Lerberghe... Je transcrirai l'ascension vers la Lumière de l'âme délivrée de ses tortures purificatrices.

Il bondit !
Il est là ! il est comme un éclair !
Et sur la mer

Son ombre de feu resplendit :
Il déchire le ciel
D'un vol surnaturel,
Il vient à moi tout droit,
Il est la Joie !

Je ne respire plus,
Il m'enlève
Je ne vois plus, je n'entends plus, je ne sais plus !
Je suis atome dans le rêve,
Je suis un cri dans l'inconnu !

Je vois battre des ailes,
J'entends chanter,

Je suis une étincelle
Dans la clarté.

Je reconnais des visages,
J'entends des mots vertigineux,
Je ne sais plus, mon Dieu, mon Dieu !
Je suis fait de souffle et de feu...

Et je sens que tout en moi change
Et que je m'affranchis des formes et du temps
Et que dans un instant
Cet ange
Qui m'emporte à travers le grand ciel éclatant,

Va ouvrir ses deux bras dans l'espace suprême
Et que de mon propre élan
Je vais aller léger, tremblant,
"Vivre en Dieu même".

H. G.

LE ROMAN

L'ENQUÊTE, par *Pierre Hamp* (Editions de la Nouvelle Revue française, 3 fr. 50).

Ceux qui pensaient être descendus, avec les romans de Zola, au cœur même de la vie ouvrière, ceux-là seront assez surpris, ouvrant un livre de Pierre Hamp, de constater la distance qui sépare le point de vue d'un bourgeois, eût-il l'esprit ouvert et la sympathie éveillée, du point de vue d'un homme qui a vécu de la vie ouvrière. L'un voit du dehors, l'autre du dedans ; et si le premier, ayant l'œil plus frais, peut conserver l'avantage tant qu'il s'agit de saisir le pittoresque de la vie populaire,

l'autre seul a le droit d'ouvrir la bouche s'il s'agit d'en atteindre l'âme.

Ce qui perd ceux qui pourraient valablement nous parler de la "peine des hommes", c'est d'abord qu'ils n'ont pas eu le loisir de se créer un outil littéraire à la mesure de ce qu'ils ont à dire ; c'est, ensuite et surtout, que les problèmes et les conflits qu'ils étudient pèsent sur eux trop directement, trop brutalement, leur causent trop d'angoisse et d'indignation. Leur voix tremble. Ils croient décrire, alors qu'ils plaident ; ils croient fournir des documents, alors qu'ils n'apportent que thèses et pamphlets. Non qu'il faille faire l'injure à Pierre Hamp de lui attribuer un sang-froid inhumain ; il est aussi passionné, aussi révolté qu'on l'attend de lui, mais il tient tête à sa passion. Il sait qu'il y a un temps pour juger, un autre pour combattre et qu'une plume n'est pas un gant de boxe. Il n'est enrôlé dans aucun parti, ne reçoit aucun mot d'ordre et ne doit à personne de ménagements. Aussi le suit-on avec confiance. Si, dans la peinture des milieux bourgeois, son coup d'œil manque quelquefois de subtilité, ce n'est qu'en ce qui concerne les habitudes et les mœurs ou, si l'on veut, l'histoire intérieure de cette classe ; mais l'histoire extérieure, celle des conflits du travail, il la connaît parfaitement. Il la connaît indépendamment des théories, par la fréquentation des hommes, de leurs maisons et de leurs chantiers. Impartialité en face des deux camps et impartialité à l'égard de la vie. Quelque noirs que soient les aspects qu'il nous en retrace, il le fait sans esprit de dénigrement. Quelle que soit la déchéance humaine, jamais elle n'arrachera à Pierre Hamp un aveu de découragement ; et c'est la beauté de son livre que de respirer une foi si robuste malgré si peu d'illusions.

Sous prétexte d'une enquête sur les dépenses alimentaires des familles ouvrières, Pierre Hamp parcourt usines et taudis, et sans ralentir ni refroidir un récit qui reste sans cesse émouvant, il l'étaie de chiffres et de documents. Ce n'est ni du roman ni de l'économie politique. C'est le pathétique vrai du travail.

Le style de l'*Enquête* est de la même veine, sobre et forte, que celui de *Marée fraîche* ou de *Vin de Champagne*. On avait pu s'inquiéter de voir, dans le *Rail*, un excessif souci de concision violenter les phrases, les tronquer, les écraser l'une dans l'autre. Ce livre était mal accueillant, hérissé à plaisir ; il fallait relire deux fois des passages qui n'impliquaient en eux-mêmes aucune difficulté d'intelligence. Avec l'*Enquête* on est de nouveau dans la clarté, aussi loin des concessions au désir de plaire, que des sacrifices au maniérisme de la sauvagerie.

J. S.

LE THÉATRE

MIGUEL MAÑARA, mystère en six tableaux par *O.-W. Milosz* (Représentation du Théâtre Idéaliste).

Une courageuse petite troupe, désireuse de monter des chefs-d'œuvre, mais dépourvue de ressources, a eu la paradoxale et heureuse idée d'offrir des spectacles gratuits. Donnant l'exemple du désintéressement, elle a su l'encourager autour d'elle, et chacun sait qu'avec un tel levier on déplace des montagnes. Le Théâtre Idéaliste qui a déjà trouvé moyen de monter du Griffin et du Jammes, vient de représenter *Miguel Mañara* de O.-W. Milosz. On se rappelle cette œuvre noble et passionnée qui parut ici même en 1912.

Quand on songe aux difficultés que représente la mise au point d'un pareil ouvrage dans un théâtre régulier, avec une troupe entraînée et qu'aucun autre souci ne distrait, on admire qu'avec des moyens de fortune on arrive à en réaliser même une ébauche. La représentation du Théâtre Idéaliste n'est pas davantage, mais pas moins non plus. On y a pressenti quelle

figure pourrait faire à la scène cette œuvre âpre et sévère dont la chaleur et l'éclat semblent s'échapper par les déchirures d'un cœur tourmenté.

M. Milosz a raison de nommer " tableaux " et non " actes " les six grandes scènes qui composent son mystère, vu que précisément l' " action " en est absente. Ce sont six points de repère dans une vie accidentée, six étapes, six courts paliers. Point de mouvement ni de crise dans le courant d'une de ces scènes. L'attaque en est forte, dramatique et surprenante ; la suite du tableau ne fait que développer ces premiers accords. Et ce n'est pas là un reproche, car il semble bien qu'il soit dans l'esprit du " mystère ", par opposition au " drame ", de ne traiter des sentiments que dans leur généralité, sans entrer dans ces nuances particulières ni dans ce détail de circonstances qui appartiennent aux conflits purement humains.

Si *Miguel Mañara* représente la légende originaire ou plutôt le récit historique d'où est sortie la légende de Don Juan, il faut avouer que la matière en est riche et belle, et que la tradition a eu grand tort d'en laisser tomber la plus grande partie. L'aventure de ce débauché qui s'éprend d'une toute jeune fille, l'épouse, la perd presque aussitôt et qui de désespoir se jette dans la pénitence religieuse, portant l'outrance de la vertu aussi loin qu'il avait poussé l'excès des sens, ce récit a quelque chose de logique, une vérité profonde qui satisfait pleinement l'esprit — mieux que ne fait le gouffre de flammes où ne sachant comment se débarrasser de son admirable libertin, Molière prend le parti de le précipiter.

La langue de M. Milosz a de la force, de la générosité, de l'accent. Ces six tableaux sont pathétiques et l'on y sent, ce qui est si rare, un don de poésie, non verbale, non surajoutée, mais jaillie du cœur même des personnages, jaillie de la vérité des sentiments et non du commentaire qui les entoure. Tel le récit de la petite Girolama à Miguel amoureux, telle encore l'exhortation de l'abbé au débauché pénitent. Il y a là de la

grandeur et de l'émotion. Souhaitons de voir *Miguel Mañara* sur la scène du Vieux Colombier.

J. S.

* * *

LES POÈTES DE MADAME SARAH-BERNHARDT.

Madame Sarah-Bernhardt est enfin décorée. Elle avait mérité d'obtenir plus tôt cette distinction. C'est, comme on dit, une très " grande artiste ". — Or " ses poètes " résolurent de la fêter : les poètes sont reconnaissants. L'apothéose eut lieu à l'Université des Annales. Là, on les vit défiler en bon ordre sur une scène préparée, puis se grouper " en un superbe ensemble " autour de leur "géniale interprète". On lut des vers, toutes sortes de vers, ni plus ni moins mauvais que vers de circonstance. M. Edmond Rostand, ayant composé une fois pour toutes, en une occasion précédente, le sonnet d'hommage définitif, s'avisa d'en distribuer les quatorze vers, voire les vingt-huit hémistiches, à une troupe d'interprètes chargés de symboliser les différentes " créations " qui firent la gloire de Mme Sarah ; il y joignit même un chœur, un chœur de voix simultanées, qui déclamaient le même vers à l'unisson. Au dernier vers, Hamlet s'inclinait vers la tragédienne et déposait le baiser de Shakespeare " aux bagues de ses doigts ". — C'eût été fort bien, sans Shakespeare. Shakespeare ne semble pas à sa place, ni à son aise entre MM. Rostand et Jean Aicard, entre MM. Auguste Dorchain et Miguel Zamacoïs ! Vraiment ces messieurs eurent tort de le prier à cette fête. Quand il parut, on sentit toute leur misère, toute la misère de la poésie qu'a servie Madame Sarah. — Certes, elle a droit à toute la reconnaissance de MM. Rostand, Aicard, Dorchain et Zamacoïs. Elle les a tirés de l'ombre. Elle a prêté son talent, son génie à leurs médiocres productions. Mais qu'a-t-elle fait pour Shakespeare ? Elle a joué *Hamlet* ; c'est tout ; et moins, je le crains bien, par dévotion shakespea

rienne que par amour du travesti. Au cours de sa longue carrière elle a obstinément ignoré Desdémone, Juliette, Cordélia. De même, à peine a-t-elle joué Racine... Et cette " princesse du geste ", n'aura pas fait l'aumône d'un seul de ses gestes aux tragiques grecs ! Elle a vécu au temps d'Ibsen et s'est éprise de Sudermann et de Sardou... — Oui ! plus j'admire son talent, plus je me sens prêt à lui rendre hommage, plus je mesure l'étendue de son prestige sur le public du monde entier, — plus je me sens impitoyable, lorsque je considère l'emploi qu'elle en a fait. Etant tout à fait libre d'imposer au monde la poésie la plus pure, la littérature la plus haute, elle a attelé à son char quelques faiseurs de mélodrame et quelques poètes disgraciés, qui certes ne la valaient pas, mais sur lesquels elle pouvait dominer encore... Son souvenir restera lié étroitement à celui de Sardou, de Rostand, de Mendès — et ce sera la vengeance de Shakespeare.

H. G.

LES EXPOSITIONS

PETITES EXPOSITIONS: CH. CAMOIN (chez Druet); L'ART DÉCORATIF (chez Manzi) ; PICASSO (à la Peau de l'Ours).

On peint trop, on expose trop ; les salons n'y suffisent pas. Nous renonçons à rendre compte des incessantes manifestations de nos peintres. Ils sont en train de devenir les journalistes du pinceau. Laissons les faire. — Nous nous contenterons de noter au passage l'émotion neuve ou ravivée que tel ou tel tableau saura nous procurer encore et de le signaler ici.

On dispersa, le mois dernier, aux enchères publiques, une collection singulière, dite de la Peau de l'Ours. On n'imagine pas ensemble plus disparate, plus évidemment inégal. J'en éviterai la nomenclature fastidieuse. Des noms connus, aimés, y voisineraient injustement avec d'autres noms qui jouissent à mon sens d'une célébrité indue. Personne n'y est très bien représenté, si ce n'est Picasso. Et c'est l'occasion de déplorer qu'un peintre aussi doué, dont on retrouve avec tant de plaisir après des années les premiers ouvrages et dont la manière ancienne me semble aller vers une solide consécration, adoptant la folie du jour, peigne aujourd'hui — si on peut dire peindre — avec des timbre-poste, des enveloppes et des en-tête de journaux ! L'homme qui a cerné d'un trait un peu dur, mais hardi et ferme, ses curieuses silhouettes de baladins et introduit dans ses essais décoratifs je ne sais quelle spiritualité troublante dont je ne vois l'exemple nulle part ailleurs, et pas même l'indication, consentant aujourd'hui aux excentricités niaises du futurisme ! quelle déchéance ! quelle misère ! Au milieu des novateurs d'hier, sa personnalité domine — et il renonce à celle-ci. Passons.

Camoin n'est pas Marquet. Son trait a moins de décision et ses valeurs moins de justesse. Mais dans le grand nombre d'études exposées à la galerie Druet, quelques unes, — des barques sur l'eau trouble d'un port — marquent une vigueur délicate. Comme beaucoup de ses émules, il s'en remet trop au hasard qui n'est pas l'inspiration.

La touche de Vuillard peut sembler hasardeuse. Non. Ou du moins la collaboration du hasard, il la limite à l'exécution des détails. Le hasard de la main raffine sur l'effet d'ensemble qui est volontairement obtenu. La grande décoration qu'on peut voir chez Manzi est le morceau le plus diapré, le plus un, le plus libre que nous connaissions de ce peintre. L'objet est partout respecté et cependant le peintre n'abdique nulle part. Papier peint, dira-t-on. Soit : nous avons le papier peint comme

les anciens avaient la fresque.— Des Degas magistraux, de toutes les époques, deux Roussel complets, *absolus*, où aucune forme n'est esquivée — c'est chose rare — où l'improvisatoin garde pourtant sa fleur ; de lyriques Monet qui, par la faute des empâtements, vieillissent mal, il faut le dire ; des dessins de Toulouse-Lautrec... voilà les merveilles nouvelles que M. Manzi nous découvre. Puvis veille sur la grande salle avec les cartons un peu froids de la décoration de Boston. Mais quelle grandeur sous l'académisme hérité, dans le camaïeu à l'huile de son *Pégase* ! Et je voudrais que les jeunes peintres d'aujourd'hui, en quête du trait incorrect qui serait la marque visible de leur génie, vinssent prendre une leçon de modestie devant l'esquisse à la gouache de l'*Inspiration Chrétienne*. Celui-là travaille pour lui ; il n'a pas souci d' "épater" ; ni d'épater le public ; ni de s'épater lui-même. Son esquisse ? un ouvrage de bon écolier; on y sent une naïveté qui sait oublier la science. — Un dessin de Rodin semble toujours un dessin d'homme de génie. Homme de génie, Rodin l'est, mais aussi veut l'être. Puvis le sera, mais sans le vouloir. Voilà la nuance. Et quant à nos plus jeunes peintres, ils veulent l'être, ils feignent de l'être, et ne le sont en aucune façon.

H. G.

LETTRES ALLEMANDES

VERKUNDIGUNG (L'Annonce faite à Marie), par *Paul Claudel.* Traduction de *Jakob Hegner* (Hellerauer Verlag).

Il conviendrait, si l'on n'envisageait que le détail de l'expression, de louer M. Hegner. Il a rendu avec une intelligente

piété et un rare bonheur le rythme, les images, les paroles de Claudel. Mais quoique le consentement de l'auteur nous en ôte presque le droit, nous ne pouvons nous empêcher de protester contre les transformations qu'a subies l'*Annonce faite à Marie*

Non que nous voyions dans le changement de Pierre de Craon en Peter von Ulm, et du royaume délivré en un vague empire germanique, autre chose qu'un hommage : Cette annexion témoigne d'une certaine admiration nietzschéenne pour l'individualisme aristocratique du XVIIe siècle français et la violence que faisaient aux anciens Corneille ou Racine. Mais la transposition gâte par ailleurs l'œuvre française. Il est dans le drame de Claudel des choses qu'on ne peut rendre, d'autres qu'on ne peut supprimer. Que signifie " Warum quäkt (?) denn mein Herzchen ? Warum quäkt denn mein Schätzchen ? " auprès du " Quoi qu'i gnia, ma joie ? Quoi qu'i gnia, mon trésor ? " dont Mara accueille la résurrection de son enfant (devenue en allemand Obäne !!) ? Et dans la bouche des petits paysans :

Josef, lieber Josef mein

au lieu de

Marguerite de Paris !
Prête-moi tes souliers gris !
Pour aller en paradis !

Non seulement l'allemand est impuissant — comme le français le serait pour le Volkslied — à donner ce qui n'est que de notre race et en particulier le parler où les gens de l'Est mêlent à leur rudesse un accent si tendre ; mais il est un autre accent, de l'âme celui-là, qui va se perdant à Hellerau.

Je n'avais jamais si bien senti que dans le drame de Claudel l'importance de l'atmosphère et ce lien mystérieux dont nos provinces sont liées à leur terre, à leur soleil, à leurs moissons. Il n'est pas indifférent au progrès de l'action que celle-ci se passe à Salhof ou à Combernon, qu'Anne Vercors parte du

royaume où " tout est ému et dérangé de sa place ", où il n'y a plus de roi, plus que

deux enfants.
L'un, l'Anglais, dans son île
Et l'autre, si petit qu'on ne le voit plus, entre les roseaux de la Loire.

ou bien qu'il évoque à son départ l'aigle germanique et les brigands noirs du Rhin. Andreas Gradherz peut lui aussi tenir son fief de Saint Remy de Reims et de Geneviève de Paris : son âme ne saurait être celle d'un Vercors. La Souabe a sa craie, ses cathédrales ; leurs cloches ne sonnent pas comme à Reims. Faute d'avoir entendu le carillon de Monsanvierge la Violaine allemande n'est plus Violaine. " Violäne " redit les paroles de l'héroïne lorraine, mais elles n'ont pas de sens dans la bouche de celle qui n'a entendu au lieu du nom de Jeanne d'Arc que celui de Hans, Hans à la peau de mouton, dont le peuple se gausse, " votre Hans, la mère, qui conduit l'empereur Charlemagne au sacre, avec son casque et son bâton. "

F. B.

DIVERS

UN " INSTITUT DE CULTURE FRANÇAISE " A BRUXELLES.

Il faut que nous sachions qu'on lutte passionnément pour nous au delà de nos frontières. Le péril le plus grand qui menace notre langue et notre culture est, après le germanisme dans les pays annexés, le flamingantisme dans les pays belges. De la même façon que la *Revue Alsacienne*, que les *Cahiers Alsaciens* à

Strasbourg, l'*Institut de Culture Française* qui vient de se fonder à Bruxelles, se dévoue à notre génie. Il se dresse expressément contre la routine et les tendances flamingantes de l'enseignement officiel. Mlle Marie Closset que nos lecteurs connaissent bien sous le nom du charmant poète Jean Dominique, a été l'instigatrice, on peut dire la fondatrice de l'Institut. Son dessein est d'imprimer dans l'esprit des jeunes filles et des jeunes femmes qui seront appelées à instruire les nouvelles générations, le souci de la plus haute liberté intellectuelle. Dans sa leçon inaugurale elle définit ainsi ce qu'elle attend de son public. " La dignité consiste à ne pas se leurrer, à ne jamais tromper les autres. Vous ne vous tromperez pas vous-mêmes, c'est à dire que vous vous respecterez, si ayant sincèrement reconnu votre ignorance, vous vous appliquez sérieusement et quotidiennement à en diminuer l'étendue... J'attends que, dès ce moment, vous vous sentiez entre ses murs, comme obligées par le titre d'élèves de l'*Institut de Culture Française*, à découvrir chaque jour dans votre esprit de nouvelles occasions d'admirer, de nouvelles et impérieuses nécessités de comprendre... " Tu ne jugeras point. " La sollicitation des examens et des diplômes, le raccourci des programmes d'une part, et, d'autre part, le point de vue pratique exclusivement utilitaire sous lequel on envisage volontiers la vie, ont incliné les jeunes gens à une sorte de rapidité désinvolte dans l'énoncé de leurs jugements critiques et d'arrogance positive dans les questions même les plus éloignées de leur compétence. Trancher de tout a toujours été synonyme de ne savoir rien de rien. Chercher à s'éclairer sur toutes choses, au contraire et se reconnaître, devant la plupart, incapable de faire figure, sinon de spectateur et d' " enquêreur " comme dit Montaigne : voilà la marque d'un esprit conscient de soi-même qui déjà a fructifié sur quelque point. " Mlle Marie Closset réclame de ses élèves tout de suite et tous les jours, " un acte, si petit et invisible soit-il, à la glorification d'une *idée*, pour l'amour désintéressé d'une *idée*, " une séparation volontaire

d'avec ce qui est médiocre ", conditions essentielles d'un enseignement supérieur. Voilà de nobles et fermes paroles ; voilà la belle attitude de l'intellectuel français. Dans le rapport, présenté au congrès de Gand par Mlle Closset, sur " la culture française dans l'éducation féminine, nous lisons encore : " La langue française devrait être en Belgique la base de l'enseignement général. Cela est d'autant plus important pour les femmes que leur programme scolaire excluant le latin, l'étude continuelle et approfondie du français peut seule devenir pour elles l'instrument de cette logique, de ce clair enchaînement des idées, de cette faculté de détacher l'essentiel du détail qui ne nous est point innée et que nous avons, en raison de notre nature, tant de peine à acquérir... La connaissance de la langue française et des chefs-d'œuvre écrits dans cette langue est pour notre pays l'instrument de la véritable libération de l'intelligence et de son développement. " Et parlant enfin de la nation belge, Mlle Closset déplore d'y voir " alliée à tant de beaux et puissants instincts, une si arrogante vanité de l'intelligence ", quand elle refuse " par obstination et vantardise, de boire à la coupe toute proche que lui tend la plus généreuse de ses sœurs. "

H. G.

*
* *

TROISIÈME LISTE DE SOUSCRIPTEURS à l'édition monumentale d'*Une Saison en Enfer* par Arthur Rimbaud.

Exemplaires sur Japon impérial à 100 *francs :* MM. Gabriele d'Annunzio ; Brentano's ; Henri Church ; The Times Book Club, Londres.

Exemplaires sur vergé à la cuve Van Gelder-Zonen à 50 *francs :* MM. Asher et Cie, Berlin (2 ex.) ; Melle Germaine Audinet ; MM. André Bertaut ; René Boylesve ; Ernest de Crauzat ; Henri Delormel ; A. Dragon ; Dominique Durandy ; Jean Duriau, Santos (Brésil) ; E. Fouque, Sedhiou (Afrique occi-

dentale) ; Henri Gans ; A.-J. Gonon ; Charles Henrion ; Mme Hillel-Erlanger ; MM. Paul Istel ; Keller ; René Kieffer ; Per Lamm et Cie ; Jules Laroche ; Jean Lœw ; Maurice Maeterlinck ; Mme Matsa ; MM. J. Maurice ; A. Messein (2 ex.) ; O. W. Milosz ; Léo H. Myers, Londres ; Dr Philippe Neel ; J. Parnin ; P.-P. Plan ; Joseph Reinach ; A.-C. Salomon ; Maurice de Schlumberger, Scribner's sons, New-York ; Erich Steinthal, Berlin ; Charles Vandeputte, Bruxelles ; Dr G. Vitoux ; Mmes Eva Wollmann, Berlin, J. Wilmart-Urban, Bruxelles.

Les souscriptions sont reçues à Paris : chez l'imprimeur Pichon, 21, boulevard de Sébastopol ; à *la Nouvelle Revue Française*, 35, rue Madame, et au *Mercure de France*, 26, rue de Condé.

Le tirage est achevé ; on peut le voir chez M. Pichon. L'ouvrage broché sera livré aux souscripteurs dans quelques jours.

* * *

A la page 499 (ligne 7) de notre dernier numéro, dans la note consacrée par Paul Claudel à Wolf Dohrn, au lieu de : *inconvenable*, il faut lire : *inconcevable*.

LES REVUES

Revues Françaises :

La Revue Bleue du 7 mars publie quelques *Lettres Inédites* de Montesquieu, qui sont d'un tour charmant et d'une profondeur aisée. Il écrit à Jean-Jacques Bel, en date du 29 septembre 1726, à propos d'un ouvrage de l'abbé Dubos :

Vous me demandez de vous expliquer mon sentiment, voici ma première idée : je prendrais un système moyen, et je crois que l'on juge par sentiment et par discussion. Deux critiques ont une mesure égale d'esprit, celui qui a le plus de sentiment et de goût est le plus fin. Dans un même ouvrage, il y a des choses qui sont du ressort de l'un, il y en a qui sont du ressort de l'autre. Ce n'est pas par la discussion que vous jugez de bien des beautés de Théocrite, de Virgile, d'Ovide. M. l'abbé Dubos a tort — et vous l'avez bien remarqué — de distinguer les manières de juger par de certaines classes d'hommes ou professions. Un savant, un poète, un orateur, un homme du monde ne sont de bons ni de mauvais critiques, comme un roi n'est ni heureux ni malheureux, et une femme de qualité n'est ni belle ni laide.

L'expérience est contre l'abbé Dubos. Le sort des ouvrages d'esprit n'est guère fixé que par les gens du métier, qui ont de la discussion et, outre cela, du sentiment. Ces gens-là touchent, pour ainsi dire, la corde des organes des gens du monde et les avertissent; on voit cela bien clair dans les chansons de la Comédie.

Les gens du monde jugent ordinairement mal ; c'est qu'ils ne prennent aucun intérêt aux choses dont ils jugent, n'allant point au théâtre pour écouter et ne lisant point pour s'instruire. On peut les partager en deux classes de gens, qui n'osent hasarder leur suffrage, ou qui le hasardent témérairement... Je barbouille du papier et j'écris sur une chose qui demande beaucoup de réflexions.

Quelle sûreté et quelle modestie !

*
* *

Le Temps du 26 février contenait d'admirables pages extraites d'une conférence prononcée par Rudyard Kipling à la Société royale de géographie de Londres. Ce grand voyageur y traite, en particulier " le sujet illimité, le sujet fascinant des odeurs dans leurs rapports avec le voyageur ". Il faut citer :

Avez-vous remarqué que partout où quelques voyageurs se trouvent réunis, l'un deux ne manque jamais de dire : " Vous souvenez-vous de l'odeur qui régnait à tel ou tel endroit ? " Puis il se peut

que, poursuivant son discours, il se mette à parler du chameau — du pur chameau — dont l'odeur est si profondément évocatrice de l'Arabie, ou de l'odeur d'œufs pourris de Hitt sur l'Euphrate où Noé se procura le goudron destiné à l'arche ; ou encore de l'odeur dégagée par le poisson qu'on fait sécher à Burma.

Alors, chacun se met à se trémousser à la façon des chats se roulant sur la valériane, et comme on dit dans les livres, la conversation devient générale.

Je crois, pour ma part, jusqu'à plus ample informé, qu'il existe seulement deux odeurs fondamentales capables de produire une impression sur tous les êtres humains : l'odeur du combustible en train de brûler et l'odeur de la graisse fondante, c'est-à-dire ce sur quoi l'homme fait cuire ses aliments et ce dans quoi il les fait cuire.

Et plus loin :

Il existe une petite mixture de cinq notes qui vous bouleverse le cœur : cheval, vieille sellerie, café, lard frit et tabac (qui va du tabac en carotte à la cigarette enveloppée d'une feuille de maïs) et qui peut faire descendre un homme des camps élevés et secs des Selkirks ou des camps humides de l'Orégon toujours plus bas, à travers la poussière rouge et épicée ou la poussière blanche, à travers les émanations parfumées de la sauge et le parfum poivré de l'euphorbe, plus bas jusqu'au sud torride où flotte une odeur de chèvre, où il laissera les haricots frits, l'encens et l'abominable odeur cuivrée de la *pulque*, arrivera aux rivages couverts d'une végétation désolée de mangliers avec les odeurs fétides de la fièvre jaune jusqu'à ce qu'il laisse son cheval sur le rivage et que les tropiques rafraîchissent son cœur avec la rape saine de l'odeur du corail brûlé de soleil et celle du poisson séché.

* * *

Lu dans la Liberté du samedi 14 mars (compte-rendu d'une conférence sur Vigny prononcée au Foyer par M. Jean Aicard).

Il s'amuse à proposer une énigme à son auditoire, à lui demander de qui, de Vigny ou de Hugo, sont ces douze vers :

La terre était riante et dans sa fleur première :
Le jour avait encor cette même lumière
Qui du ciel embelli couronna les hauteurs
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs...
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant...
La prière semblait à la clarté mêlée ;
Et sur cette nature encore immaculée
Qui du verbe éternel avait gardé l'accent,
Sur ce monde céleste, angélique, innocent,
Le matin, murmurant une sainte parole,
Souriait, — et l'aurore était une auréole...

Eh bien ! les six premiers sont de Vigny (*Le Déluge*) et les six derniers de Hugo (*Le Sacre de la Femme*).

“ Et maintenant, a continué M. Jean Aicard, à qui attribuerons nous le distique suivant :

Et la beauté du monde attestait son enfance,
Et rien n'était petit quoique tout fût enfant ?

” Le premier vers est d'Alfred de Vigny et le second de Victor Hugo. Seulement le premier est de 1823 ; le second de ces vers est dans *La Légende des siècles*, première série, publiée en 1859. ”

Voilà donc les jeux poétiques de ce poète !

*
* *

Dans l'Opinion du 14 février M. André du Fresnois parle de *Flaubert à seize ans* — et il prêche contre la contrainte :

Son talent est fait en grande partie de contrainte : il en est de même de son style. La preuve est éclatante désormais — elle l'a été du jour où l'on a commencé du publier ses inédits — de la fécondité de Flaubert. Livré à sa verve, l'homme qui s'est peint lui-même, suant et geignant sur les phrases, écrivait d'abondance : il a appris à écrire difficilement. On lui fait généralement un mérite de cette

discipline. Certains critiques, cependant, en indiquent les inconvénients. La phrase de Flaubert manque d'aisance et de souplesse ; elle entrave les libres mouvements de la vie ; elle crée la monotonie. Je n'ai pas entendu la conférence où M. Pierre Lasserre a traité du style de Renan, mais je me range à son avis, s'il a dit que le grand maître en l'art d'écrire ce n'est pas Flaubert, mais Renan.

Mais n'y a-t-il qu'un maître du style et qu'un style ? — La multiplicité du style français nous répond.

* * *

Memento :

— *Les Cahiers d'Aujourd'hui* (Décembre) : " Dostoïevsky " par Néel Doff ; " Colette ", par Régis Gignoux.

— *La Revue de Paris* (15 Février) : La suite du remarquable essai de M. Léon Blum sur " Stendhal ", dont nous aurons l'occasion de reparler.

— *Le Mercure de France* (15 Mars) : " Toulon et la flotte ", par Maurice de Faramond.

— *S. I. M.* (1er Mars) : " Quelques mots sur l'orchestration ", par Rimsky-Korsakov (traduction Calvocoressi).

— *La Phalange* (20 Janvier) paraît sous une couverture jaune ; elle publie une pièce en vers de M. Gabriel Mourey : " Guillaume d'Orange. "

— *L'Effort Libre* (Février) : " L'artiste dans la société future ", par Roger Fry.

— *Le Divan* (Février) : " François Porché ", par Henri Martineau.

— *La Revue Critique des Idées et des Livres* (25 Février) : " Emile Faguet, historien de la littérature française ", par J. M. Bernard ; " le Bois Vierge " poème de F. P. Alibert.

— *Les Ecrits Français* : d'amusantes " Variétés " par M. André Salmon.

*
* *

REVUES ALLEMANDES.

Toutes sont pleines de noms français, de choses françaises. La génération que l'on découvre est jugée avec une faveur qu'elle ne mérite point, peut-être, dans son ensemble. Du moins Charles-Louis Philippe, Claudel, Suarès y gagnent-ils d'être lus en Allemagne aussi.

Des poètes allemands dont on a fêté le jubilé ne retenons que Dehmel. Le nombre de ses admirateurs grandit — et il s'en trouve d'intelligents, tel Emil Ludwig. Celui-ci, dans la NEUE RUNDSCHAU essaie de ramener à l'unité les contrastes dont est pleine l'âme de Dehmel, le dualisme du poète qui se débat " entre Dieu et Lucifer, *ego* et *religio*, conscience et extase ".

La synthèse c'est dans l'amour qu'Emil Ludwig la veut trouver : l'amour universel, fervent, religieux, est seul capable de nous porter plus avant : " nur eine Inbrunst läst sich treu entragen zur ganzen Welt. "

Nous ne sommes pas très sûrs que cette ardeur dont la flamme court vraiment à travers l'œuvre de Dehmel ait fondu, comme le pense Ludwig, tout ce qu'il eût été nécessaire de fondre. Il semble bien que l'exaltation de l'instinct, des puissances dionysiennes, la volonté de faire servir à la vie la vie tout entière, se mêlent à trop de réflexion, de théorie, et que d'une façon générale toute l'inspiration de Dehmel ait quelque chose de pénible.

Sa poésie, malgré toute l'ivresse, manque de cette spontanéité que nous promettent des poètes moins grands peut-être mais plus heureux, comme Franz Werfel dont les vers *(Neue Rundschau, Weissen Blätter)* ont, dans leur force juvénile, je ne sais quel abandon qui attire.

LE GÉRANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. SAINTE CATHERINE, Quai St-Pierre, 12, Bruges (Belgique).

L'UNION

COMPAGNIE ANONYME D'ASSURANCES SUR LA VIE HUMAINE

Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'État
Fondée en 1829

ÉTABLIE A PARIS, PLACE VENDÔME, 9

FONDS DE GARANTIE : 218 Millions

Aucune Compagnie n'offre par ses réserves mathématiques des garanties supérieures à celles de L'UNION.

Assurances sur la Vie Rémunératrices
Dotations (Combinaisons nouvelles)

Exemple d'une assurance dotale :

Supposons un père de 26 ans et un capital demandé de . . . . 100.000 fr.
" Donnez-moi par an, lui dit l'*Union* . . . . 3.000 fr.
" Je vous verserai quand votre fils aura 25 ans. . . . . . . 100.000 fr.

Bénéfice : 25.000 francs

Si vous mourez demain, vous ne laissez à votre enfant aucune charge et il trouve, tout constitué, à ses 25 ans, son capital de 100.000 fr.

Le Bénéfice peut aller à 96 o/o

Aucune obligation de continuer l'assurance.

Si nous désirons la cesser, la Compagnie est liée vis-à-vis de nous,

Nous ne le sommes pas vis-à-vis d'elle

Bien mieux, si nous avons payé seulement 3 *primes* on nous doit, à l'échéance, *une somme proportionnelle au nombre d'annuités versées.*

Mixtes et Terme fixe
Vie entière,
Combinées,
Dotales, Progressives

RENTES VIAGÈRES

A

8, 10, 12, 14 et 16 %
suivant l'âge

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. DERVILLE (Stéphane), G. O. ✻ Président de la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, Régent de la Banque de France, Administrateur de la Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez et de la Banque de Paris et des Pays-Bas, Ancien Président du Tribunal de Commerce de la Seine, PRESIDENT.

MIRABAUD (Albert), de la Maison Mirabaud et Cie, Banquiers, Administrateur de la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, de la Banque Impériale Ottomane et de la Compagnie Algérienne, VICE-PRÉSIDENT.

DELAUNAY BELLEVILLE (Robert), ✻ Administrateur général de la Société Anonyme des Etablissements Delaunay Belleville.

AMESON (Conrad), ancien associé de la Maison Hottinguer et Cie, Banquiers.

MM. MALLET (Gérard), de la Maison Mallet frères et Cie, Banquiers.

DE PELLERIN DE LATOUCHE (Gaston), O. ✻ Administrateur de la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, de la Compagnie Générale Transatlantique et de la Banque de l'Algérie.

SOHIER (Georges), O. ✻ ancien Président du Tribunal de Commerce de la Seine, Administrateur de la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerrannée et du Crédit Foncier de France.

THURNEYSSEN (Auguste), Vice-Président de la Compagnie des Chemins de fer des Landes.

VERNES (Félix), de la Maison Vernes et Cie, Banquiers, Administr. de la Compagnie du Chemin de fer du Nord et de la Banque Impériale Ottomane.

MM. MONTFERRAND (Comte Ch. de) ✻, ancien Inspecteur des Finances, DIRECTEUR.
LE SENNE (Eugène), DIRECTEUR-ADJOINT.

La Compagnie envoie gratuitement et confidentiellement toutes notices et renseignements qui lui sont demandés.

e renseigner à Paris, 9, Place Vendôme, ou dans les agences de province.

DIOGÈNE MAILLART

GRAND PRIX DE ROME — PROFESSEUR DU COURS SUPÉRIEUR DES GOBELINS

ATHÉNA

Histoire Générale des Beaux Arts

Temps Primitifs. Temps Ancien. Temps Modernes.

(De l'Art Chrétien au XIIe Siècle)

Préface de LUC-OLIVIER-MERGON *(Membre de l'Institut)*

Édition illustrée de 800 gravures environ

1 Volume in-18 broché . . . . 5 fr. — Relié toile plaque spéciale . . . . 6 fr.

En préparation :

DU XIII[e] SIÈCLE A NOS JOURS

A. BROQUELET

NOS EGLISES

avec préface de Mr. DENYS COCHIN
de l'Académie Française

Ouvrage orné de **133** gravures tirées en deux tons

1 vol. in-18 broché 5 fr. Relié toile plaque spéc. 6 fr.

NOS CATHÉDRALES

avec préface de Mr. MAURICE BARRES
de l'Académie Française

Ouvrage orné de **133** gravures.

1 vol. in-18 broché 5 fr. Relié toile plaque spéc. 6 fr.

Collection de l'Art de Reconnaître les Styles

Ouvrages de Mr. Emile Bayard

Inspecteur au Ministère des Beaux Arts

LE STYLE LOUIS XIII

Architecture — Ameublement

Ouvrage illustré de 140 gravures

1 vol. in-18 broché . . . . 2 fr. 50
„ relié toile plaque spéciale . . 3 fr. 50

LE STYLE LOUIS XIV

Architecture — Ameublement

Ouvrage illustré de 160 gravures

1 vol. in-18 broché . . . . 2 fr. 50
„ relié toile plaque spéciale . . 3 fr. 50

LES STYLES RÉGENCE ET LOUIS XV

Architecture — Ameublement

Ouvrage illustré de 160 gravures

1 vol. in-18 broché . . . . 2 fr. 50
„ relié toile plaque spéciale . . 3 fr. 50

LE STYLE LOUIS XVI

Architecture — Ameublement

Ouvrage illustré de 160 gravures

1 vol. in-18 broché . . . . 2 fr. 50
„ relié toile plaque spéciale . . 3 fr. 50

LE STYLE EMPIRE

Architecture — Ameublement

Ouvrage illustré de 130 gravures

1 vol. in-18 broché . . . . 2 fr. 50
„ relié toile plaque spéciale . . 3 fr. 50

L'ART DE RECONNAITRE LES STYLES

Architecture — Ameublement

Ouvrage illustré de 280 gravures

1 vol. in-18 broché . . . . 5 fr. —
„ relié toile . . . . 6 fr. —

En préparation :

STYLES RENAISSANCE ET MODERNE

Envoi franco contre mandat-poste. — En vente chez tous les Libraires.

Éditions de la Nouvelle Revue Française

35 & 37, RUE MADAME, PARIS (VIe) *Téléph.* : FLEURUS 12-27

Volumes in-8° couronne 3 fr. 50

Poésie :

PAUL CLAUDEL : CINQ GRANDES ODES...
GEORGES DUHAMEL : COMPAGNONS
HENRI FRANCK : LA DANSE DEVANT L'ARCHE
(avec une Préface de Mme de Noailles).
STÉPHANE MALLARMÉ : POÉSIES
FRANÇOIS PORCHÉ : LE DESSOUS DU MASQUE
RABINDRANATH TAGORE : L'OFFRANDE LYRIQUE, *Gitanjali*.
(Prix Nobel 1913), trad. d'André Gide.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : LA LUMIÈRE DE GRÈCE
CHARLES VILDRAC : LIVRE D'AMOUR.

Correspondance :

CH.-L. PHILIPPE : LETTRES DE JEUNESSE, à Henri Vandeputte

Romans :

HENRI BACHELIN : JULIETTE LA JOLIE
JEAN RICHARD BLOCH : LÉVY, PREMIER LIVRE DE CONTES.
(Lévy. — Comment on fait une section d'infanterie, etc.)
G.-K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI
LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL
Traduits de l'anglais par JEAN FLORENCE.
ANDRÉ GIDE : ISABELLE, Récit.
LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE
PRÉCÉDÉ DE CINQ AUTRES TRAITÉS.
PIERRE HAMP : LE RAIL (LA PEINE DES HOMMES)
VIEILLE HISTOIRE, CONTES ÉCRITS DANS LE NORD.
MARÉE FRAÎCHE, VIN DE CHAMPAGNE
(LA PEINE DES HOMMES).
L'ENQUÊTE (LA PEINE DES HOMMES).
VALERY LARBAUD : A. O. BARNABOOTH, SES ŒUVRES COMPLÈTES.
R. MARTIN DU GARD : JEAN BAROIS
CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT
CHARLES BLANCHARD
JULES RENARD : L'ŒIL CLAIR
JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ
CHARLES VILDRAC : DÉCOUVERTES
MICHEL YELL : CAUËT

Théâtre :

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE, drame en 3 actes.
L'ANNONCE FAITE A MARIE
Mystère en 4 actes et un Prologue.
JACQUES COPEAU ET JEAN CROUÉ : LES FRÈRES KARAMAZOV
Drame en cinq actes d'après Dostoïevsky.

EORGES DUHAMEL : DANS L'OMBRE DES STATUES, pièce en trois actes.

ENRI GHÉON : LE PAIN, tragédie populaire en 4 actes et 5 tableaux.

RIEDRICH HEBBEL : JUDITH, tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par GASTON GALLIMARD et PIERRE DE LANUX.

MILE VERHAEREN : HÉLÈNE DE SPARTE, tragédie en 4 actes.

Littérature :

ENRI GHÉON : NOS DIRECTIONS

(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame Poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)

ACQUES RIVIÈRE : ÉTUDES

(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, etc.)

NDRÉ SUARÈS : TROIS HOMMES, (Pascal, Ibsen, Dostoïevsky).

LBERT THIBAUDET : LES HEURES DE L'ACROPÔLE

Volume in-4° raisin à 10 fr.

AUL CLAUDEL : CETTE HEURE QUI EST ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ. Cantate à trois voix. . . . . *Epuisé*

Volume in-8° raisin à 10 fr.

LBERT THIBAUDET : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Volume in-8° carré à 3 fr. 50

OMTE DE GOBINEAU : ADÉLAÏDE

Volumes in-8° tellière

NDRÉ GIDE : ISABELLE, Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires. 1 vol . . . . 7 fr. 50

ABINDRANATH TAGORE : L'OFFRANDE LYRIQUE (GITANJALI) (traduction d'ANDRÉ GIDE) première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires, 1 vol. . . . . *Epuisé*

Volume in-8° couronne 2 fr. 50

OVENTRY PATMORE : POËMES

(traduction de PAUL CLAUDEL, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par VALERY LARBAUD.)

ÉON-PAUL FARGUE : POËMES

NDRÉ GIDE : SOUVENIRS DE LA COUR D'ASSISES

OHN KEATS : LETTRES A FANNY BRAWNE (traduction Marie-Louyse des Garets.)

). W. MILOSZ : MIGUEL MAÑARA, mystère en six tableaux.

AINTLÉGER LÉGER : ÉLOGES . . . . *épuisé*

EAN SCHLUMBERGER : LES FILS LOUVERNÉ, pièce en 4 actes.

---

our paraître prochainement :

AUL CLAUDEL : CORONA BENIGTATIS ANNI DEI
DEUX POÈMES D'ÉTÉ

NDRÉ GIDE : LES CAVES DU VATICAN

TÉPHANE MALLARMÉ : UN COUP DE DÉ

EORGE MEREDITH : LA CARRIÈRE DE BEAUCHAMP
Traduit de l'anglais par A. MONOD.

NDRÉ SUARÈS : PORTRAITS

RNEST TISSERAND : UN CABINET DE PORTRAITS

---

a été et il sera tiré de tous ces ouvrages un certain nombre d'exemplaires in-4° llière, sur vergé d'Arches, au filigrane de La Nouvelle Revue Française, au prix de 12 fr. 50



GALERIE DRUET

20, RUE ROYALE, PARIS

Jusqu'au 5 Avril

Exposition Pierre Laprade

Du 18 Avril au 2 Mai

EXPOSITION DU

TROISIÈME GROUPE



La Nouvelle Revue Française

PARAIT LE 1er DE CHAQUE MOIS

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg :
Un an, 15 frs. — Six mois, 8 frs.

Étranger :

Un an, 18 frs. — Six mois, 10 frs.

Pour les membres du corps enseignant *en France* : 10 Frs.
Abonnement sur papier de luxe (France et Étranger) : 25 Frs.

Les quittances présentées à domicile seront majorées de 0 fr. 50 pour frais de recouvrement.

Il sera fait, sur leur demande, *aux nouveaux abonnés d'un an du tarif ordinaire*, le service gratuit des matières en cours de publication à la date de leur abonnement.

SOMMAIRE du N° 63